

SANDRINE COHEN

**FRAGMENTS
DE VIE**



Pour ceux qui ont fait, ceux qui font, que je suis ici aujourd'hui.

Et pour les autres aussi.

Je suis morte à 2 ans et demi. Je ne m'en souviens plus, c'est mon père qui me l'a dit. Il me l'a dit bien plus tard. Pas comme ça bien sûr. Il me l'a dit sans le savoir.

Il m'a dit : « *J'étais seul, ta mère venait d'accoucher de ta sœur. Elle se reposait chez ma mère. Elle n'était pas là. Tes grands-parents non plus n'étaient pas là. Avec la maladie de ta grand-mère, ils avaient fort à faire. Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'avais besoin de réconfort. Tu étais là toi. Tu étais là.* »

J'étais là papa ce jour-là et tu m'as tuée. Tu as caressé mon sexe de petite fille. Mélange effroyable de douleur et d'excitation. De plaisir sans doute. Incompréhensible. Tétanisée. Je me suis échappée. Je suis sortie de mon corps. Je suis morte à l'intérieur pour supporter de vivre à l'extérieur. Tu as caressé mon sexe de petite fille. Et plus encore. Je ne m'en souviens plus. C'est toi qui me l'as dit. Tu m'as tuée plusieurs fois encore après ça. Je suis morte plusieurs fois.

Je suis morte et je suis renais aussi. Je suis renais quand j'ai failli mourir pour de bon cette fois-ci.

Je suis morte à 26 ans et je m'en souviens. Il était là, un homme que je ne désirais pas. Un homme, un petit, un traître, l'homme de ma meilleure amie. Il m'a prise dans ses bras, il a voulu m'embrasser. Il m'a dit : « *La deuxième fois que nous nous sommes vus, tu avais mis une brassière qui montrait ton ventre, c'était pour moi.* » Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Je me suis habillée ? Déshabillée ? Pour toi ? Je suis sidérée. Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui se passe ? En toi ? En moi ? En moi, quelque chose a vrillé. Un plomb a sauté. Saut à l'élastique vers le passé. Je suis tétanisée. Je n'avais pas 2 ans et demi, c'était comme si. Je balbutiais. Rien. Sans voix. Incapable que j'étais de dire ce que mon âme criait, tu es moche et laid, je ne veux pas de toi, cafard, merdeux, je m'habille comme je veux. Non. Impossible. Rien. J'étais tétanisée. Comme avec lui. A 2 ans et demi. Il m'a enfermée dans ses bras. Il a voulu m'embrasser. Non. Je ne pouvais pas dire non. Mon corps lui l'a fait. Avant qu'il ne soit trop tard. Avant que ses lèvres repoussantes ne touchent les miennes. Dans un sursaut, je me suis dégagee. J'ai couru pour prendre un taxi de l'autre côté de la chaussée. C'est un autre qui m'a fauchée. Net. J'ai fait 27 mètres de vol plané. Même pas peur. J'ai toujours un peu volé dans

la vie. Hors de mon corps. Hors réalité. Hors de ma vie. Je n'ai rien eu. Qu'une blessure ouverte au genou. Point d'impact au sol. Le chirurgien a dit : « *Ou vous avez beaucoup de chance ou ce n'était pas votre heure ou vous avez un corps exceptionnel.* » Je n'ai pas osé lui répondre, mon corps, si vous saviez, il en a vu d'autre. Et après tout, je suis déjà morte. Peut-on mourir deux fois ?

Oui en fait. Je suis morte plusieurs fois et je suis renais autant. Ma vie n'est faite que de ça. De morts et de renaissances. Accepte de mourir à toi-même pour renaître un peu plus grande. C'est bien comme théorie. C'est moins facile en pratique. On en bave pour renaître. J'en bave. Mais c'est la vie. La vraie vie. Mourir pour renaître. Aujourd'hui je le choisis. Le seul truc, c'est qu'enfant, on ne m'a pas demandé mon avis.

J'ai toujours adoré mon père. Cet été-là surtout, l'été de mes 6 ans, quand il me faisait partager son lit. Je ne m'en souviens plus, c'est lui qui me l'a dit.

Il m'a dit : « *Ta mère n'était pas là, je n'étais pas bien, j'avais besoin d'affection. Tu étais là toi. Tu étais là.* »

Je me souviens que cet été-là, j'ai eu peur de perdre mon père dans un champ de maïs. Je suis revenue en criant dans la maison de vacances où régnait mon arrière-grand-mère paternelle : « *Mon papa, mon papa, j'ai perdu mon papa.* » Ça l'a bien fait rigoler mémé. C'est comme ça qu'on l'appelait. Ça l'a bien fait rigoler. C'est devenu une plaisanterie dans la famille. Il faut dire que dans la famille, ils aimaient bien les plaisanteries. Surtout aux dépens des autres. Elle était drôle ma terreur. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans ma cervelle de petite fille ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans ces champs de maïs ? Je voulais dire dans ce lit ? Que pouvais-je comprendre ? Mon papa perdu dans ce champ de maïs. Mon papa perdu dans ce lit. Je suis perdue. J'ai seulement perdu la tête. Ou la raison. Sans raison. De toute façon, je m'en fous, je n'étais pas là. Pas vraiment là. Il y avait elle qui partageait son lit. Il y avait elle qui avait peur de perdre son papa dans le champ de maïs. Et puis, il y avait moi. Mais ce moi là avait déjà disparu dans les abîmes de l'inceste. Il a mis du temps à refaire surface.

J'ai refait surface le jour de l'accident. 27 mètres de vol plané, ce n'est pas donné à tout le monde quand même. Il fallait bien que j'en fasse quelque chose. J'ai vu la mort en face. Ça non plus ce n'est pas donné à tout le monde. Une expérience de mort imminente. Ultime expérience de vie. Bref. J'ai vu la lumière et ma mère. Ma mère était morte l'année d'avant. Au moins, j'allais la retrouver. J'ai vu la lumière et ma mère, cette fois hors de mon corps pour de vrai. Ma mère s'est approchée.

Elle m'a dit : « *Tu n'as pas eu de fils.* »

Ça a été comme un déclic. Tu n'as pas eu de fils. Cette phrase m'a renvoyé sur terre. J'ai réintégré mon corps. Je suis retournée à la vie. Et j'ai dit : « *Vous avez appelé ma sœur ?* »

Ma sœur. Ma petite sœur. Elle aussi tu l'as tuée. Elle est morte pareil. Elle n'est pas renait pareil. On n'a pas la même famille, on n'a pas les mêmes parents. Ma sœur. A 13 ans, j'avais juré, prêter serment, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer que je la sauverai d'eux. D'elle et de lui. Car je ne l'ai pas dit mais ma mère ne valait guère mieux que lui. Bref. Des années plus tard, j'ai dû rompre mon serment. Il en allait de ma vie.

J'avais 42 ans et j'ai cru que j'allais mourir de chagrin et de culpabilité. J'avais laissé tomber ma sœur et je ne savais plus comment exister. C'est comme ça. Dans la famille, il n'y avait de place que pour une. Oui mais laquelle ? Elle, évidemment. CQFD. Je devais disparaître. Ça allait de soi. En fait, c'était comme ça depuis toujours. Je devais disparaître.

Je crois, papa, que tu voulais que je disparaisse. Personne, au fond, n'aime être un violeur. Pas même toi, n'est-ce pas ? Non, pas même toi. Tu me violais. Tu ne pouvais pas t'en empêcher. J'étais l'objet du délit. C'était moi la responsable. Moi l'immonde, la mauvaise, la méchante, la tentatrice, la coupable. Moi la sorcière, le démon, celle par qui le mal arrive. Tu voulais que je disparaisse. C'est sûr. D'ailleurs, je m'en souviens maintenant, tu me le disais.

Il me disait : « *Hors de ma vue. Disparais. Disparais.* »

Quand les viols ont cessé. Tu n'en avais pas assez. Tu n'as eu de cesse que de me tuer encore. Me briser. Me réduire à néant. Me mettre plus bas que terre. Par la parole cette fois. Tes mots comme des armes. Tu voulais finir le boulot. Conclure cette opération de destruction massive. Après mon corps, tu t'en es pris à mon esprit. Je n'avais pas de planque cette fois. Nulle part où m'évader. J'ai tout pris de plein fouet.

Il disait : « *Tu le fais exprès pour m'emmerder.* » « *Tu es née pour me faire chier.* » « *Bouge ton cul.* » « *Tu es une pute.* » « *Ne me regarde pas comme ça.* » « *Baisse les yeux.* » « *Je vais te mater.* » « *Finis ton auge.* » « *Tu iras manger à la cave dans un scaphandrier.* » « *Tu ris comme une bécasse.* » « *Parles quand je te le dis.* » « *Arrête d'ergoter.* » « *Ferme la* » « *Pousse toi, tu me déranges.* » « *Tu prends toute la place.* » « *Tu prends la place de ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* »

C'était comme ça. Toute mon adolescence. Les diners étaient son champ de bataille. Son regard d'acier. Ses paroles empoisonnées. Ma terreur. Mon incompréhension. Mes tentatives de rebellions. Ses hurlements. Ça finissait toujours pareil. Ses hurlements. Mes pleurs. Mon incompréhension. Ma perte. Ma reddition.

Il hurlait : « *Monte dans ta chambre. Disparais.* »

Alors, je montais dans ma chambre. Je disparaissais. Perdue à moi-même. Perdue à l'indicible. A l'innommable. A l'impensable. Ça n'avait pas de sens. Ça n'avait ni queue ni tête. Qu'est-ce qui se passait ? Dans sa queue ? Dans ma tête ? Pourquoi ? Pourquoi tout ça ? Il n'y avait qu'une raison possible. Ça devait être moi. Voilà. C'était forcément moi. C'était moi. C'était de ma faute. Tout était de ma faute.

Alors oui. Oui, tout était ma faute. Tout. Le plat au restaurant qui ne venait pas assez vite. La balance qu'il avait oubliée. Même la pluie qui tombait. Tout. Même l'inceste. Même si je ne m'en souviens pas. Il me l'a dit plus tard.

Il m'a dit : « *Un jour, je suis rentré dans ta chambre pour te dire bonne nuit. Tu as voulu que je te masturbe. Je t'ai dit non. Tu voulais, mais je t'ai résisté.* »

Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que j'ai voulu ? Est-ce que j'ai voulu que tu me mettes un doigt dans le cul quand j'avais 5 ans pour bien essuyer tout partout au cas où il y aurait des microbes ? Ça je m'en souviens. Tu vois. Ça, je m'en souviens. Je ne crois pas non. Je ne crois pas que je voulais ça. Je crois que je voulais disparaître. En fait, je voulais surtout que tu m'aimes.

J'ai repris vie quand j'ai compris que tu ne m'aimerais jamais. C'est ainsi. Tu n'as pas d'amour. Que pour toi. Peut-être. Et encore, je crois que tu te détestes. Mais je t'accorde, encore, sans doute, plus de profondeur que tu n'en as. Je suis comme ça. Toujours vouloir comprendre. Voir derrière. Les méchants sont des incompris. Ça me reste chevillé au corps. C'est ton empreinte. Ça fait de moi qui je suis. Ce n'est pas grave. Je dois simplement trouver le moyen d'éviter les méchants et les incompris. Papa, je sais que tu as été toi-même un enfant mort. Est-ce pour ça qu'il fallait tuer les tiens ?

Un jour, j'ai cru que mon père allait me tuer. Me tuer vraiment. J'avais 9 ans, on était chez des amis. Mon père hurlait. J'étais désespérée. Je ne me souviens plus pourquoi. Une bêtise. Une broutille. Rien. Sans doute. Comme d'habitude. En tout cas, j'étais désespérée. Et mon père hurlait. Je me suis réfugiée dans la chambre. Je suis montée dans le lit du haut. C'était des lits superposés. Je pleurais. Il hurlait. Et j'ai crié : « *Ce n'est pas juste.* » Pas juste ? Ça l'a mis hors de lui. Il m'a fait tomber du lit. Jetée par terre. Rouée de coups. Coups de pieds. Coups de poing. Moi en boule sur le sol. La haine dans ses yeux. Il frappait, frappait. Il ne se contrôlait plus. J'ai vu qu'il ne se contrôlait plus. Je me suis dit, ça y est, cette fois c'est bon. Je vais mourir pour de bon. Ils vont tous voir. Ils vont tous savoir. Je suis l'assassinée. Par mon père assassinée. Mais non. Ma mère l'a arrêté. Plus de peur que de mal. J'ai eu si peur. Pourquoi personne n'a rien dit ? Rien fait ? Qu'est-ce que j'avais encore fait ? J'avais encore trop parlé. Je l'avais provoqué. Ma mère m'a consolée.

Elle m'a dit : « *Arrête d'embêter ton père. Il est fatigué.* »

Ma mère a toujours voulu que j'aime mon père. C'était important pour elle. Maman comment te dire ? Je le déteste mon père. Mon père. Mon géniteur. Mon monstre. Mon amant. Je le

déteste. Il me fait mal. Maman, s'il te plait, aide-moi. Maman, s'il te plait. Je t'en supplie, maman, aide-moi. Mais non. Ma mère voulait que j'aime mon père. Et ça a marché.

Mes parents ne m'ont pas aimé. C'est la stricte vérité. Pas d'entourloupe. Pas de « un peu ». Pas de « mais quand même ». Pas de « ils m'ont aimée comme ils ont pu. » Pas de restrictions. Ce sont des préceptes. Certains parents n'aiment pas leurs enfants. Un point c'est tout. Les miens étaient comme ça. Mes parents étaient des nuisibles, des toxiques. Rien à foutre de moi. Je n'étais là que pour eux. Pour les servir. Pour leur plaisir. J'étais leur instrument. Voilà. C'est dit. Mes parents ne m'ont jamais aimé. Ce n'est pas ça l'amour. J'ai arrêté de me raconter des histoires.

Je raconte des histoires. Des histoires de vie. Des histoires de gens ordinaires, qui changent, qui bougent, qui s'engagent, qui croient, qui luttent, qui résistent. Des héros ordinaires. Parce que je crois à la seconde chance et à la rédemption. Parce que je crois à l'honnêteté et à la bienveillance. Parce que je crois à l'humanité. En chacun de nous. Je raconte des histoires de gens qui retrouvent leur vie. J'espère en faire partie. J'espère, aujourd'hui, être en vie.

Il faut être en vie, n'est-ce pas, pour donner la vie ? Etre vraiment en vie. Dans sa vie. C'est mon pari, mon défi. Il se trouve que je dois en passer par là. Etre en vie pour donner la vie. Ce qui a l'air simple pour tant de femmes l'est très peu pour moi.

La première fois que j'ai porté la vie, c'était le fruit d'un viol consenti. J'avais 36 ans. Il avait 20 ans de plus que moi. Il me faisait travailler. Il était marié. On allait à une soirée. Il a proposé de m'emmener en voiture. Il a posé sa main sur mon genou. Pas besoin de mots, j'avais compris. Les jeux étaient faits. Je connaissais le rôle par cœur. Au retour, je l'ai laissé tirer son coup. Un quart de coup. Rien. Néant. J'ai fini la nuit seule avec mon dégoût. Je me suis dit, il ne manquerait plus que je tombe enceinte. J'ai des trucs comme ça parfois. Des fulgurances. Bref. Je voulais prendre la pilule du lendemain. Je n'ai pas pu passer la porte d'une pharmacie. Littéralement pas pu. En marche vers mon destin ? Va savoir. Je le savais.

J'étais enceinte. Tu étais là mon petit pas encore né. Et moi j'étais morte. Je t'ai dit, repars. Repars mon petit, tu seras mieux ailleurs. Ici, il fait froid. Ce n'est pas un endroit pour toi. J'ai

avorté sans bruit. Tu n'es pas mort mon petit jamais né. Je crois que tu es quelque part. Au chaud, je l'espère. Donner la mort ici, pour moi, c'était un acte de vie.

J'ai eu très froid dans le ventre de ma mère. De cela je me souviens. Un froid intersidéral. J'avais été désirée pourtant. Il paraît. Elle me l'a dit et redit. Et puis, je suis passée comme une lettre à la poste. 30 minutes d'un accouchement sans douleur. Il faut croire que j'étais décidée et que j'aimais déjà la vie. Ça tombe bien. Il allait falloir que je la gagne. La vie. J'étais la prunelle de ses yeux. Elle me mangeait de bisous. Elle était une mère parfaite. Ma mère était une reine. La reine des victimes.

Maman, comment te dire, mon père, il me tue à petit feu. Chaque jour un peu plus quand il met sa langue ou son sexe dans ma bouche. Maman, comment te dire ? Comment te dire ça à toi ? Toi qui te plaignais, encore et encore. De ses silences. De ses mots durs. Pour toi. C'était toi sa victime. Pas moi.

Ma mère était très malheureuse à cause de mon père. C'est un fait. Elle n'arrêtait pas de me le répéter.

Elle me disait : *« Il me parle mal. Il ne me parle pas. Je ne sais plus quoi faire. Ça me tue. Tu comprends ? Ça me tue. »*

Oh oui, maman, je comprends. Mais là n'est pas le sujet, n'est-ce pas ? Le sujet c'est toi. Maman, tu avais une oreille pour geindre et gémir à souhait. C'était parfait. Maman, je n'étais pas ta prunelle, j'étais ton objet. Ton miroir. Miroir, oh mon beau miroir, dis-moi qui es la plus malheureuse ? C'est toi maman. Evidemment. C'est toi. Moi, je n'existe pas. C'est toi, maman, qui es la plus malheureuse. Indéniablement toi.

Ma mère était très malheureuse mais elle n'a jamais voulu quitter mon père. Je lui disais : *« Pars, quitte-le. Tu as droit au bonheur. Tu es si bien. Tu retrouveras quelqu'un. »* Ça ne servait à rien. Elle était très malheureuse mais elle voulait le rester. J'étais son miroir et ça lui suffisait. Bref. La veille de sa mort alors qu'elle se plaignait encore, je lui ai redit : *« Pars, quitte-le. »*

Elle m'a dit : « *Je ne peux pas partir, tu ne vas plus m'aimer, vous n'allez plus m'aimer.* »

Je ne vais plus t'aimer maman. Alors tu ne pars pas à cause de nous ? De ma sœur et de moi ? De moi ? J'avais quitté la maison depuis 5 ans déjà. Je ne vais plus t'aimer ? Tu es restée à cause de moi ? Toute une vie de malheur à cause de moi. Alors, tu étais ma victime aussi ?

Ma mère était victime de sa famille et ne pouvait pas partir. J'avais 24 ans quand elle est morte. Le jour pile de l'anniversaire de ses 30 ans de mariage. Elle est pas belle la vie ? Ce jour-là, un dimanche, mes parents étaient invités à déjeuner. Je n'y suis pas allée. Je retournais à Paris et j'avais du travail. Elle m'a appelée. Au téléphone, elle m'a dit que ça trainait. Qu'elle ne me verrait pas avant mon départ. Qu'elle ne pourrait pas m'emmener à la gare. Elle était très embêtée. Je lui ai dit : « *Ce n'est pas grave.* » Si, pour elle, c'était grave. Je n'allais plus l'aimer. Encore ? Mais enfin maman, bien sûr que je t'aime, je t'aimerais toujours, tu es la meilleure des mères. Tu es une mère parfaite. C'est la dernière chose que je lui ai dite. Au moins pas de regrets. Maman, tu avais 52 ans. Tu es morte d'une rupture d'anévrisme. En 20 minutes c'était bouclé. Je me suis dit, voilà à force de te faire des nœuds au cerveau. Et puis, tout de suite après, elle est partie comme ça parce qu'elle ne pouvait pas partir autrement. Ma mère ne pouvait pas partir autrement. Ma mère avait besoin d'être une mère parfaite, une épouse parfaite, et d'avoir une famille parfaite. Tu as réussi maman. Nous étions une famille parfaite.

Je me souviens des tablées d'amis, les week-ends et en vacances. Gratin dauphinois, tarte au thon, lasagnes, ratatouille, tomates farcies, des plats conviviaux. Maison portes ouvertes. Quand il y en a pour 10, il y en a pour 11. Les préparations des repas dans la cuisine. Les apéros, les diners qui s'éternisent, les chansons, les danses, les rires, les engueulades et tout ça coulait à flot. Nous étions le refuge des enfants mal aimés. Mes parents étaient les parents qu'il fallait. L'image du bonheur familial. Un torrent de bonheur familial. Personne ne voyait les torrents de boue, en dessous.

La boue, c'était la haine, collante et visqueuse sous prétexte d'amour. Il y avait des courants de haine dans cette famille. La famille de mon père. De la haine à ne plus savoir quand faire, servie froide ou chaude, à Noël et à Pâques, à l'entrée et au dessert, et à tous les anniversaires

où tout le monde était réuni parce qu'après tout, la famille c'est important. La famille de mon père aimait les réunions de famille.

Ta famille, papa, tu la haïssais et tu ne t'en cachais pas. Tu disais le pire mal de ta mère. De ton frère et de ta sœur cadette. Papa, tu disais que ta famille était pourrie. Tu avais raison.

Il disait : « *On choisit ses amis, on ne choisit pas sa famille.* »

Cette phrase-là, papa, c'est un cadeau que tu m'as fait. Une autorisation, pour un jour, bien plus tard, décider. Décider que c'était assez. J'avais 36 ans et tu me terrorisais encore. D'un seul regard tu me tuais. Cette haine dans tes yeux. Alors j'ai dit stop. Je ne veux plus. Peu importe le passé, c'est dans le présent que ça se passe. Chaque fois que je te vois, je fais 3 pas en arrière. Et ça, ça n'est plus possible. Stop. Je ne veux plus nager à contre-courant.

La dernière fois que je t'ai parlé, papa, c'était au téléphone. Je t'ai dit mon amour et mon dépit. Mon impossibilité. Mon espoir aussi. Papa, dis-moi juste pardon et on efface tout. On fait table rase. On invente une nouvelle relation.

Il m'a dit : « *Tu crois que c'est facile de résister à ses pulsions ?* »

Non. Bien sûr que non. Non, je sais. Je résiste tous les jours aux miennes pour ne pas faire de mal, pour sortir de la haine, de la jalousie, de la rancœur, de la manipulation, du mensonge. De tout ce que vous m'avez appris. Tous les jours, je lutte.

Il m'a dit : « *Je ne pourrais pas réparer alors arrête de me bassiner avec ça.* »

Si. Bien sûr que si. Tout se répare. Il suffit d'être autrement. On répare le passé si on change le présent. Et ainsi né l'avenir. Tu ne seras jamais le papa que tu n'as pas été mais tu peux le devenir. Je suis morte mais je suis renais. Tu peux choisir d'être autre dans ma nouvelle vie. Je crois qu'on peut tous choisir d'être autre dans une nouvelle vie. Encore faut-il le vouloir. Il n'a pas voulu. Je lui ai dit : « *Je ne veux plus jamais te voir. Pas contre toi, mais pour moi.* » J'ai

raccroché, en larmes. Pas si simple de faire le deuil de son père de son vivant. C'était une question de survie. J'ai choisi de ne plus jamais voir mon père pour construire ma vie.

Ma mère est morte et elle m'a sauvé la vie. C'était elle, en fait, qui tenait le couvercle. Elle qui tenait la famille. Sacro-sainte famille.

J'avais 20 ans, j'étais en Angleterre et j'ai reçu une lettre de ma sœur. Elle disait qu'elle avait trop bu, eu un flash. Elle faisait une fellation à son père. Mon père. Elle ne savait pas si c'était un rêve ou une réalité. Mon cœur a défailli. D'un coup, je me suis souvenu. Le doigt dans le cul. Je lui ai dit : « *C'est vrai. Ne laisse personne te dire le contraire.* » Je lui ai dit : « *Parles-en à maman.* » Ma mère a confirmé.

Elle a dit : « *C'est vrai. Je m'en occupe.* »

Voilà ce que tu as dit maman. Et puis, tu n'as plus rien dit. La vie a repris comme si de rien n'était, les week-ends et les tablées. Ça a duré 4 ans cette histoire. Jusqu'à ta mort. Comment peut-on faire semblant à ce point ? Comment ai-je pu me taire ? Moi qui parle autant. Je crois que je me suis tue pour te protéger maman. Toi. Pas lui.

Maman, il faut que je te dise, je sais des choses. Maman, il y a moi aussi. Mon souvenir à moi. Maman, il faut qu'on se parle. Maman, si on se parle, je me rappellerai. Maman, si on se parle, je te dirai. Le doigt dans le cul, mais le lit, son sexe contre moi, sa langue sur mon sexe, son sexe dans ma bouche, son sexe dans ma main, même quand il urine. Maman, il faut que je te dise. Maman, comment te dire ?

Je n'ai rien dit. L'inceste, c'était l'histoire de ma sœur. Pas la mienne. Ça suffisait. Je n'allais pas en rajouter. Miroir, oh mon beau miroir, dis-moi qui est la plus malheureuse. Dis-moi. Surtout ne me dis pas. Je n'ai jamais dit à ma mère que mon père m'avait violée. Tuée. Je crois qu'elle ne l'aurait pas supporté.

J'ai été la mère de ma mère, la mère de ma sœur et même la mère de ma cousine. La fille de la sœur aînée de mon père, la seule de sa famille qui trouvait grâce à ses yeux. Quand ma

tante a accouchée, elle est venue chez nous 2 mois pour se reposer. Ma cousine était un bébé en détresse. Elle pleurait tout le temps. J'avais 12 ans. Je passais des heures à la bercer dans la bibliothèque. Un temps, elle m'a appelée maman. J'ai été une mère enfant. Une enfant mère. A l'âge d'être mère, je ne suis pas mère. Pas encore mère.

Toute sa vie, ma mère a écrit des journaux intimes. Quand tu es morte, maman, papa a voulu enterrer tes journaux avec toi. Tu m'étonnes. Il avait drôlement peur de ce que tu avais pu écrire. Il n'aurait pas dû. Dans tes journaux maman, il n'y avait que toi. Toi et ton nombril. Toi et ta souffrance. Toi et ton aveuglement. Toi et tes ruminations masochistes. Nous, ma sœur et moi, « la prune de tes yeux », ne sommes mentionnées que 3 fois en 30 ans d'écriture. Je les ai lus tes journaux maman. Et je suis tombée des nues. Tu n'étais pas ma mère, cette mère parfaite. Cette mère si aimée qu'à ton enterrement, une amie m'a dit : « *J'aurais préféré que ce soit ma mère plutôt que la tienne.* » Cette mère-là, toi, maman, n'existait que pour la galerie. En fait, tu étais une femme égocentrique et dépressive. Victime abusive. Te vautrant dans ton mal être. Dans tes tergiversations et tes douleurs. Tu étais celle-là et je ne le savais même pas. J'aurais dû m'en douter. Une petite voix me l'avait dit. Je l'avais oubliée.

J'ai beaucoup oublié pour ne pas mourir. J'ai oublié l'inceste. J'ai oublié les insultes. J'ai oublié les coups. J'ai oublié qui étaient mes parents. J'ai oublié que j'étais morte. J'ai dû faire un effort de mémoire considérable pour réapprendre à vivre. Quand j'étais petite, tout le monde disait que j'avais une mémoire d'éléphant. C'est vrai. Oui, mais voilà, j'ai une mémoire traumatique.

Encore aujourd'hui, quand je veux aimer quelqu'un. Quand j'ai besoin de l'aimer. J'oublie les choses désagréables. Les signes évidents. Je les vois et je les oublie. Je me mens à moi-même. Je m'arrange. Je transige. Je transforme. J'inverse. Pas bon. Pas sain. Je dois changer ça. Je veux regarder la réalité en face, même si elle fait mal aux yeux.

Il vaut mieux savoir. Même si, comme dit un ami qui m'est cher : « *Qui accroît son savoir accroît sa souffrance.* » Savoir. C'est le chemin qui mène de Disneyland à la vraie vie. Bienvenu sur notre planète.

J'avais 29 ans quand j'ai fait exploser les secrets de famille. J'ai parlé à mon père de l'inceste. Ma sœur. Moi. Tu nous as tout dit papa ? Oui. Je suis un monstre. Je ne supporterais pas la prison. Je vais me suicider. Mais non papa. Ne dis pas ça. Tu nous as tout dit papa ? C'est important, tu sais papa, si tu es honnête, ça change tout. Tu nous as tout dit papa ? Oui. Non. Un truc me trottait dans la tête. Un truc avec ta sœur cadette. J'ai cherché. J'ai appris que tu l'avais violée aussi. Chouette. Il est beau l'esprit de famille. Un autre truc me trottait dans la tête. Tant qu'à faire. Autant aller jusqu'au bout. Une histoire d'homosexualité. Ah, tu as violé ton frère aussi. Lequel a violé la même sœur. Bon. Cette fois le compte est bon. Tu nous as tout dit papa ? Oui. Non. Ce n'est pas toi qui nous a dit tout ça papa. J'ai prêché le faux pour savoir le vrai et les langues se sont déliées. Pourquoi tu ne nous as pas tout dit papa ? Tu as été violé toi aussi. Par ton grand-père maternel sans doute. L'inceste serait-il une maladie génétiquement transmissible ?

Je suis née d'une grande passion. L'histoire raconte que ma mère et mon père sont tombés fou d'amour. Maman, tu lui as offert ta virginité. Ainsi qu'une médaille porte bonheur avec le chiffre 13 gravé. Le 13, ça porte chance chez les juifs. Pas de bol, ici on ne peut pas dire que c'était une chance. Ou si ? Sinon je ne serais pas née. Bref. Coup de foudre, vous viviez une passion. Une vraie passion. Maman, tu lui reprochais ses mots durs et ses silences, déjà. Papa, tu la dévalorisais. La passion quoi. Que du bonheur. Au bout d'un an, maman, tu l'as quitté. Pas encore trop abimée. Réflexe de survie ? Il faut bien que je tienne ça de quelqu'un. Mais, passion oblige, 1 an plus tard, tu y es retournée. Tu lui as écrit une longue lettre. Tu lui as dit ton amour. Ton incapacité à vivre sans lui. La légende commence. Mon père a fait 800 kilomètres, Paris, Juan les Pins, en mobylette dans la nuit. Il est arrivé, grisé, mal rasé, les yeux bouffis. Il t'a dit : « *Je suis venu, je t'aime, épouse-moi ou tu ne me reverras plus jamais.* » C'est beau l'amour. C'est comme un chantage. Un ultimatum. Maman tu as adoré. Tu as dit oui. Oui. Le lorrain et l'égyptienne. Le blond et la brune. Le taiseux et la bavarde. Le matheux et la littéraire. Le réfléchi et la spontanée. Le bouffeur de curé et la juive. La carpe et le lapin. Le bourreau et la victime. L'alliance des contraires. L'histoire raconte que vos familles étaient furieuses. Surtout celle de mon père. L'histoire raconte que pour leur annoncer votre mariage, vous avez juste laissé un mot dans la maison familiale et vous êtes partis en vacances. L'histoire raconte que de colère ma grand-mère paternelle a cassé un miroir. L'histoire raconte que c'est ça le grand amour. Miroir aux alouettes. L'amour.

C'est quoi l'amour ? Je crois aujourd'hui que l'amour est une façon d'être. L'amour en général. L'amour amical. Familial. Sentimental. L'amour. Vouloir le bien de l'autre. Accorder sa confiance. Oser être soi et laisser l'autre être autre. Dans le respect. Dans l'échange. Vouloir partager. Ne pas vouloir tout partager. Discuter. Dans nos ressemblances. Dans nos différences. Dans nos forces. Dans nos fragilités. Sécher des larmes. Rire aux éclats. Oui, je crois que l'amour est une façon d'être. Au monde. A l'autre. Et à soi.

L'amour sentimental me paraît le plus difficile. Je ne sais pas pourquoi. Parce qu'il est le lieu d'un enjeu ? Parce qu'il est le lieu d'une réparation ? D'un désir de réparation ? Parce qu'il est le lieu d'une répétition ? Je ne sais pas. Pourquoi. Mais c'est un fait. C'est une quête. C'est ma quête. L'amour sentimental. L'amour.

J'ai vécu de belles histoires d'amour. Le problème, c'est que je n'étais pas moi. Pas vraiment moi. J'avais oublié un pan de ma vie, mis de côté une partie de moi. J'étais à demi moi ? Un quart de moi ? Qui est moi ? Ces hommes-là m'ont-ils connue ? Sommes-nous la somme de nos souvenirs ? Dans ce cas, je n'étais pas grand-chose. Mes souvenirs étaient faux. De faux souvenirs. Des ersatz de souvenirs. Des souvenirs fabriqués, relus, revisités, transformés, adaptés. Je m'étais inventé une vie. Une vie où j'avais eu une enfance merveilleuse et des parents formidables. Je chantais tout le temps : « *Les joyeuses colonies de vacances, merci papa, merci maman...* » Ça fait bizarre quand même. Surtout que je ne suis jamais allée en colonie.

Mon père ne voulait pas que j'aille dehors. Ni colonie, ni partie de pyjama, ni même de diners. Rien. Interdiction. Au cas où je parlerais. Ah non, pardon, au cas où il m'arrive malheur. Un homme, pardon, un malheur est si vite arrivé. Ma mère était d'accord. Méfie-toi des hommes. Si on te propose un bonbon, tu dis non. Mais maman, le mal, pardon, l'homme, est à l'intérieur. Tapi. Sourd. Dans ta maison.

De toute façon, je n'intéressais pas les hommes. Je voulais dire les garçons. L'âge des flirts est passé sans un baiser. J'aurais bien voulu pourtant. Un baiser. Rien qu'un baiser. Non. Rien du tout. Pas un baiser. Pas une caresse. Pas un regard. Est-ce que j'aurais pu le voir ? Enfermée.

Murée. Trop lourde de mes secrets. Je n'ai jamais connu la légèreté. Bref. Le temps des premiers émois, ce n'était pas pour moi. Celui des contes de fées, cela faisait longtemps qu'il était périmé. Et pourtant, j'y croyais. J'espérais. J'étais prête à me donner au premier prince, même pas charmant, venu. Le premier qui m'aurait regardée. Mais non. Tu vois papa, tu n'avais pas de craintes à avoir. En fait, c'était toi le premier. Le premier à m'avoir regardée. Le premier à m'avoir caressée. Et plus encore. Longtemps, j'ai bien cru que tu serais le dernier.

J'ai eu mon premier petit ami à 16 ans. 16 ans. Ça va. Non, ça ne va pas. Mon père ne le supportait pas. Un jour, j'étais avec ce garçon au téléphone, au second étage pour plus d'intimité. Au rez-de-chaussée, mon père a décroché.

Il a hurlé : « *Raccroche. Putain. Tu veux baiser ma fille, c'est ça ? Tu as de quoi l'entretenir ? Tant que tu ne pourras pas l'entretenir, elle est à moi. Après, tu pourras la baiser comme tu veux.* »

Ah voilà. C'est donc de ça dont il s'agit. De possession. D'argent. De transaction. De baise. D'argent. D'argent et de baise. C'est beau ta vision de l'amour papa. Définitivement, ce n'est pas la mienne.

Je n'ai pas fait l'amour avec ce garçon. On a essayé. Je crois. On n'a pas pu. Il n'a pas pu. J'ai perdu ma virginité juste après. J'avais 17 ans. C'était en vacances. Pas de sentiment. Pas de tourment. Il voulait. On l'a fait. Facile, je me suis dit. Je n'ai rien senti. C'était normal en fait. Ça faisait longtemps que mon innocence était déflorée.

Juste après, j'ai rencontré mon premier amour. Avec lui, j'ai fait l'amour. Avec amour. Il venait dormir à la maison. Mon père y tenait. Ah bon ? Ce n'était donc pas ça la question ? La question c'était quoi alors ? Oui à tes conditions ? Oui à la maison ? Oui avec ton approbation ? Tu me baisais par procuration ? Aujourd'hui encore, je me demande. En fait, je crois que tu t'achetais une nouvelle image. Celle d'un père tolérant, ouvert et sans façon. Que dalle. C'était juste un tour de passe-passe. Une nouvelle trahison. Mais tout le monde y a cru. Moi la première.

Ma plus belle histoire d'amour a duré 6 ans. Il avait 20 ans de plus que moi. L'âge n'a pas d'importance. J'avais 30 ans. Il en avait 50. Il m'a aimé. Il m'a donné la sécurité nécessaire pour changer, trouver un peu de force et de paix. Il ne voulait pas d'enfant. Il me l'a dit doucement. Je l'ai ignoré. J'ai tergiversé. Je veux. Je ne veux pas. C'est lui ? C'est moi ? C'est qui ? Comme d'habitude. Sale habitude. Bref. Le temps a filé. J'avais 36 ans. Si je voulais un enfant, il était temps. Je suis partie. J'ai cru qu'il allait revenir. Mais non. Raté. J'ai pleuré pendant des mois. Je savais que si ce n'était pas toi, ça allait être très compliqué. Mon grand amour, tu étais mon meilleur choix dans un destin pas accompli. Tu es, aujourd'hui, mon ami.

Mon avortement, c'était juste après toi. Le quart de coup. Il avait 20 ans de plus que moi. Il avait le même prénom que toi. Il y a des choses comme ça. Je crois que je voulais vraiment un enfant de toi. Tant pis. Tant mieux. Je sais aujourd'hui tu avais raison. De dire non. Que c'était mon chemin de vie. Et le tien aussi.

J'avais 36 ans et j'étais seule pour la première fois depuis mes 17 ans. OK. Autant pour moi. Si j'en suis là, c'est forcément lié à moi. A mes choix. A mes non choix ? A mes répétitions. Foutues répétitions. Toujours la même histoire. Des histoires. Sans histoire. Sans construire. Sans avenir. Comment avoir un enfant sans construire ? Sans avenir ? Je me suis dit, je dois changer de goût. Changer de goût ? Pas gagné. Un jour, un homme, un psychiatre, m'a dit : « *Quand on a eu du piment dans son biberon, on a perdu le goût du lait.* » C'est vrai. C'est pour ça que je n'ai pas eu beaucoup d'histoires depuis. Une seule en fait. Et c'était du poison. J'en parlerais plus tard. Bref. Pendant 9 ans, j'ai dit non au piment. Et je n'ai pas trouvé de lait. De toute façon, je suis allergique au lait. Véridique. Je suis allergique au lait depuis mes 6 ans. Je devrais peut-être essayer le lait de soja.

Je me suis dit aussi, tant qu'à faire, je dois changer d'air. J'en ai marre de chanter toujours le même air. Cet air de famille. J'ai arrêté d'écouter Wagner, je suis passée à Chopin. Pas si simple. Chopin ? C'est mièvre. C'est fade. Insipide. Wagner, c'est tellement plus fort. Dans la vie, j'ai surtout rencontré des amateurs de Wagner. C'est comme ça. Quand on est habitué aux cris, on n'entend pas les voix douces et on parle soi-même un peu fort. Comment rencontrer ceux qui parlent sur un autre ton ? J'ai écouté un maximum de Chopin.

J'ai rééduqué mon oreille. J'ai parlé plus bas. J'ai arrêté de mentir, de séduire, de voler, de manipuler, sous quelque forme que ce soit. Je dis « je ». Je demande. J'accepte le non. Parfois j'insiste. Je suis directe, honnête et droite. J'ai arrêté de me comparer, de jalouser. Je suis heureuse du bonheur des autres, même quand je vais mal. Chacun sa vie. Il y en a pour tout le monde.

Je crois qu'on peut vivre mieux en faisant des pas de côté. En comprenant que l'autre est autre. En sortant des rapports de force, en parlant et en écoutant. En écoutant surtout. En projetant moins. On croit que tout le monde voit le monde comme nous, ce n'est pas vrai. Il n'y a qu'à voir la tête des mappemondes au Japon, rien à voir avec les nôtres.

J'ai lu un livre qui m'a transformée. « Les 4 accords toltèques » : avoir une parole impeccable, ne pas faire de suppositions, ne rien prendre personnellement, faire de son mieux. Tous les jours, au jour le jour, je fais de mon mieux pour faire de ces principes un principe de vie. Je me suis redonnée naissance et j'ai trouvé la paix. Un temps.

Les livres. Mes livres, mes amours. J'aime les livres comme des objets sensuels, les toucher, les sentir, leur poids, leur couverture, la quatrième de couverture. J'aime être entourée de livres. Ceux que j'ai lus. Ceux que je veux lire. Ceux que je ne lirai jamais. Je ne peux pas passer dans une librairie sans en acheter un. Il y a les légers et les pavés. Il y a les romans et les essais. Il y a les accessoires et les indispensables. Il y a mes fondamentaux. Les livres. Mes livres, mes amours. Je me suis réfugiée dans les livres. Je me suis oubliée dans les livres. Je me suis nourrie dans les livres. Je me suis apprise dans les livres.

C'est mon père qui m'a appris à lire, j'avais 3 ans. Merci papa. Nous habitions une belle maison au Mans avec une magnifique bibliothèque. Une vraie bibliothèque avec une échelle et les pans de mur recouverts de livres. C'était mon paradis. J'ai dévoré tout ce qui me tombait sous la main. J'ai lu la Comtesse de Ségur et Georges Sand. J'ai lu Guy de Car et Faulkner. Zola. J'ai tout lu. Je lisais le jour, sur un fauteuil, dans mon lit, 5 minutes pour aller faire pipi. Je lisais 2 lignes, 10 pages, 3 romans par semaine. Je lisais même la nuit. Surtout la nuit. Mon père enlevait les plombs de ma chambre pour que je dorme. Je m'en foutais, j'avais une peluche

ver luisant et ça suffisait. Je lisais quand même, dans la pénombre à peine éclairée. Je passais mes nuits à lire parce que je n'arrivais pas à dormir. Je lisais pour arrêter de penser.

Je n'arrêtais pas de penser. Le jour et la nuit. Tout le temps. Maladivement. En fait, je ne pensais pas. Je ruminais. Je ressassais. Je broyais du noir. Rien que du noir. Rien que du brouillard. Rien que des obsessions. Rien que du bruit de fond. Pour ne pas entendre. Le décalage entre l'apparence et la réalité. La normalité affichée et l'enfer juste derrière.

Aujourd'hui encore, mon esprit est sans cesse en éveil, en alerte, à l'affût du danger. Je l'ai apprivoisé. J'ai trouvé une certaine tranquillité. Le jour. Pas la nuit. Je ne sais pas ce qu'est une nuit sans insomnie. Sans réveil. Une nuit de 7 heures d'affilée. Mes nuits sont agitées. Je rêve beaucoup. Du moins, je me souviens beaucoup de mes rêves.

Certains rêves ont changé ma vie. Comme ces rêves avec des enfants de plus en plus petits, de plus en plus maltraités, presque morts, que j'ai fait en sortant d'école de commerce. Major s'il vous plaît. Il n'y a pas de mérite, j'étais bosseuse et je voulais être aimée. Bref. En tout cas, moi qui voulais prendre option art et de communication, j'avais fait contrôle de gestion. Pas mal. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Rien. Je ne voyais rien. Bon. J'allais continuer à étudier alors. J'ai postulé pour des DESS de communication. Et aussi des DESS de management culturel. J'ai été refusée. Alors quoi ? Alors pourquoi pas un DESS de droit ? Le droit, c'est bien ça. C'est ma mère qui me l'avait soufflé. Je ne voulais pas faire de droit mais, ma mère, elle, elle le voulait. OK. Va pour le droit. Le droit ? J'ai été reçue. Super. J'allais faire un DESS de droit. Un DESS de droit ? Au bout de trois nuits et trois rêves, avec ces enfants de plus en plus petits, de plus en plus maltraités, presque morts, je me suis dit que, si je disais oui, j'allais mourir moi aussi. Alors, pour la première fois de ma vie, j'ai dit non. Non. Et si rien, je verrais bien. Comme par hasard, mais je ne crois pas beaucoup au hasard, quelques jours plus tard, j'ai été appelée pour passer un oral et intégrer un DESS de management culturel. J'ai été acceptée. J'ai fait un DESS de management culturel. Mon premier non. Mon premier oui. Mon premier pas sur le chemin de ma vraie vie. J'avais 23 ans.

J'ai longtemps pensé que je n'étais pas créative. La créative, dans la famille, c'était ma sœur. Et il n'y avait de la place que pour une. Je l'ai déjà dit. Bref. Je n'étais pas créative et ça m'allait

très bien comme ça. Je n'étais pas créative. Mais j'adorais la création. J'allais me mettre au service de la création des autres. C'était parfait.

La première fois que j'ai fait la comédienne, suis montée sur scène, j'avais 13 ans. Ma mère avait ouvert un club de théâtre au collège. Merci maman. Je n'oublierai jamais ce moment-là. Soudain, il n'y avait plus de noir, brouillard, obsessions, bruit de fond. Il y avait le personnage. Et l'instant présent. Magique. Enfin unifiée. Cachée derrière une autre de moi, je pouvais être moi. J'ai vu des photos de cette représentation, je me trouve presque jolie. Moi qui me trouvais si laide. Le visage détendu. Les yeux ouverts. Alors, c'était ça. J'étais morte pour jouer. J'étais une comédienne née. J'avais trouvé ma voie. Ma voix. Je l'ai entendue cette petite voix intérieure. Et puis, je l'ai oubliée. J'avais autre chose à faire. Plaire à mon père.

Pendant mon année de DESS, on m'a proposé un stage : administratrice dans une compagnie de théâtre. J'ai dit non. Non, j'aurais trop envie d'être sur scène et il n'y a rien de pire, pour les autres et pour soi, que de ne pas être là où on doit. Pas bon. Vraiment pas bon. J'ai dit non. J'étais sûre. Bref. J'ai dit non au théâtre. Et oui à l'art. A l'art contemporain. Je suis devenue assistante d'exposition. Je crois que c'était un bon compromis. Un pont entre le contrôle de gestion et ma création.

J'aime l'art. Sous toutes ses formes. J'aime particulièrement le contemporain. C'est ma nature. Je suis de mon temps. Les arts plastiques. La littérature. La danse. Le cirque. Le théâtre. La poésie. La musique. La photo. Le cinéma. Ces moments hors du temps. Ces moments d'émotion pure devant une image, un corps, un son, une phrase qui nous transportent, nous envoient, nous révèlent. L'art m'enchanté.

Mes parents aimaient l'art. Mon père l'architecture, la sculpture, la peinture. Ma mère, la poésie, la littérature, la photo, le cinéma et le théâtre. Les deux, la musique. Mes parents valorisaient l'intelligence. Ils voulaient que je sois bonne à l'école. Ils m'ont laissé lire. Ils m'ont empêché de dormir. Ils m'ont donné la vie. La culture. L'ouverture. Le goût de l'effort. Ils m'ont massacrée. Rien n'est tout noir ou tout blanc.

Mon adolescence, elle, n'a été que noire. J'étais une intello pour les filles et un boudin pour les garçons. Trop différente. Gênante. Seule. Grosse. Moche. Cérébrale. Mon secret oublié. Et tout ce que je devais cacher. Les diners. Les hurlements. Mon père ce héros. Mon père ce salaud. A la maison, l'air était devenu irrespirable. Le masque à oxygène de l'école ne suffisait plus. Mes transactions avec moi-même s'effondraient. L'année de mes 14 ans, je ne dormais pas plus de 2 heures par nuit. Il fallait que ça cesse. D'une manière ou d'une autre, il fallait que ça cesse. Que quelque chose change. Je me demande si j'ai pensé à me suicider. Je ne crois pas. Ce n'est pas mon style. Moi, la mort, je la provoque autrement.

A 15 ans, j'ai failli mourir pour de bon. J'ai fait une crise d'appendicite. Je tenais debout avec 41° de fièvre. Même pas mal. Dure au mal comme disait ma grand-mère paternelle. J'ai tenu, tenu, tenu. Et puis, je suis tombée. Net. Emmenée d'urgence à l'hôpital. Péritonite aiguë. Ils ont bien cru que j'allais y rester. Je crois que je voulais y rester.

En tout cas, ça a marché. Quelque chose a changé. Mon père s'est calmé. A la maison, l'air est devenu respirable. Qu'est-ce qui s'est passé dans la tête de mon père ? Ou dans celle de ma mère ? Je ne sais pas. Et moi ? Qu'est-ce qui s'est passé dans ma tête à moi ? Moi, je sais. J'ai décidé d'oublier. Tout. Tout ce que je faisais mon mal-être. Tout ce que j'ai déjà dit. Peut-être que je me souvenais trop avant ? Il faut se souvenir ou oublier. L'entre deux est invivable. J'ai décidé d'oublier. De vivre en apnée. Il en allait de ma survie. Je me suis fermée à moi-même et je me suis ouverte au monde. J'ai beaucoup maigri. J'ai changé de corps. Un nouveau corps. Une nouvelle vie. Je suis renais. Encore plus morte qu'avant, mais je suis renais.

Mon corps. Petite, j'étais très douée en gymnastique rythmique. Corps élastique. Corps instrument. Instrumentalisé. Corps flexible. Corps mouvant. Corps objet. Longtemps, je l'ai détesté mon corps. Je le cachais sous des superpositions et du noir. Corps dégoût. Corps accru. Corps et âme, je me suis perdue. Mon corps m'a peut-être sauvé la vie. Après tout, après l'accident, mes 27 mètres de vol plané et rien, rien qu'une plaie ouverte au genou, le chirurgien a dit : « *Ou ce n'était pas votre heure, ou vous avez eu beaucoup de chance, où vous avez un corps exceptionnel.* » « *... ou vous avez un corps exceptionnel.* » Tout est dans le « ou ». Cette hypothèse. Au cas où. Au cas où mon corps soit mon ami. J'ai commencé à en prendre

soin. Je l'ai apprivoisé. Je l'ai fait mien. Mon corps est devenu mon ami. En fait, il l'a toujours été.

Depuis toute petite, j'avais des migraines à me jeter par la fenêtre, des colites à me tordre de douleur. Des sinusites et des angines à répétitions. A ne plus pouvoir respirer. A ne plus pouvoir parler. Mon corps criait comme il pouvait. Mes migraines. Mes colites. Mes sinusites. Mes angines. La péritonite. Les maux pour les mots. Mon corps disait ce que je ne disais pas. Comment ma mère a-t-elle fait pour ne rien entendre ?

Ma mère n'entendait personne qu'elle-même. Elle écrivait. Elle écrivait pour s'entendre. J'ai compris bien plus tard qu'elle ne s'écoutait pas. Je le sais, parfois, j'en ai fait autant. Bref. Mais, ce qui est étrange ou pas, c'est qu'aujourd'hui j'écris. J'écris des histoires. J'écris des films. J'écris de la poésie. J'écris ce texte. Et quand j'écris, je m'oublie. Quand j'écris, je me retrouve. Quand j'écris, je m'écoute. J'écoute cette petite voix intérieure. Je dis souvent que l'écriture me traverse. C'est vrai. Je suis traversée. Mes doigts ne vont pas assez vite pour ma pensée. J'adore cette sensation. J'écris pour transmettre. Mes valeurs. Ce que j'ai appris. Qu'on peut venir de la boue et ne plus en charrier. Faut pas charrier quand même. Je ne suis pas philosophe mais je sais qu'on peut faire avec sa double détermination. Celle d'où l'on vient. Et celle à s'en sortir.

Papa, maman, j'ai pris le maximum de bien de vous deux. J'ai pris de toi maman l'écriture, le goût des autres, théorique pour toi, existentiel pour moi. Et de toi papa, la volonté farouche de décider, de concevoir, d'être le maître. Pour toi de nous. Pour moi de ma vie.

Est-on-jamais le maître de sa vie ? Je pense qu'on fait avec ce qu'on nous donne. Et son libre arbitre. On fait aussi, je crois, avec quelque chose de plus grand que nous. Le destin ? La vie elle-même ? Qu'est-ce qu'on choisit dans la vie ?

La deuxième fois que j'ai failli être mère, j'avais 40 ans. Et je l'avais choisi. Plus que choisi, je l'avais décidé. J'allais adopter. Seule. Tout était allé très vite. L'administration m'a autorisée à être mère. Les portes s'ouvraient. En route pour le Maroc. Au Maroc, pour adopter, il faut être musulmane. Qu'à cela ne tienne, moi la juive, l'agnostique, la spirituelle, je serais aussi

musulmane. Je ne me suis pas posé de question. Ça n'est pas si étrange. La religion dans ma famille c'est toute une histoire. Il y a des juifs devenus musulmans, prêtre bouddhiste et Sœur Marie. Il y a des bouffeurs de curés et des antisémites repentis. Il y a des baptisés cachés et des conversions ouvertes. Je savais tout ça. Les yeux grands ouverts, je suivais la tradition familiale. Consciente du trajet. C'est ainsi. Musulmane et mère je serais. Je voulais surtout être mère.

Rhamsa, la première fois que je t'ai vu, tu étais si petit, mon petit. Tu étais un ange. Tu avais 3 semaines. Je t'ai vu et j'ai su. C'était une évidence. Tu étais mon enfant. Comment expliquer l'inexplicable ? Mon cœur a débordé d'amour. Pour toi, mon petit si petit. Dans mes bras, tu as souri. Tu m'as dit oui. Je suis revenue te voir plusieurs fois. Est-ce que tu t'en souviens ? La directrice a accéléré la procédure, pour que tu puisses me rejoindre, ou pas. Ça a été pas. Elle m'a appelé un jour. Elle m'a dit : « *Il repart dans sa famille. Une grande tante. Je suis désolée.* » La loi de la famille biologique faisant droit. Je n'avais aucun droit. Est-ce que c'est normal ? Je ne sais pas. Sommes-nous toujours mieux avec notre famille biologique ? Je ne sais pas. Mon cœur s'est brisé. Comment faire le deuil d'un enfant ? Presque sien ? Viscéralement sien. Pas encore mien ? Légalement, biologiquement, pas mien. Rhamsa, mon ange, mon petit, je ne t'oublierai jamais. Mais tu avais ta vie. Et moi la mienne. Un autre enfant m'attendait. Peut-être.

Je suis retournée à l'orphelinat quelque temps après. Quand je suis arrivée à l'orphelinat, l'assistante sociale m'a dit : « *Je pensais à vous.* » A bon ? Pourquoi ? Parce que la maman de Rhamsa vient le chercher là, dans 10 minutes. Je suis restée sans voix. Ta maman venait te chercher. Pas moi. J'étais là. Une chance sur combien de millions de vivre ça ? C'était une chance. Rhamsa, mon petit, j'ai pu te dire au revoir. J'ai pu te dire, sois heureux ailleurs, mon ange, tout ira bien. Nous nous sommes retrouvés tous les 3, ta mère, toi et moi. Je t'ai vu face à tes deux destins possibles. Elle en djellaba et moi en jean, elle t'attrapant pour de manger de bisous et moi te caressant doucement la joue. Tu m'as regardé. Je suis partie sans bruit. Une brèche dans l'espace vie.

J'ai souvent pensé que nous avons plusieurs vies. La vraie vie. Mais aussi d'autres vies. Toutes celles que nous vivons ailleurs. La vie de celles et ceux que nous serions devenus, si telle

histoire d'amour avait marché, si nous avions pris le train d'après. Si ce qui dépend de nous. Si ce qui ne dépend pas de nous. Si ce qu'on en fait. C'est fou toutes ces vies. Bon, cela dit, autant aimer celle-ci.

Il n'y a pas de vie manquée. Il n'y a que des actes manqués. Je n'ai pas manqué mes 38 ans, quand j'ai décidé de porter plainte contre mon père. Il était temps que ça sorte de la famille. « On lave son linge sale en famille ». Et bien non. Quand le linge est si sale, on le lave en justice. Un avocat m'a dit : « *Je suis désolée, c'est trop tard. Il y a prescription.* » Trop tard ? Mais non monsieur l'avocat. J'ai 38 ans. Le délai de prescription est de 20 ans après la majorité. Je suis pile poil. Ah oui Madame. Mais non. Comment ça oui mais non ? Oui mais non. Oui, aujourd'hui c'est 20 ans. Depuis 2004 exactement. Mais non, avant c'était 10 ans et la loi n'est pas rétroactive. Pour vous, en 2004, les faits étaient déjà prescrits. Je n'y comprends rien. Pour moi c'est 10 ans ? C'est ça ? En fait j'avais jusqu'à 28 ans ? C'est ça ? C'est ça. Il y a prescription des faits. C'est un fait. Prescription des faits ? Peut-il y avoir prescription pour ces faits là ? Combien de temps pour se souvenir, se construire, avoir la force de dire, trouver la légitimité de punir ?

Trop tard ? Fais chiez. Cette fois, je ne pensais avoir pris ma vie en main à temps. Pas comme la fois d'avant. Pas comme en 2000. En 2000, au moment de l'explosion des secrets de famille, j'avais 29 ans. Cette fois-là, j'étais en retard. Le délai était passé. Je ne pouvais plus porter plainte. Pour moi c'était raté. Ma sœur, elle, avait 27 ans. Elle, elle pouvait. Il en a été question. Toi papa, tu savais ce que tu risquais. Tu l'as bien eu avec tes, je suis un monstre, je ne supporterais pas d'aller en prison, je préfère me suicider. Tu l'as bien eu. Et tu m'as bien eu avec. Ma sœur a eu peur. Envoyer son père en prison, risquer sa mort avec, c'est une très lourde responsabilité. Je n'ai pas insisté. Je ne n'ai pas voulu la forcer.

Alors quoi ? On va en rester là ? Non. Hors de question. Je devais remettre la loi à sa place. Sortir de la loi du père. J'avais des lettres. J'avais des témoignages. J'avais un souvenir retrouvé. Celui d'une cassette vidéo pédophile. Je ne pouvais pas porter plainte mais je pouvais faire un signalement. Alors, j'ai fait un signalement contre mon père. Monsieur le procureur, mon père viole des enfants, depuis qu'il a 12 ans. Il n'y a aucune raison qu'il s'arrête. Monsieur le procureur, mon père est un homme dangereux. Monsieur le procureur.

Je sais qu'il y a prescription des faits pour moi, mais. Le procureur a estimé que c'était assez pour diligenter une enquête. Je me suis battue pour une confrontation. Mon père n'est pas venu. Tant pis. Il sera dit que c'est lui, définitivement, qui est hors la loi. Pas moi.

La première fois que j'ai voulu parlé à mon père de l'inceste, j'avais 27 ans, c'est dingue ce que le temps passe vite. Je me souviens très bien de ce qu'il m'a dit.

Il m'a dit : « *Tu ne trouves pas que j'ai assez souffert avec toute cette histoire ?* »

Ça m'a stoppé net. Cassé dans mon élan. Encore ce regard. La haine dans son regard. C'était moi la pourriture. L'infâme. L'abjecte. OK. Ko debout, je me suis tue. Pardon papa. Je suis désolée. Oublie. Je n'ai rien dit.

Après mon avortement, j'ai recouché avec ce type, ce crapaud, ce laid. J'avais quelque chose à me faire pardonner. Après tout, je lui avais causé bien du souci. Il n'y a pas de souci. Vraiment, c'est pour moi, merci. Bref. Il m'a invité à manger des huîtres chez lui. Il ne s'est même pas déshabillé. J'étais nue sur le carrelage de sa moquette, la moquette de son joli appartement parisien. Il m'a invité à manger des huitres et il m'a traitée comme une pute, me donnant 10 euros pour un taxi. Pas joli, joli. Je n'ai pas su dire non. J'en ai redemandé. On ne perd pas ses sales habitudes comme ça. L'empreinte. Le pouvoir et la sodomie. Normal. 10 euros pour une sodomie. Après tout, c'était ma valeur. La valeur que je m'accordais. Est-ce que je n'ai pas toujours été une pute ?

J'avais 18 ans quand je suis « montée » à Paris pour intégrer mon école de commerce. Je ne voulais pas faire une école de commerce, je voulais être comédienne. Ça m'a pris comme ça, d'un coup. D'un coup, je me suis souvenue. Ma voie. Ma voix. J'étais dans la voiture avec mon père. Je lui ai dit : « *Tu sais papa, je voudrais être comédienne.* » Il ne m'a même pas regardée. Sa réponse a fusé.

Il m'a dit : « *Comédienne, c'est pute. Si tu fais ça, je te coupe les vivres, tu dormiras sous les ponts.* »

Papa, je m'en fous des sous, je veux que tu m'aimes. Je n'ai pas été comédienne. J'ai oublié à nouveau. Décidément, chez moi, l'oubli est un récurrent. Bref. J'ai fait une école de commerce. Un DESS de management culturel. Je suis devenue assistante d'exposition. J'ai attendu 9 ans et un accident plus tard pour retrouver le chemin du jeu. De mon « je ».

J'avais 25 ans. Ma sœur réalisait son premier court métrage. Elle se souvenait de mon désir enfoui. Elle voulait que je joue dans son film. Je l'ai fait. Ça a été fulgurant. Evident. Ma sœur. Tu m'as remise sur le chemin de ma vie. Merci. Après, je me suis dit, c'est la troisième fois que tu as le choix. 12 ans. 18 ans. 25 ans. Alors, cette fois, ou tu y vas, ou tu me fous la paix avec ça pour le reste de ta vie. J'y suis allée. Au début du bout des pieds. Puis j'ai plongé. J'ai fait 27 mètres de vol plané. Un par année. Pas mal. J'ai failli mourir. J'ai changé de vie. J'avais 26 ans et je suis devenue comédienne. Le deuxième pas vers ma vraie vie. Le bon cette fois.

J'adore jouer. Quand je joue, je peux faire des choses incroyables. Je prends tous les risques. Quand je joue, je suis libre. Quand je joue, je m'oublie. J'oublie. Quand je joue, je suis hors de mon corps. En état de conscience modifiée. Très concentrée. Vivante à une autre de moi. Comme quoi, tout sert.

A 26 ans, j'ai décidé de me souvenir. Ça a pris du temps. C'est comme ça. Fini. Basta. Marre de l'oubli. Marre de la survie. Je choisis la vie. Sympa mais pas marrant tous les jours. Mon passé n'est pas celui que je pensais. Mes souvenirs se sont envolés. Les bons, sauf exception, n'existaient pas. Reste les vrais, les mauvais. Se souvenir, c'est bien. Mais parfois, ça craint.

Comme cette fois, à Cuba. Je me suis dit, c'est un peu chez moi ici. Ça m'a rappelé Minorque. De 7 à 33 ans, j'ai passé tous mes étés à Minorque. Minorque, c'était la smala, la famille, les amis et moi. Minorque, c'était le soleil, les plages désertes et les paellas. Minorque, c'était le paradis. Et puis, soudain, à Cuba, je me suis souvenu. Mon père qui matait mes seins nus. Les parties de cartes en forme de partie de guerre. Les règlements de compte latents entre mes parents. Le psoriasis de ma sœur. Sa douleur. Ma mère, la première levée, qui noircissait ses cahiers. Tout ce qu'elle ne disait pas. Les mots salaces. Les mains aux fesses déplacées. Derrière le soleil, les ténèbres. Alors, Minorque aussi c'était du faux ? Du toc ? Oui. Bon. Encore un souvenir perdu. Franchement, ça fait chier. Minorque, j'y tenais.

L'été de mes 21 ans, je suis partie aux Etats Unis avec 4 amies. Ecole de commerce. Sumer Session. Une obligation. Tu penses bien, sinon, je serais allée à Minorque. Bref. Nous étions 5 filles, un van et des millions de kilomètres. Nous avons traversé les grands parcs. Grand Canyon, Brice Canyon, Zion parc, Yousemite, Yellow Stone, Death Walley. Nous avons été réveillées par un ranger et par un ours. Nous mangions des sandwiches au beurre de cacahouète et au « cream cheese ». Nous nous lavions dans les Mac Donald. Nous jouions à la belote et au tarot. C'était insensé. Moi qui n'avais jamais eu le droit d'aller dormir chez des amis, encore moins d'aller en colonie, j'ai découvert qu'il y avait d'autres façons d'être, de parler, de penser. J'ai découvert qu'on pouvait vivre sans peur. Que l'inconnu n'était pas dangereux. Que l'amitié valait l'amour. Le choc. La révélation. Alors, en fait, ce n'est pas partout comme à la maison.

J'ai vu le Grand Canyon et la nature m'est devenue indispensable. Source inépuisable de beauté. Je reste là et je contemple. La montagne, la mer, les champs, le ciel. Le ciel contient tout. J'aime la nature comme une sauvage. C'est sensible, épidermique. Silencieux. Dieu est nature. Une forme de spiritualité. Rester et contempler. Passer le temps. Dans le moment présent. Ça m'apaise. Ça me ressource. Quand je voyage, je fuis la ville. Je me perds dans les grands espaces. Je me retrouve dans la nature.

J'ai beaucoup voyagé après. Seule. Au fin fond du Népal ou à Cuba, au Pérou ou à Java, il y a toujours un endroit pour moi. J'aime rencontrer l'autre. Chaque voyage est aussi un voyage vers soi.

Je crois que la vie est un voyage vers soi. La conscience de soi. Qui je suis ? D'où je viens ? Où je vais ? Pas très original mais fondamental. Peut-on être bien avec les autres si l'on ne se connaît pas soi-même ? La route vers soi est escarpée. Il faut prendre le risque de tomber. J'ai dû vivre de nombreuses morts pour aller vers ma vie. Certaines ont été plus douloureuses que d'autres. Je n'en regrette aucune.

Mon chemin vers la maternité est fait de deuils à répétition. J'ai eu, pas eu, un troisième enfant. Il s'appelait Nadir. Un orphelin du Maroc. Cette fois, les papiers étaient OK, la

procédure lancée, j'étais officiellement sa mère. J'ai officiellement été sa mère. J'ai été mère. 3 jours. Au bout de 3 jours, je lui ai donné son bain. Il avait une malformation génétique. Les mamelons sous les aisselles. Photos. Médecins. C'est grave docteur ? Oui. Sans doute. Cette malformation cache, peut-être, sûrement, une maladie génétique. Fais un caryotype. Un caryotype ? Au Maroc, on ne fait pas un caryotype pour un orphelin. Trop cher. Alors, j'ai dit non. Non. Je ne peux pas. Je ne peux pas prendre le risque d'un enfant malade. Pardon Nadir. Pardon mon petit. Je ne peux pas. Je pleurais. J'avais honte. Je culpabilisais. Je ne pouvais pas. Je ne lui ai pas dit. Je suis partie sans bruit. Transpercée de chagrin. Cette fois, c'est moi qui abandonnais mon enfant. Drôle de destin. Qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien ? Une semaine plus tard, le Maroc fermait ses portes à l'adoption internationale. Aucun enfant ne sortait plus en territoire étranger. Nadir, mon chéri, de toute façon, je n'aurais jamais pu te ramener.

Ma mère était égyptienne. L'Égypte, ça a un rapport avec le Maroc, non ? Oui. Evidemment. L'attrait du connu toujours.

Ma mère est arrivée en France à 12 ans, 2 ans avant ses parents. Elle a vécu le drame de l'exil. Elle a été propulsée, projetée, jetée, dans une école privée catholique. Elle, la juive, qui vivait pieds nu sous le soleil, s'est retrouvé, du jour au lendemain, à dire des prières, dans la grisaille, en soulier vernis. Choc. Electrochoc. Est-ce à ce moment que ma mère est devenue folle ? Que s'est-il passé ? Elle a refusé de cirer ses chaussures toute sa vie. Elle n'a plus jamais évoqué l'Égypte. L'Égypte. La moitié de moi. Qui je suis ? D'où je viens ? C'était comment maman ton enfance ? Je lui ai souvent demandé. Ça la rendait triste. Alors, j'ai arrêté. Maman, pourquoi tu ne m'as rien raconté ? Je sais, c'était ton histoire à toi. Mais c'était la mienne un peu aussi.

Ma mère ne parlait pas. Ni de l'Égypte ni de son passé. Ma mère parlait sans cesse mais surtout pas de l'essentiel. Elle parlait pour ne rien dire. Ou bien elle parlait pour philosopher. Elle connaissait les valeurs justes. Elle les répétait. Ces petites phrases, ce sont des cadeaux qu'elle m'a fait. Elles m'ont permise plus tard, bien plus tard, d'être celle que je suis.

Elle disait : « *On peut parler de tout.* » « *Toute vérité vaut mieux que le mensonge.* »
« *L'homme est bon.* » « *La valeur du juste milieu.* » « *Souris à la vie et elle te sourira.* »
« *Connais-toi toi-même.* »

Maman, comment pouvais-tu tout savoir et ne rien appliquer ? Quelles blessures portais-tu en toi, oubliées, enfouies ? Tu étais une enfant morte toi aussi ? Oui. Je pense que tu étais une enfant morte. Je pense que ma mère a été victime d'abus sexuels. Et sa mère avant elle. Je le devine. Je le pressens. Je l'entends. Un homme au chapeau noir dans ses écrits, la mère de ma grand-mère maternelle morte d'un chagrin d'amour, un frère de ma grand-mère suicidé, un autre interné, la pension pendant 2 ans, ses problèmes de surpoids, la négation de sa féminité, son aveuglement, mon père, des signes, des liens qui me disent que oui, sûrement, elle a été violée, elle aussi. Et puis, je sais, aujourd'hui que, qui se ressemble s'assemble. Surtout quand ça ne se voit pas. Ma mère et mon père même combat. D'enfants. En vrai, je ne le saurais jamais.

Pour ma part, mes amants, mes amis les plus proches, ont été victime d'abus sexuels ou d'inceste. Au mieux, pas directement eux, mais leurs parents. C'est comme ça. Ce n'est pas écrit sur leur front pourtant. Je l'apprends au détour d'une phrase, parfois des années plus tard. C'est dingue. C'est comme ça. Je dis en riant que je suis un symptôme. C'est vrai. Ça se vérifie. Ça peut évoluer aussi. Mais en attendant, c'est comme ça. Qui se ressemble s'assemble, définitivement. Les inconscients se reniflent. Nos amis, nos amours, nos affinités souterraines, au-delà du choix. Pourquoi ? Pour revivre ? Nettoyer ? Transformer ? Sauver ? Se sauver ? Comprendre ? S'apprendre ? S'apprendre pour enfin changer ?

J'ai eu une grande passion dans ma vie. Mon ange, mon amour, je ne t'ai pas choisi. C'était écrit. Tu avais 23 ans de plus que moi. L'âge n'a pas d'importance ? Mais quand même, ça fait beaucoup d'hommes de l'âge de mon père dans mon lit. Bref. J'avais 37 ans. Je venais de quitter un homme que j'aimais parce qu'il ne voulait pas d'enfant. Tu ne voulais ni de couple ni d'enfant. Mais tu voulais être aimé. Mais je voulais te sauver. Et tu avais le goût du piment. Excitant. Pas si évident de changer de goût. En toi, j'ai vu l'incompris. L'enfant perdu. Le juif de Tunisie. L'exil. L'abus. Ma mère et mon père. La victime et le tyran. Tu portais en toi toute la souffrance de mes parents. Avec toi, j'ai revécue la mienne au présent. La souffrance de

mon enfance. Les mêmes affres, les mêmes symptômes, noir, brouillard, obsessions, bruit de fond, perte de repère, désir de plaire, conformément au désir. Infernal. Douloureux. Plus que je ne pouvais supporter. Alors, j'ai fait un pas de côté. Je t'ai regardé. J'ai mis un mot sur ce que tu étais. Un manipulateur. Je ne connaissais pas ce mot avant toi. Je le fréquentais pourtant depuis toujours. Et soudain, à travers toi, j'ai vu qui mes parents étaient. J'ai vu la réalité et j'ai eu très mal aux yeux. Mais, j'ai grandi d'un coup. Je savais enfin d'où je venais. J'ai su immédiatement où j'allais. Vers ma liberté.

Cette histoire a duré 4 ans. Par intermittence évidemment. Chaque fois, je te désirais. Ma drogue. Mon amour. Mon puissant. Tu étais là pour fêter mes 40 ans. Nous ne nous étions pas vu depuis 2 ans. J'avais envie de toi. On ne se défait pas comme ça ni de la passion, ni du passé, ni du goût du piment. Tu es parti avant tout le monde. Je t'ai raccompagné. Dans l'ascenseur, nous nous sommes embrassé. Au moment où les portes se refermaient, tu m'as dit : « *Merci pour le voyage.* » C'était une invitation. A 4 heures du matin, je t'ai rejoint. Mon désir de toi. Mon désir d'enfant. Dans tes bras, j'ai su que je ne m'en sortais pas. Que je n'y arrivais pas.

Pendant des années, je me suis dit, je veux rencontrer un homme avec qui j'aurais une relation équilibrée pour pouvoir accueillir un enfant. Ce qui a l'air simple pour beaucoup de femme l'est très peu pour moi, je l'ai déjà dit. Je dois tout inventer. Le couple. La place du père. Et même celle de la mère. J'ai beaucoup cherché. Mais le temps m'a rattrapé. Le temps m'a manqué. Et le tic-tac de l'horloge biologique s'est déclaré.

J'avais 40 ans donc et j'étais dans les bras de ma passion. Il ne voulait pas être père. Je voulais être mère. L'adoption m'est apparue comme une évidence. L'adoption c'est bien quand on est seule. Quand on ne fait pas un enfant avec un homme. Un enfant a besoin d'amour. D'une mère. A défaut d'un père et d'une mère. L'adoption, c'est un don. Pour moi, c'était aussi, certainement, un évitement.

J'ai longtemps dit, je veux un enfant mais je ne veux pas être enceinte. Pratique vraiment. Vraiment, longtemps, je n'ai pas vu la contradiction. Un jour, elle m'a sauté aux yeux. A 39 ans, j'ai compris, j'ai saisi. J'ai été saisie. Comment être enceinte quand on vécut l'inceste ? Quand tout le corps se méfie. Que la moindre sensation inconnue est potentiellement

mortelle. Etre enceinte, ce n'est que vivre des sensations inconnues n'est-ce pas ? Alors comment être enceinte si j'ai peur à chaque instant de mourir ?

Et puis, une peur en cache une autre. Et si mon ventre était aussi froid que celui de ma mère ? Et si j'étais comme ma mère ?

Ma mère n'a jamais été féminine. Mal dans sa peau, mal dans son corps, elle se trouvait trop grosse, faisait régimes sur régimes et mangeait du chocolat noir, du pain, du beurre et du camembert en cachette. Elle trainait en jogging informe et ne se maquillait jamais.

Elle disait : « *Rien de mieux que le pot de yaourt nature.* »

Tu parles Charles. Maman, tu ériges ton laisser aller en style de vie. Foutaises. Maman, tu avais peur de quoi ? D'être femme ? De susciter le désir ? Il y avait aussi sûrement de la détestation. La détestation de toi. Ma mère ressemblait à un homme parfois. Je m'en suis rendu compte bien plus tard, sur des photos. Ma mère n'était pas mère. Et elle n'était pas femme.

Je suis née femme sur le tard. J'ai tout appris toute seule. J'ai appris le goût des vêtements, un peu de fond de teint, les ongles faits, même ceux des pieds, les sourcils épilés. Et je m'en porte mieux. C'est joli d'être jolie. C'est un respect de soi. Et des autres. On peut être femme et séduisante sans pour autant être provocante. Ni séductrice d'ailleurs. J'ai quand même du mal avec les choses près du corps encore. Je cultive un négligé chic. C'est mon style.

Après la mort de ma mère, j'ai choisi ma tante comme mère de substitution. Elle était femme. Elle était un modèle. Elle était la meilleure amie de ma mère. La sœur aînée de mon père. Quand j'ai fait le signalement contre mon père, elle m'a envoyé une photo de la tombe de ma mère avec le texto suivant : « *Ta mère ne s'en remettra pas.* » Ça fait toujours plaisir. Une photo de la tombe de ma mère. Au cas où le message ne soit pas clair. Elle était la dernière de la famille que je voyais. Malgré tout, je l'aimais. Parce que. Pourquoi ? A-t-on impérativement besoin d'une mère ? D'un lien ascendant ? Au moins une personne qui vous a connu enfant ? Bref. La photo de la tombe de ma mère, c'était trop. Ça suffit les conneries. J'ai porté plainte

contre elle, pour intimidation de témoin. Je ne l'ai plus jamais revue. Je n'ai plus jamais revue ma cousine non plus, celle qui m'appelait maman quand elle était petite. Il fallait qu'elle choisisse son camp. Elle a choisi celui de sa mère. C'est normal. Ma porte lui est ouverte. J'ai toujours pensé qu'on était solidaire sur une même ligne d'arbre généalogique. Pour les autres, terminé. Je n'avais plus de parents. Est-ce que je n'en ai jamais eu ?

Les repas de famille, dans la famille de mon père, c'était règlement de compte à OK corral. Il n'y avait de place pour personne que la dévoration. La prédation. Je ne sais pas pourquoi, j'étais la cible. Il fallait sans doute un bouc émissaire. C'était moi. J'étais la femme à abattre. Depuis toute petite, encore enfant, pas du tout femme, j'étais la femme à abattre. J'en ai pris plein la gueule et tout le monde s'en foutait. Ou plutôt, tout le monde se régalaient. J'avais 6 ans, ma tante, la sœur cadette de mon père, m'a dit : « *Tu veux devenir pédiatre, tu sais ce que c'est ? C'est voir des enfants morts.* » J'avais 9 ans, devant moi, mon autre tante a dit à ma mère : « *Tu ne vas pas lui mettre un pantalon pareil avec le cul qu'elle a.* » Encore mon cul. J'avais 17 ans, j'étais en vacances avec mes tantes et leurs maris et mon petit ami. Ben oui, nous étions une famille très ouverte, accueillante et unie. Un soir, à la fin d'un diner, après avoir bien mangé, des huitres et du homard grillé, ma tante, la sœur cadette de mon père, m'a dit : « *Tu laisses trainer tes petites culottes partout exprès. Ta grand-mère me l'a dit. Chez elle aussi. Tu laisses trainer tes petites culottes partout exprès pour exciter ton grand-père.* » Ah d'accord. Merci Mamie. Vraiment merci. C'est trop gentil. Je laisse trainer mes petites culottes partout exprès pour exciter mon grand-père. Et dieu sait qui aussi. J'étais abasourdie. Personne n'a rien dit. Ils étaient tous d'accord alors ? Oui. Elle faisait mon procès. Il n'était pas d'intention. Je le faisais exprès. J'étais la coupable. Pas de défense. J'étais condamnée d'avance. Je m'en fous. Cet été-là, chez ma tante, pour la première fois, j'ai joui. Je me demande s'ils m'ont entendu crier ? Peut-être que ça les a excités ? Je me souviens d'un autre procès. J'avais 13 ou 14 ans. Tout le monde était à table. C'était la fin d'un repas de Noël, huitres, escargots, canard farci. Toute la famille était réunie autour de la table. Sauf mon père qui était parti se coucher. Une sieste pour digérer. Ma mère mangeait des chocolats. Un. Puis deux. Puis trois. En même temps, elle se plaignait, qu'elle était grosse, que ce n'était pas bon pour elle. Elle allait en reprendre un. Alors, je lui ai dit : « *Maman, arrête de manger des chocolats si tu trouves que ce n'est pas bon pour toi.* » Qu'est-ce que je n'avais pas dit là. Ils se sont tous ligüés contre moi, mes tantes, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, mon grand-

père, mes oncles, même celui qui ne parlait jamais. Ils disaient : « *Fous lui la paix.* » « *De quoi tu te mêles.* » « *Tu te prends pour qui ?* » « *Toujours à emmerder tout le monde.* » Ma mère se taisait. Ma mère approuvait. Mais, maman, je disais ça pour toi. Pas contre toi. J'ai cru que j'allais mourir ce jour-là. Dans ma famille, même après 1981, la peine de mort n'était pas abolie. C'était leur sentence. C'était leur loi. Ils la mettaient à exécution. Je me préparais à mon exécution. J'allais mourir. J'étais à deux doigts. J'aurais pu devenir folle ce jour-là. Mon père est arrivé et les a arrêtés. Il faut rendre à César ce qui est à César. D'habitude, papa, tu ne te privais pas pour me tuer. Mais là, ce n'était pas toi. Et tout était comme ça. J'avais 24 ans, après l'enterrement de ma mère, mon oncle, le mari de ma mère de substitution, m'a giflé. Je ne me souviens plus pourquoi. J'avais 29 ans, à Noël, mon oncle, le plus doux m'a dit : « *Tu es minable à jouer dans des théâtres minables.* » « *Tu es minable.* » « *Ferme ta gueule.* » « *Tu nous emmerdes.* » « *Tu prends toute la place.* » « *Ecrase* » « *Tu vas la fermer.* » « *Ferme-la.* » « *Disparais.* » Toute ma vie. Jusqu'à ce que j'arrête de les voir, tous.

Je n'ai plus de famille. Sauf ma sœur. Et son fils. Son fils est une merveille.

Mon neveu est une merveille. Il est libre. Il est sensible. Il est intelligent. Vif. Curieux. Je l'aime d'amour. Celui qu'il était, celui qu'il devient. Il a 13 ans. Il est adolescent. J'ai hâte de le voir adulte. Il est un ravissement. Il est petit et il est grand. Il est lui. Il aime l'art, les dieux, les jeux sur l'ordinateur, la danse, le cirque, les livres et tellement d'autres choses encore. Il fait du hip hop et du théâtre. Du piano. Il a un avis sur tout. Même sur des trucs un peu fous. Il a toute sa vie devant lui. Mon loulou. Ma beauté. Ma merveille. Il porte des choses mais il avance, droit et fier, et lui, surtout. Il n'a pas de famille du côté de sa mère. Sauf moi. J'espère que cela ne lui pèse pas. C'est peut-être une chance. Il se construit avec ça.

Comment se construire quand on a eu une famille comme la mienne ? En la connaissant. Vraiment. En déjouant les pièges de l'esprit et des sales habitudes. En inventant un nouveau modèle. En se redonnant naissance. Ni mon père. Ni ma mère. Ni bourreau. Ni victime. Ni opposé. Ni similaire. Ni conventions sociales. Deviens qui tu es. C'est l'aventure d'une vie. De ma vie.

Un jour, j'ai dit ça suffit. Marre de l'inceste. Marre de ressasser tout ça. J'ai tout lu sur le sujet. Tout compris. Ça va. C'est bon. Fini. Basta. Porte close. A peine avais-je dit ça que je voulais aller à une réunion d'une association sur l'inceste. Paradoxal ? J'ai l'esprit parfois bizarrement tourné c'est vrai. Le thème c'était la culpabilité. Ah, je me disais bien que j'avais encore un truc à régler. Bref. J'y suis allée. J'ai bien fait. J'y ai rencontré un homme de mon âge, mon histoire d'amour platonique. A une exception près. Je sais, pas pratique pour faire un enfant. C'était parfait.

Cet homme préparait un documentaire sur l'inceste. Je lui ai dit : « *L'inceste c'est une cause, il faut regarder plus loin.* » Je lui ai raconté mes théories existentielles, ma façon de vivre et de penser. « Elargir le champ des possibles. » « Naviguer et garder le cap. » « Les rencontres des similitudes. » « Le déterminisme. » « L'absence de hasard. » « Les romans familiaux qui dépassent la fiction. » « Les arbres généalogiques en miroir. » « Les inconscients qui se reniflent. » « Les affinités souterraines. » « Les répétitions. » Et tout ce que j'ai déjà dit. Toute ma grille de lecture du monde. Et ça lui a plu. Il n'y a pas de hasards. Nos inconscients s'étaient bien reniflés. Je l'ai fait grimper à son arbre. Il a voulu que je témoigne dans son film. J'ai dit non. Non. Et tant pis si je perds un ami. Non et tant pis. Non. Je ne veux pas être étiquetée, cataloguée. Je ne veux pas être vue comme une victime. Je n'en suis pas une. Et là, je me dis, mais j'écris ce texte. Je raconte mon histoire. Et évidemment je parle d'inceste. En fait, je parle surtout de vie.

Cet homme a été formidable et bienveillant. Pas rancunier pour un sou. Il m'a fait un magnifique cadeau. Il m'a dit : « *Tu écris et tu réalises de la fiction. Tu ne voudrais pas faire des documentaires ?* » Je n'y avais jamais pensé. J'ai pris une porte ouverte. C'était une évidence.

J'adore le documentaire. Les gens vous ouvrent leur porte. Leurs cœurs. J'ai rencontré des personnalités hors du commun. Des gens ordinaires pas ordinaires. J'ai fait de vraies rencontres. Un avocat, un psychiatre, un médecin, un expert, un procureur, une fille de criminelle. J'ai découvert des mondes. Le documentaire est une fenêtre ouverte sur le monde. Une autre façon de raconter des histoires.

Un jour, j'ai écrit, j'aurais pu être, flic, journaliste, ou criminelle. C'est vrai. J'aurais aussi pu être pute, femme battue, femme battante. Une battante. J'aurais pu être avocate ou militante. Je raconte des histoires. Je fais des films, du réel ou de la fiction, je joue, je fais des photos, j'écris de la poésie, j'écris ce texte. Dans tous les destins qui m'étaient donnés, avec mon histoire, tous les jours, je construis le mien.

A 41 ans, après le Maroc, Rhamsa et Nadir, une femme soignante m'a demandé : « *Est-ce que vous avez fait le deuil d'un enfant biologique ?* » Drôle de question. Elle avait raison. Sans doute que non. J'aime les nourrissons. Les premiers jours. Le « peau contre peau ». Et puis, ces enfants me ressemblaient. Non, je n'ai pas fait le deuil d'un enfant biologique. Donc quoi ? Je me suis donné l'autorisation. J'avais le droit de porter un enfant. Mon ventre ne serait pas froid. J'ai décidé d'aller vers la PMA. Je ferais une FIV avec donneur anonyme. Don de sperme. Pas de père. Pas mal pour éviter un père incestueux non ? Oui. Moi je trouvais ça créatif. Plus facile aussi. Je faisais des tests de fécondité tous les ans depuis 4 ans. Une petite voix me disait, attention, avec l'histoire que tu as, la maternité, ce n'est pas gagné. Prends les devants, laisse-toi le choix. J'y allais tranquille. Raté. Je n'ai pas eu le choix.

A 41 ans, j'apprends que je ne pourrais plus avoir d'enfant biologique. Enfin, en vérité, je ne suis pas une bonne cliente pour la FIV. Réserve ovarienne trop basse. Pas de FIV. C'est mort. Choc incommensurable. Ma gynécologue m'a dit tout à trac : « *Pour vous faut oublier, c'est le double don.* » Tact et délicatesse. Je lui rappelle les tests. Elle avait juste oublié le test de la réserve ovarienne. C'est con quand même. Fallait que ça tombe sur moi. On ne lutte pas contre son destin. Bref. « *Pour vous faut oublier.* » Je l'ai pris comme un couperet. Guillotinée. J'ai perdu la tête. Je n'aurais jamais d'enfant. Quelque chose en moi a explosé. Ma chaudière en même temps. Je ne supportais plus le moindre bruit de soufflerie. J'ai cru un moment que je n'étais plus apte à vivre. Dans ce monde.

Et puis, la vie a repris son cours. La vie est plus forte que tout. Elle avait dit aussi : « *C'est le double don.* » Le double don. Don de sperme et don d'ovocyte. C'est encore mieux au fond. Au cas où l'inceste soit une maladie génétiquement transmissible. Je dis bien au cas où. Elle ne passera pas par moi.

Ce que je n'avais pas prévu c'est que cette annonce de la fin de la « lignée biologique » ou plutôt de la « lignée génétique » provoquerait aussi la fin, provisoire, du « tout génétique ».

Quand j'ai appris que je ne pouvais pas faire de FIV, quand j'ai cru que je ne pourrais jamais avoir d'enfant, je préparais un film avec ma sœur. Notre premier long métrage. Pour la télévision. Nous avons toujours tout mélangé. Ma sœur et moi. Le professionnel et le privé. Chez moi, tout est lié. Et j'ai pensé, toi tu as un enfant, pourquoi je partagerai le mien avec toi ? Un film n'est pas un enfant. Pourtant, c'est ce que j'ai pensé. J'ai détesté cette pensée. Je me suis dit, ce n'est pas moi. Ça veut dire quoi ? Et puis, j'ai compris. Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Entre elle et moi.

Alors, tant qu'à faire, un mal pour un bien, j'ai dit à ma sœur : « *Il faut qu'on soigne notre relation.* » Ma sœur. Ma petite sœur. Relation fusionnelle. Relation de couple. Couple incestueux ? Il restait entre nous trop de famille encore. Ma petite sœur. Tu as ensuite qualifié notre relation de toxique. Sans doute. A ce moment-là, je n'y pensais pas. Je pensais seulement à tes plaintes. J'ai entendu toutes tes plaintes. Tes plaintes permanentes. Ça m'a pris comme ça. Soudain, j'ai entendu tes plaintes, depuis des années. Tu te plaignais que j'avais des amis, de l'argent, je faisais des documentaires, je voyageais, j'écrivais, je faisais de la photographie. Mais, ce que j'ai ne t'enlève rien à toi, tu le sais bien. Et puis, objectivement, tu en avais autant et un enfant. De toute façon, c'est con la comparaison. Bref. En tout cas, cette annonce m'a fait entendre ses plaintes. Et ça suffit. Je ne veux plus de plaintes. Je ne veux plus me sentir coupable de ce que j'ai. Je n'aurais pas d'enfant. Ça va. J'ai payé ma dette. Dette auprès de qui d'ailleurs ? Notre relation a volé en éclat.

J'aurais dû savoir que cette histoire de solidarité sur une même ligne d'arbre généalogique était un mythe. Dans ces familles, dans ma famille, les fratries se déchirent. C'est classique au fond. Les Atrides ne parlent que de ça. C'est normal d'ailleurs. Dans ces familles, dans ma famille, les parents divisent pour mieux régner. « Diviser pour mieux régner ». Nous ne sommes pas passées à côté. Je me suis leurrée. Ma sœur, ma petite sœur. Tu te souviens de ce que notre père me disait ?

Il me disait : « *Tu prends toute la place.* » « *Tu prends la place de ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* »

Il t'a fait croire que j'étais la méchante, la vilaine, celle qui prenait toute la place, celle qui prenait ta place. Il t'a fait croire que nous étions en rivalité. Il t'a fait croire que tu étais ma victime. Pour te faire oublier que tu étais la sienne. Est-ce que tu l'as cru ? Est-ce que c'est ça que je ne n'ai pas vu ?

Ma sœur. On devait faire un film ensemble, j'ai fait un film sans elle. On allait dans le mur, ma sœur, notre relation et moi et le film. C'était le tout perdant. En se séparant, au moins, on sauvait le film. Je pensais que c'était la seule façon de sauver le reste. Je me suis séparée de ma sœur. J'ai fait un film. Seule. Je ne le regrette pas. Même si c'est encore difficile parfois. De toute façon, ce n'était plus possible. Il y avait trop d'arrangements. Ça m'arrangeait de ne pas les voir. Je me mentais. Encore. J'ai fait voler en éclats le dernier miroir aux alouettes. Le dernier lien. Le dernier deuil. Atroce. Je me suis effondrée. Plus de repère. Mon système a implosé.

J'ai changé 10 fois d'ordinateur en 1 mois. Ça n'arrive qu'à moi ça. Les objets ont-ils une âme ? Les ordinateurs me disaient : « Reset ». « Reset ». Je perdais la tête. Il fallait que je me réinitialise. Que je revisite encore et encore mon histoire. De nouveau de « faux » souvenirs. De nouveau mourir à moi-même. De nouveau renaître. De nouveau se reconstruire. Est-ce qu'il n'y en a jamais assez ? Et c'était reparti pour un tour. J'en avais la nausée.

Je n'avais plus de mots. Plus un mot. J'étais vidée, terrassée, anéantie, morcelée. Eclatée en mille morceaux à l'extérieur de moi. Je n'avais plus de mots, moi qui aime tant les mots. J'avais 42 ans et je n'avais plus de mots. Est-ce que je savais parler à 2 ans et demi ? Comment faire sans mots ? Quand il n'y a plus de mots, c'est là que le travail commence. Le travail de mutation. Un travail de soi à soi. Dans l'émotion. Dans la douleur. Dieu que c'est dur. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. Je n'aime pas cette phrase. Personne n'aime souffrir. Je souffrais atrocement et je n'avais plus de mots. Pas le moindre concept pour analyser, décortiquer, canaliser. Juste la douleur. J'ai fait avec. Je n'ai jamais accouché. Mais, accoucher de soi-même, je me dis que ça fait aussi mal. Ailleurs.

Alors je suis retournée voir. Encore. Ce qui avait fait celle que je suis. Les zones d'ombres à éclairer. Les blessures à l'âme pas encore guéries. Les avancées nécessaires. Mes morts et mes renaissances. Mon enfance et mes désirs. Mon avenir.

J'ai réalisé un film. Dans le bonheur. Dans la joie. Dans la vérité. Tout ça. Oui, tout ça. C'était bien. C'était trop. C'était déjouer le destin familial, se mettre à mal avec mon père, ma mère, ma sœur et mes ancêtres. Pas si simple à vivre. En plus, j'ai prétendu vouloir devenir mère. Ah non. Quand même, il ne faut pas exagérer. Et si j'étais heureuse ? Et si je réussissais là où les autres ont échoué ? On ne brise pas une lignée comme ça. Il y a un prix à payer. Le prix de la loyauté. Merde et puis non, je ne paierais rien. J'ai assez donné. Il y a quelque chose en moi de résistant.

Je crois que cette résistance vient de mes grands-parents maternels. Mes égyptiens. Mes amours. Je ne sais pas quels parents ils étaient, vu ma mère, je me le suis souvent demandé. Mais, ils ont été des grands-parents exceptionnels. Enfin. Ma grand-mère ce n'est pas si sûr. J'ai longtemps cru que oui. Bref. Jusqu'à 2 ans et demi, j'ai passé toutes mes journées chez eux. Ils aimaient mon rire et mes émotions. Mon grand-père, c'est sûr, m'aimait sans condition. Sans eux, je ne serais pas celle que je suis. Je crois même que je ne serais pas en vie.

J'avais 6 ans quand ma grande mère maternelle est morte. Je ne me souviens presque pas d'elle. Elle a dit à ma mère : « *Elle est sensible, Sandrine, sous ses airs forts, c'est une grande sensible.* » C'est vrai. Tu avais raison. J'aime bien que tu aies dit ça de moi. Et puis, tu es tombée malade. Et je suis morte aussi. Mais ça, je l'ai déjà dit.

Ma grand-mère maternelle disait que j'étais sensible et elle avait raison. Le fait est que je sens tout. Comme la princesse au petit pois. Je sens tout. Les plis du drap et de l'esprit. Je sens tout. J'entends tout. Le souffle du vent et celui des mots. Les faux semblants, les non-dits, les sous textes, les petits mensonges et les harmonies. Les bonnes et les mauvaises énergies. Je n'ai pas de distance. Je n'ai pas de filtres. Je ressens tout. Les joies et les peines. Je suis

sensible. Je n'ai pas de carapace. Je n'ai pas de distance. Il n'y a pas de distance entre la vie et moi, entre le monde et moi, entre les autres et moi. Je suis sensible. C'est ainsi.

Ma grand-mère était coquette. Elle aimait le maquillage, les vêtements et les bijoux. L'élégance. En fait, c'est peut-être un peu elle qui m'a permis de devenir femme. Après sa mort, ma mère a gardé ses bijoux qu'elle ne portait jamais. Une petite pochette qui me fascinait. Il y avait dedans une broche en diamant. Une gerbe de fleur. A 6 ans, je l'ai prise et emmené à l'école. Et je l'ai cassée. Alors, je l'ai jetée. La directrice a retrouvé un morceau dans la cour. Mes parents ont été convoqués. J'avais jeté « les bijoux de famille » à la poubelle. C'est drôle vu comme ça. Ils n'ont pas trouvé ça drôle. J'ai pris une sacrée raclée. Faut pas déconner.

J'avais 44 ans, un homme clairvoyant m'a dit que ma grand-mère maternelle m'avais détestée quand je suis née. Je la dépossédais. De sa fille. Sa fille. Sa chose. Son miroir. Son objet. Je ne m'en souviens pas. Je sais, je sens, que c'est vrai. Ma grand-mère possédait sa fille. Elle était en rivalité. Avec moi. Ma mère a fait avec moi ce que sa mère a fait avec elle. Ceci explique cela. Alors, tant pis pour ma grand-mère. Aussi.

Mon grand-père était la lumière de ma vie. Il s'est soulé le jour de ma naissance, dansant, chantant, criant à qui voulait l'entendre : « *J'ai une petite-fille, j'ai une petite-fille.* » Et puis, il a été amputé d'une jambe. Je ne me souviens plus de lui sur ses deux pieds mais je l'aimais sur ses deux roues. Après la mort de ma grand-mère, il est venu habiter chez nous. J'avais 6 ans. J'ai si peu de souvenirs d'enfance même s'ils reviennent, peu à peu, en écrivant. Avec lui, j'en ai de jolis.

Je me souviens que mon grand-père m'a appris à jouer aux dames. J'avais les pions blancs et lui les noirs. On jouait et, une fois sur deux, ou trois, il me laissait gagner. Je savais bien qu'il me laissait gagner. Et il savait que je savais. C'était bien comme ça. Avec lui, j'ai entraperçu que, malgré la salissure de mon père, je pouvais être une dame. Avec lui, j'avais l'impression d'être une gentille petite fille. C'était déjà pas mal. Pas très compatible avec l'autre, celle qui couchait avec son père. Mais celle-là, je l'avais oubliée. Et puis, depuis quelque temps, mon père me foutait la paix. Depuis que mon grand-père vivait avec nous et que je jouais aux dames

avec lui, il se tenait à carreau. Le répit a duré 3 ans. Jusqu'à la mort de mon grand-père. C'est approximatif. Je ne suis pas sûre. Je remets juste les morceaux du puzzle ensemble. Je recolles les morceaux de ma vie pulvérisée. Et je comble les trous. Mais je crois oui, je veux croire, que mon père m'a laissée un peu tranquille pendant qu'il était là. Je ne le saurais jamais.

Mon père, lui, m'a appris à jouer aux échecs. Je détestais les échecs. Il gagnait à tous les coups. Pareil au tarot ou à la belote. C'est comme ça. Mon père avait besoin de me tenir en échec. Sous sa coupe, sous sa loi, sous sa queue. Ça n'a ni queue ni tête un père pareil. Il n'en a jamais fait qu'à sa tête et sa tête était remplie de pulsions. Voilà. Je suis morte sous les assauts de ses pulsions. Ses fameuses pulsions pas si simples à retenir. N'empêche. Toutes ces parties d'échecs, c'était de la torture.

La torture morale de mon père n'avait pas de limite. Dans la cuisine, à l'heure des repas, à l'heure de la terreur, mon père avait les yeux rivés sur moi. Le moindre geste. Le moindre frémissement. Il me scrutait. Il voyait tout. Tout ce que je faisais. Même quand il me tournait le dos. Véridique. Il voyait tout ce que je faisais, même quand il me tournait le dos. Ça me rendait folle. Je ne comprenais pas. Mes pensées démentes. Mes pensées tourmentées. Papa, au secours, comment tu fais ? Je me souviens de ce qu'il disait.

Il disait : « *J'ai des yeux derrière la tête.* »

C'est cinglé mais pendant des années je l'ai cru. J'avais 20 ans quand j'ai compris qu'il me voyait dans le carrelage mural. C'est dingue. Même après je me demandais. Et si c'était vrai ? Et s'il voyait tout ? Et s'il savait tout ?

J'ai longtemps cru que mon père savait tout. Et qu'il avait raison sur tout. D'ailleurs, il le disait.

Il disait : « *Article 1, j'ai toujours raison. Article 2, même quand j'ai tort, l'article 1 s'applique.* »

Mon père avait raison sur tout. Mon père avait ses raisons que la raison ne connaît pas. C'était comme ça. C'était normal. Il avait raison sur tout, même sur moi. Surtout sur moi. Tu es nulle. Tu es mauvaise. Tu emmerdes tout le monde. Personne ne t'aimera jamais. OK. C'est vrai. Je

suis nulle. Je suis mauvaise. J'emmerde tout le monde. Personne ne m'aimera jamais. Il avait raison. Voilà, c'était fait. Le mal était fait. Plus besoin de me le dire, c'était ce que je pensais.

A 33 ans, j'étais comédienne. Je vivais dans un 27 mètre carré. J'étais au RMI depuis 3 ans. Déjà que j'étais comédienne. Pute. Je n'allais pas, en plus, gagner de l'argent. Bref. J'étais avec un homme adorable, mon grand amour, qui ne voulait pas d'enfant. Je me disais que je n'y arriverais jamais. A rien. J'étais une moins que rien. Je faisais ce constat. Et je ne m'en sortais pas. La tête sous l'eau, je n'arrivais plus à respirer. Mon père m'a consolée. Il l'a enfoncée. Je me souviens de ce qu'il m'a dit.

Il m'a dit : *« Tu sais ma chérie, ce n'est pas grave l'échec, changes de métier, et attention, tu vieillis, tu ne vas pas avoir d'enfant. »*

Ah, OK. C'est donc ça que tu voulais. Je faisais juste exactement ce que tu voulais. Pour me garder, pour te garder, il fallait que j'échoue. En tout. Que je te donne raison. Sur tout. Et bien non, tu ne m'auras pas. Ça ne se passera pas comme ça.

J'avais 33 ans et j'ai tout changé. J'ai repeints mon appartement. Je fumais comme un pompier, j'ai arrêté. J'avais les cheveux longs jusqu'au bas des reins, je les ai coupés. Je ne m'habillais qu'en noir, j'ai opté pour la couleur. Et puis, j'ai dit à mon père que je ne voulais plus le voir. Pour la première fois. Il y a eu un aller-retour, j'en parlerais plus tard. Bref. En tout cas, j'ai arrêté de voir mon père. J'ai commencé à gagner ma vie. Et j'ai me suis mise à écrire. Je me suis mise à écrire et je suis renais.

Les mots m'ont toujours permis de rester en vie. Les mots pour penser. Les mots pour donner du sens. Les mots pour dire. Les mots pour transmettre. Les mots pour partager. Les mots pour raconter des histoires. Les mots contre l'envahissement du non-dit. Les mots. Je les caresse, je les cajole, je les berce, je les apprivoise, je les aime.

Je suis très attachée aux mots. « Chialer » n'est pas « pleurer ». « Range ton bordel. » ne dit pas la même chose que « Range tes affaires. » Je le sais bien moi à qui on a toujours dit « Range ton bordel. » Je me souviens d'une femme qui, un jour de grand désespoir, m'a dit : *« Arrête*

de te mettre la rate au court bouillon ». Arrête de mettre la rate au court bouillon ? Je suis en détresse. N’y a-t-il pas de mot plus doux ? « *Arrête de te mettre la rate au court bouillon.* » C’était aussi les mots de mon père. Il y a un vocabulaire classique dans les familles abusives. Elles ont toutes le même lexique. Aujourd’hui, dès que je les entends, je les fuis. En tout cas je me méfie. Je sais ce qu’il signifie.

Je fuis les généralités. Les expressions toutes faites. L’humour à l’envers. Les mots durs. Les mots dévalorisation. Les mots jugements. Les mots peurs. Les mots silence. Tous ces mots qui font du mal au lieu de faire du bien. Les mots qui enferment. Les mots qui éloignent. Et puis les mots qui disent n’importe quoi. Les mots qui remplissent le vide, le flou, des esprits perturbés. Les mots qui transgressent le sens. Les mots qui mentent. Les mots qui rendent fou.

Je crois que les mots reflètent la pensée qui reflète notre rapport à l’autre, notre vision du monde. J’aime les mots doux. Les mots bienveillants. J’aime les mots d’amour. Les mots de reconnaissance. Je t’aime. Je suis désolé. J’ai besoin d’aide. Merci. Je crois que les mots changent notre pensée qui change notre rapport à l’autre, notre vision du monde. Et réciproquement.

Il y a aussi les mots interdits. Ceux qu’on n’utilise pas pour ne pas voir, pour ne pas savoir, pour ne pas penser. Combien d’année avant de dire le mot inceste ? Combien pour manipulation ? Combien pour masochisme ? Et encore pour culpabilité ? Et pour injustice ? Et pour impuissance ? Je veux pouvoir tous les utiliser. Tout dire. Pour tout entendre. De moi.

Ma mère disait qu’on pouvait tout lui dire. Lui parler de tout. Sauf de l’inceste, quand même, il ne faut pas exagérer. Bref. Parfois, je tentais le coup, juste au cas où. Et si le miroir, je veux dire, ma mère, répondait la vérité ? Je lui disais : « *Tu sais, maman, papa est méchant avec moi.* » Quoi ? Comment ? Qu’est-ce que tu dis ? La réponse fusait.

Elle disait : « *C’est ton père. On ne dit pas de mal de ton père.* »

Ma mère avait des principes. Un principe surtout. Le respect l'autorité. On ne dit pas de mal de son père. On ne dit pas de mal de ses professeurs. Même quand ils vous maltraitent.

Je me souviens, j'avais 14 ans, j'étais partie en classe de neige. Je skiais pour la première fois. Mon père n'aimait pas le froid donc, on n'allait pas à la neige. C'est comme ça. Mon père était un homme d'autorité. Bref. Tout s'est très bien passé. J'étais très à l'aise sur les skis. Un certain sens de l'équilibre. Jusqu'au dernier jour. Le dernier jour, je suis tombée. Pas grave. Vraiment pas grave. Sauf que j'étais incapable de me relever. Au bout de 5 minutes d'efforts infructueux, mon professeur d'histoire géographique, une femme sèche, dans le cœur et dans le corps, m'a lancé un : « *C'est normal avec le cul que tu as. Tu devrais faire attention, tu vas finir par avoir un cul aussi gros que celui de ta mère.* » Non mais, ce n'est pas vrai ça, qu'est-ce qu'ils ont tous avec mon cul ? Ça m'a clouée au sol. KO. Mise au tapis. J'étais littéralement clouée au sol. Ils se sont mis à trois pour me relever. Autant dire que je n'ai plus skié après.

En rentrant, je raconte l'histoire à ma mère. Persuadée qu'elle prendrait ma défense, demanderai justice. Que nenni. C'était bien mal la connaître.

Elle m'a dit : « *Elle avait surement ses raisons. C'est ton professeur.* »

Ses raisons ? Raison de m'insulter et de t'insulter toi aussi ? Elle avait surement ses raisons. C'était donc ça. Ceux qui ont le pouvoir ont leurs raisons. Le professeur avait raison de dire que j'avais un gros cul. Mon père avait raison de le baiser. Question de statut. Question d'autorité. OK. J'ai compris. Le pouvoir à ses raisons que la raison ne connaît pas. Comme mon père donc. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à me défaire de cette injonction.

Mes parents m'ont appris la domination ou la soumission. Je n'ai jamais voulu dominer. L'autorité me paraissait un gros mot, je confondais avec autoritarisme. L'autorité bien placée est une bonne chose. Bref. Je n'ai jamais voulu dominer. Et je ne me suis jamais pensée soumise. Je le suis pourtant, soumise. Soumise. C'est dans une attitude. Une brèche que je laisse passer malgré moi. Une brèche dans laquelle s'engouffrent les sans foi ni loi. Je suis fragile de ça. Je cherche en moi le ciment pour colmater la brèche. Une bonne image de soi ?

J'avais 35 ans. Je n'avais pas vu mon père depuis deux ans. Il avait rencontré une femme. Il avait enfin mis le nom de ma mère sur sa pierre tombale. Je le savais par ma sœur qui, elle, continuait de le fréquenter. Alors je me suis dit, sentimentale que je suis, je suis heureuse pour lui. Et puis, je suis comme ça. Je laisse deux, trois, quatre chances. Je devrais peut-être arrêter. En même temps, pour trois fois où je me trompe, il y a la quatrième bonne surprise qui vaut le coup. Je dois y réfléchir encore. Non, c'est tout réfléchi. Je laisse une chance. Tout le monde peut se tromper. Tout le monde peut changer. Bref. J'ai revu mon père. Pas longtemps. Juste un an. Un come-back fulgurant. Le temps après tout, c'est de l'argent. Autant ne pas le gaspiller.

Pour mon père, l'argent était une monnaie d'échange, de pression et de dépendance. J'avais 36 ans et je lui ai demandé de nous prêter, je dis bien prêter, à ma sœur et à moi, 10 000 euros pour un court métrage. Il a dit non.

Il a dit : « *Il ne faut pas me prendre pour le dindon de la farce.* »

Te prendre pour le dindon de la farce papa ? Mais enfin, comment peux-tu dire ça ? Tu nous as violées. Et c'est toi le dindon de la farce ? La farce avait assez duré. C'était le jour de Pâques, je me souviens, le jour de la résurrection. Je me suis levée et j'ai dit non. Non et je ne te reverrais plus jamais tant que tu n'auras pas demandé pardon.

Aujourd'hui, je remercie, le ciel et toi papa, de nous avoir refusé ce prêt. Ça nous embarquait sur le navire de la fausse paternité. Elle a du bon au fond ta radinerie. Là, au moins les choses étaient claires. Rien à dire. Tu n'as rien dit après ça.

Ah si, quand même, tu as écrit. Tu as écrit et tu as réglé tes comptes. Tu m'as envoyé des comptes. Tout ce que je t'avais coutée, vacances comprises depuis la mort de ma mère. Décidément papa, tu me les auras toutes faites. Pas un truc d'épargner. Même pas la comptabilité.

Ma mère a toujours tenu les comptes de la maison. Pas tous les comptes. Pas les comptes de mes cris quand mon père me battait. Pas les comptes de mes larmes quand il s'acharnait sur

moi. Pas le compte de mes silences quand il entrait dans ma chambre. Pas le compte de mes mots quand je disais : « *Je ne veux plus qu'il m'embrasse sur la bouche le matin, il sent mauvais.* » Pas le compte de mes souffrances migraineuses. Pas le compte de mes douleurs au ventre quand j'allais me réfugier dans son lit. Pas le compte de mes sinusites ni de mes angines. Tu ne faisais pas tous les comptes maman. Et puis, pour toi, moi ça allait. J'étais l'ainée. J'étais forte. Tu le disais souvent.

Elle disait : « *La grande elle est forte, la petite elle est fragile.* »

Ma sœur était la fragile. Ma sœur était la victime. Moi non. Ils disaient tous que non. Moi, j'étais la méchante, la vilaine, celle qu'il faut mater. L'emmerdeuse. La putain. La salope. « Madame je sais tout » « Marie j'ordonne. » C'était pratique. Ça les arrangeait bien cette inversion. Pour un peu, j'aurais parlé. Je devais me taire. Et ça a marché. Je me suis tue. Je les ai même cru. Si tout le monde le disait, je devais me tromper. Je n'étais pas victime.

De fait, je ne me suis jamais sentie victime. Ni de mon père. Ni de ma mère. Ni de personne. Sauf une fois et ça a failli me coûter la vie, j'en parlerais plus tard. Bref. Ce n'est pas facile de ne se sentir victime de personne. Parce qu'alors il s'agit d'être responsable. Je ne suis pas responsable de ce qu'on me fait mais je suis responsable de ce que j'en fais. Ma vie, je la gagne à coups de responsabilités.

Quand il m'arrive une chose difficile, je cherche toujours à comprendre, à apprendre, à progresser. Je pense qu'on peut transformer les obstacles, les imprévus, les accidents de la vie, les souffrances, en occasion d'avancer. Même les pires tempêtes sont des opportunités. Toute ma vie j'ai traversé des tempêtes. Je ne les souhaite à personne. Mais c'est ainsi. Je les ai traversées et j'ai grandi. Je me suis rapprochée de moi. Alors, je continue. J'avance. Je navigue et je garde le cap. Au fond, c'est ça, peut-être, le but de ma vie. C'est de me rapprocher de moi. Le plus possible. De mourir et de renaître autant de fois qu'il est nécessaire. C'est mon chemin de vie. Je ne sais pas si je l'ai choisi. C'est ainsi. Ainsi va ma vie.

De la responsabilité à la culpabilité, il n'y a qu'un pas. Je le franchi allégrement. J'ai toujours pensé que si mon père avait un pet de travers, c'était de ma faute. Ma mère, c'était pareil.

Ma sœur aussi. Et puis tout le monde pendant qu'on y est. Allez, faut pas lésiner. Je suis une mauvaise fille. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Aujourd'hui encore, je fonctionne comme ça, incapable que je suis de voir que non, je ne suis pas une mauvaise fille. Et que si l'autre n'est pas OK. Et bien, oui, il a aussi sa part de responsabilité.

A 36 ans, quand j'ai annoncé, à ce type, ce crapaud, ce moche, ce laid, que j'étais enceinte, que j'étais désolée, que j'allais avorter, il m'a dit : « *C'est toi qui m'a dit de ne pas me retirer.* » Quoi ? Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Un quart de coup. Une demie seconde. Je ne savais même pas que tu avais éjaculé. Mais c'était moi bien sûr. Et si c'était vrai ? Je doute. Je redoute. Je n'ai rien dit. Encore aujourd'hui, je ne sais toujours pas comment faire avec les hommes qui imposent leurs lois.

Il suffit d'un certain ton, d'un certain regard, d'un certain silence. Certaines expressions qui tombent comme des couperets. Me font valdinguer. Et je panique. Je deviens une moins que rien. Bonne à rien. Je panique. Les bras m'en tombe et l'esprit aussi. Je bredouille. Je me décentre. Je ne sais plus. C'est comme ça. Je suis encore sous la coupe des hommes qui imposent leur loi. Il faut vraiment que je travaille ça.

Le truc, c'est que, jusqu'à 42 ans, je ne le savais même pas. Je ne le voyais pas. Je faisais comme si. Comme si les méchants étaient des incompris. C'est comme ça. Je l'ai déjà dit. Le retour de manivelle a été violent. Quand j'ai compris que les méchants étaient méchants. J'en ai pris plein les dents. Retour en arrière fulgurant. Je n'ai plus gagné d'argent. Je me suis remise à fumer comme un pompier. J'ai perdu pied. Un temps.

Mon producteur était un méchant. Je l'ai vu. Ses regards. Ses silences. Ses mots durs. Puis plus vu. Pas vu, pas pris. Allez, c'était un incompris. Et moi j'allais l'aimer. Et mon amour allait le sauver. Merci papa. Tu vois, même quand tu n'es plus là, tu y es encore. Mon papa producteur. J'ai oublié. J'ai fait plein de pas de côté. J'ai distordu la réalité. Je t'ai aimé. Tant mieux au fond, je n'aurais pas fait ce film sans cet oubli. Ce déni. Alors, tant mieux, tant pis. Merci.

Tout ce qu'on ne règle pas nous revient sous forme de destin. Toi, mon papa producteur, je t'avais bien choisi. De paroles dévalorisantes en mépris. De dureté en silences. De pressions en harcèlement. D'attaques sournoises en mensonges. J'ai plongé. En détresse. Panique à bord. Je prenais l'eau de tous les côtés. Et si c'était vrai ? Et si c'était moi ? Il avait forcément raison. Comme mon père avant lui. J'étais la chieuse. J'étais l'emmerdeuse. Je me suis déplacée. Je me suis mise, dans le regard de mon père, je voulais dire de mon producteur. Et je me suis effondrée. J'ai mis des mois à me retrouver. Des mois à comprendre que c'était lui. Lui qui n'était pas OK. Est-ce qu'il n'y en aura jamais assez ? A quel moment je saurai ?

Et comme s'il n'y en avait pas assez, j'ai recommencé. J'ai enchaîné. Des techniciens. Des étalonneurs. Leurs mots. Les mêmes. Exactement les mêmes. Que ceux de mon producteur. Et même que ceux de ma sœur. Ils s'étaient passés le mot : « *Tu nous épuises.* » « *Tu fais des allers retours.* » « *Je n'ai jamais travaillé comme ça.* » « *Tu ne sais pas où tu vas.* » Mais si, je sais. Je sais parfaitement où je vais. Je suis juste perdue sous la pression de vos paroles empoisonnées. De votre prise de pouvoir. De votre désir de destruction. Et vous avez raison. Du coup, je doute. Je redoute. Je me perds. Je m'y perds. Je vous donne raison. Je donne raison à mon père. Et même à ma mère. L'autorité et le discours erroné. Je ne sais toujours pas y faire. J'ai 2 ans et demi. Et je meurs encore. De vos mots. Les mêmes. Exactement les mêmes. Ça ne m'étonne pas au fond. Les pédophiles aussi utilisent toujours les mêmes mots. Il y a des lexiques particuliers. Je l'ai déjà dit. Ça n'empêche. Ça m'a fracassé. Mais je me suis relevée. Je sais. Je sais parfaitement où je vais. Je sais que je dois m'affirmer. Et je sais que je dois vous éviter.

J'avais 29 ans et je fêtais le dernier Noël en famille. Il y avait mon père, ma sœur, ma tante, ma mère de substitution, son ex-mari, mon oncle, celui qui m'avait giflé à l'enterrement de ma mère et mon oncle le plus gentil. Mon oncle, le plus gentil, a donc commencé : « *Tu es minable à jouer dans des théâtres minables.* » Noël et l'esprit de famille. Il est chouette l'esprit de famille. Je me suis fait bombardée de tous les côtés. Je ne sais pas pourquoi, il n'y en avait que pour moi. Sympa. Allez encore. Remettez-moi une part de buche glacée, je ne suis pas rassasiée. Un peu d'humiliation aussi. Et beaucoup de destruction. Allez-y, vraiment, merci. Non, non, aucun risque d'indigestion. Ça fait 29 ans que j'ai le ventre dilaté. Par la bite de mon père. Par la folie de ma mère. Et vos paroles empoisonnées. Je vous en prie. Continuez. Et

puis, à 2 heures du matin, ils m'avaient bien mangée, ils sont allés se coucher. En larmes, j'ai regardé ma tante. Je croyais dur comme fer qu'elle m'aimait. Et je lui ai demandé. Pourquoi ? Pourquoi moi ? Elle m'a répondu cette phrase insensée : « *Parce que tu représentes une certaine féminité.* » Au secours. Ça veut dire quoi ? Ma féminité. Alors c'est ça. Je dérange. Certains hommes. Producteur. Techniciens. La boucle est bouclée.

Je ne suis pas immunisée contre les rapports de force, les abus de pouvoir et la manipulation. Ça me démunie. Une amie très chère m'a dit : « *Vise plus haut, il y a moins de monde.* » J'adore. Je vais faire ça. Je vais tacher de faire autrement aussi. Je vais apprendre à poser des limites claires, à prendre mon temps avant de répondre, à ne pas céder à la panique. Je n'ai pas 2 ans et demi et ces hommes-là ne sont pas mon père. J'ai encore du chemin à faire.

En écrivant ça, je m'aperçois que j'ai une sorte de culpabilité existentielle. C'est vrai. Si je n'étais pas née, rien de tout cela ne serait arrivé. C'est vrai. Si je n'étais pas née, je ne serais pas morte, mon père ne m'aurait pas tué. Et si je n'avais pas existé ? C'est vrai. C'est une vraie question. Mon existence remise en question. Papa, tu voulais que je disparaisse. Papa, tu disais que tout était de ma faute. Le problème, tu vois, papa, c'est que j'ai pris à mon compte tes sales pensées, tes inversions insensées et elles me collent à la peau. Comme de la glue. Pas facile de s'en défaire. Je dois m'arracher la peau. Ça fait mal.

Je mue. Littéralement. Je change de peau. Je n'ai plus de peau. Je pense aux grands brûlés. Tout, même l'air, leur fait mal. Tout même l'air me fait mal. Le moindre souffle. La moindre respiration. Je suis à la torture. Je change de peau. En attendant, je n'ai plus de peau. Plus l'ancienne. Pas encore la nouvelle. A nue. La souffrance est immense. Intense. Même si ça va mieux. Déjà. Vivement ma nouvelle peau. Dis, ça ne te dérangerait pas de pousser plus vite ?

Il faut du temps. Tout prend du temps. Le temps de se refaire une peau. Le temps de changer de vie. Le temps d'accepter de changer. Le temps de renaître. Le temps. Le temps est une étrange créature qu'il faut apprivoiser. Comprendre. Accepter. Souvent, je voudrais que tout aille plus vite. Mais voilà, le temps a sa vie propre. Le temps est une donnée fondamentale. Le temps est un allié.

J'ai longtemps cru que ressemblais à ma mère et à ma grand-mère. De visage et d'esprit. C'est ce que tout le monde disait. Ma grand-mère était qualifiée de dépressive, trop fragile pour ce monde. Et qu'était ma mère, sinon une dépressive patentée. Un jour, mon ami très cher, mon amour platonique, a vu des photos de ma mère. Et de mon père. Il m'a dit : « *C'est fou, tu es si différente. Tu sais ce qu'on dit, à 20 ans, on a le visage qu'on nous a donné, à 40 ans celui qu'on mérite.* » Voilà. Merci. Je ne ressemble ni à ma mère, ni à ma grand-mère. J'ai le visage que je me suis inventée. Et l'esprit aussi. Il me reste des traces parfois. La culpabilité. Le doute. La dépression. Cette idée du lien entre mort et maternité. Je travaille. J'y travaille. Pour être celle que je suis. Débarrassée des scories. Au-delà du visage ou de l'esprit. Une femme à mon image. Une mère, un jour, je l'espère. Je tâche de me ressembler.

Souvent, dans les familles, on cherche la ressemblance d'un enfant avec un de ses parents. Papa, maman, la bonne et moi. On le dit. On se l'approprie. On lui fait porter le poids d'un passé par le visage ou par l'esprit. Et ça devient vrai. L'enfant finit par ressembler à celui qu'on lui dit. Il ne peut pas être lui. Juste lui. Et vivre sa vie.

Depuis que j'ai 18 ans, je me dis que je ne serais pas comme ma mère. Je ne serais pas mère avant d'être femme. C'était important. Etre femme avant d'être mère. Ne pas faire porter à ses enfants un poids de non vie. Le poids de l'oubli. De soi. Ça a pris du temps. Je joue. J'écris. J'ai réalisé des documentaires. J'ai réalisé un film de fiction. Réaliser pour se réaliser. C'est joli. Au-delà de ça. Trouver sa vérité. J'ai trouvé mes valeurs. Ma vérité. Je suis renais. Je suis morte à nouveau. En train de renaître. Encore. Mon petit pas encore né, ou peut-être déjà né, quand tu viendras, ta mère sera elle, telle qu'elle s'est trouvée, inventée. Mon petit, je serais juste à tes côtés. Et toi, tu ne seras pas là pour combler un manque, un vide, un oubli de soi. Mais pour être toi. Simplement toi.

Ma mère n'était pas femme, je l'ai déjà dit. Elle n'était pas mère non plus. Pas telle que je l'entends. Pas une vraie maman. Une sorte de mère, admettons. Une mère dévoreuse. Une mère menteuse. Ma mère a sacrifié ses enfants à l'autel de ses tourments.

Je ne sais pas ce que savais ma mère. Je ne le saurais jamais. Je sais qu'elle se souvenait d'une fois où elle avait surpris un mot déplacé de mon père sous la douche. Il expliquait à ma sœur

de 6 ans comment se masturber. Un mot déplacé ? C'est pour ça qu'elle a approuvé. Qu'elle a dit c'est vrai. Qu'elle a dit je m'en occupe. Et puis après ? Après rien. Comme si de rien n'était. Dans ses journaux intimes rien. Que ce vague souvenir là. Vite passé. Vite effacé. Vite oublié. Et après ? Après qu'on en ait parlé. Rien. Il n'y avait plus de journaux intimes après. Avait-elle arrêté d'écrire ? Mon père les a t'il subtilisés ? Je ne le saurais jamais.

En tout cas, ma mère n'a jamais cessé d'écrire à mon père. Dans cette fosse de silence, ces week-ends et ces tablées, ce comme si de rien était, elle lui écrivait. Dans ses lettres, elle cherchait à savoir. Elle lui demandait. Quoi ? Quoi exactement ? Juste ce souvenir là ? Ou plus que ça ? Elle voulait comprendre. Comprendre ? Comprendre quoi ? Maman, il n'y avait rien à comprendre. Maman, il fallait faire tes valises et te barrer. Maman, il fallait nous parler. Nous dire pardon. Pardon. Je n'ai pas su vous protéger. Au lieu de quoi maman, tu es restée. Tu nous as oubliées. A ton tour, tu nous as tuées. `

J'ai passé ma vie à chercher du sens. Tout a un sens. Et bien non. Parfois non. Parfois, les choses n'ont pas de sens. Il n'y a rien à comprendre. Le pourquoi du comment. Le comment du pourquoi. Je dis ça mais je n'y crois pas. Je cherche toujours pourquoi. Alors d'accord. OK. Chercher pourquoi mais se barrer. Comprendre mais se barrer. Dire non. Juste non. Je comprends mais non.

Quand ma mère est morte, je me suis demandée comment vivre sans elle. Elle. Ma mère. Mon monstre. Mon ogresse. Ma meilleure amie. Ma victime. Ma confidente. Mon autre moi-même. J'étais son miroir. J'étais son reflet. Comment faire ? Comment faire pour vivre sans elle ? Une part de moi mourrait avec elle. Heureusement, c'était la part de l'oubli. Mais ça, je ne le savais pas encore. Bref. Je voulais la garder. Je voulais la porter. Pour qu'elle soit encore là. Pour que je sois encore moi. Alors, le lendemain de sa mort, j'ai demandé à mon père ses bijoux. Les bijoux de sa mère. Les fameux bijoux de famille. Pour nous. Ma sœur et moi. Comme souvenir quoi.

Il a dit : « *Non. Ces bijoux valent beaucoup d'argent. On ne sait jamais, si vous êtes cambriolé. On les met au coffre. »*

Je rêve. Il est malade celui-là. Au coffre ? Connard. La mère de tes filles vient de mourir et toi, tu veux enfermer ses bijoux dans un coffre ? Ah oui, pardon, c'est vrai, ce serait quand même malheureux si on perdait de l'argent. Au cas où. Hein ? Parce qu'un cambriolage, ça arrive tous les jours n'est-ce pas ? Et la mort d'une mère aussi d'ailleurs ? C'est ça papa ? Formidable, ton sens des priorités. Je me suis battue. Contre lui. Contre ma sœur. Je pensais à moi. Je pensais à ma mère. La veille de sa mort, ma mère avait parlé de deux bagues. Deux bagues de fiançailles. La sienne et celle de sa mère. Des alliances serties de diamants. Ma mère voulait nous les donner. Une pour ma sœur. Une pour moi.

Elle avait dit : « *Il y en a une pour chacune. Pour votre mariage.* »

J'ai dit à mon père : « *Je veux au moins ces deux bagues. On les portera, on ne nous les volera pas.* » Il n'a pas pu dire non. Il a avancé un vague, et si vous les perdiez. Mais il s'est repris. Mon père sait quand il ne faut pas pousser. Lâcher un peu de lest. Pour garder tout le reste. Il est fort à ce jeu-là. Il a lâché les bagues et gardé tout le reste. Mon père a fait main basse sur tout. Il a tout kidnappé. Tout séquestré. Normal, ma mère lui appartenait. Tout a toujours appartenu à mon père. Même moi. Surtout moi.

Il disait : « *Ce qui est à toi est à moi et ce qui est à moi est à moi.* »

Bref. Il a tout kidnappé. Tout séquestré. Tout. Les bijoux. La voiture. Les livres. Les disques. Les meubles. Les photos. Les écrits. Les livrets de famille. Les maisons. Le matériel et l'immatériel. La mémoire de ma mère et sa tombe. Tout. Et même le reste. Ce qui venait de mes grands-parents maternels. L'argenterie. Les tapis. Les petites boîtes. Les talismans. Les rouleaux à prière. Les photos. Leur appartement. Leur héritage. Tout. Il ne me reste rien de ma mère. Que mes faux souvenirs. Et la réalité que j'ai recollée.

Maman, j'ai porté ta bague de fiançailles à l'annulaire de la main droite pendant des années. Morte de chagrin, je me suis mariée avec toi. Post mortem. Je t'ai rendu hommage. J'ai pris ton nom. Ainsi soit-il. Tu vivrais à travers moi. De toute façon, sans toi, je ne savais plus qui j'étais. J'étais ton miroir. Et je n'avais plus personne à refléter. J'étais ta prunelle. Et elle était enterrée. Moi pas. Je devais vivre sans toi. C'était ma chance. Je ne serai plus jamais ton reflet.

Ni ton miroir. Ni ta prunelle. C'était ma chance. J'ai dû me trouver. Tu es morte et je suis renais. Un jour, j'ai perdu ta bague. Je me suis sentie soulagée. Libérée. Enfin, j'allais pouvoir exister.

A 36 ans, j'ai récupéré les bijoux de ma mère. Ceux de ma grand-mère. Je les ai demandés à mon père. J'allais les vendre pour ce fameux court métrage. Celui pour lequel il n'a pas voulu nous prêter d'argent. Sur ça, il n'a pas pu dire non. Voilà. Ni à la poubelle. Ni portés. Les bijoux de famille ont permis de faire un film. Ils ont été bien recyclés.

J'ai longtemps eu une relation étrange aux objets. Je pouvais monter dans les tours pour un ourlet trop court. Réellement. J'avais mal au pied. Une tâche me faisait trembler. J'étais désespérée pour une robe déchirée. J'ai négocié. J'ai acheté un collier en triple. Un pull en deux. Et puis, j'ai fait une crise. Après avoir fait mon film, après m'être séparée de ma sœur, je ne voulais plus rien changer. J'avais 42 ans et je ne voulais plus rien changer. Je ne voulais plus changer, ni la bouilloire, ni le sèche-cheveux, ni la télévision. Je ne voulais plus que personne ne touche ni à mon sac à main, ni à mon téléphone, ni à mon briquet. J'ai voulu mourir parce qu'une fille avait touché mon ordinateur. Objets, avez-vous une âme ? Objets, avez-vous un corps ? Le corps objet. Objets, êtes-vous mon corps ? Est-ce que c'est ça l'histoire ? J'identifiais mon corps aux objets ? Je protégeais mon corps en protégeant les objets ? C'était ma somatisation à moi ? Les objets ? L'avantage, c'est que mon corps allait bien. J'étais malade des objets. Question de sécurité. Mon esprit lui, évidemment est mis à mal. Suis-je folle ? Non. Mais, je l'ai craint parfois. J'ai juré de me débarrasser de cette fixation sur les objets. Faut pas pousser, je ne suis même pas matérialiste. Si encore je l'étais. Mais non, même pas. Alors, plutôt en rire qu'en pleurer.

J'ai des obsessions. Je boucle. Je tourne en rond. Il suffit d'une phrase. Une phrase déplacée. Une phrase projetée. Quand l'autre parle de lui-même. Quand l'autre assène une vérité qui est la sienne. Je doute. Je redoute. J'ai peur. Et si c'était vrai ? Et si je me trompais ? Je me remets en question. Je me questionne. Je boucle. Je tourne en rond. La même phrase. La même pensée. Pendant des jours. C'est fatigant. Ça pompe mon énergie. Mon esprit qui boucle. Mon esprit qui tourne en rond. Encore un tour s'il vous plait. Non. Je descends, je passe mon tour, je change de manège. Je suis trop grande pour ce stratagème. Je sais. Bien

sûr que je sais. Il suffit de m'écouter. Je dois encore travailler. Pour arrêter de boucler. Pour m'écouter.

Je ne suis pas parfaite. Je n'ai ni le corps ni l'esprit impeccable. Je le dis. Je l'écris. Je ne suis pas parfaite. Je ne suis pas parfaite dans cette société où tout est photoshopé. Le corps et l'esprit. Partout. Toujours. Cette injonction. Sois parfait. Je me bats contre ça. Je pense qu'il faut crier ses faiblesses, ses dérangements, ses incapacités. Parce qu'alors dans cette société, faussement lisse et policée, il y aura un peu moins de mensonge, et nettement moins de solitude. Arrêtons de nous cacher. Osons dire je suis déprimé. J'ai peur. J'ai mal. Au corps, au cœur ou à l'âme. A l'esprit. Cessons de positiver. Aimons-nous dans nos imperfections. Personne n'est parfait.

Ma mère était parfaite. En apparence. Je l'ai déjà dit. En fait, ma mère était une absurdité. Elle voulait à tout prix rentrer dans les canons de la société. Elle était l'idéal de mère sur du papier glacé.

Je n'ai jamais compris ma mère. Je me tapais la tête contre les murs. Les murs de sa propre prison. Les murs de son esprit en perdition. Elle doutait de tout. Me demandait de répondre à tout. Et doutait toujours. Il n'y avait pas de solution. Pas de porte de sortie. Aucune issue. Même de secours. Même pour un pantalon.

Elle me disait : « *Il est bien ce pantalon bleu ? Tu le trouves bien ce bleu ?* »

Je lui répondais : « *Oui, il est bien ce bleu. Ça te va bien.* » Mais ma mère doutait. Ce bleu est-il vraiment bien ? Pas trop bleu ? Je me disais alors, que sans doute, elle n'aimait pas ce bleu, sinon elle ne poserait pas la question. OK, je changeais d'avis. Après tout, c'était pour elle ce pantalon. Je lui disais : « *C'est vrai maman, ce bleu n'est pas terrible.* » Le bleu, c'est la couleur de la mer. De la mère. Pas terrible oui, vraiment. Mais ma mère doutait. Elle trouvait que ce bleu était bien quand même. Ben oui. Je l'ai déjà dit. Après maintes tergiversations, elle finissait par l'acheter. Parce que si elle ne l'achetait pas, c'était pire, elle le regrettait, retournait à la boutique et ça recommençait. Donc, elle finissait par l'acheter, elle rentrait à la maison et se demandait encore. Est-ce que ce bleu est bien ou pas ? Ce bleu n'est-il pas trop

bleu ? Elle concluait d'une manière ou d'une autre qu'elle avait eu tort. Et moi avec. Enfin surtout moi.

Elle disait : « *Tu aurais dû me dire de ne pas acheter ce pantalon. Ce bleu est un peu trop bleu. Tu comprends ?* »

Non maman. Non, je ne comprends pas. Je ne comprends pas et ça me rend folle. Maman, c'était comme ça pour tout. De la couleur des pantalons à la celle des rideaux. C'est moi qui grimpais aux rideaux. Je devenais folle. Ma mère me rendait folle. Une seule chose était sûre, maman. Tu adorais les feux de cheminée. Voilà, la seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher.

Ce qui était valable pour toi l'était pour moi évidemment. Pourquoi se priver ? Je me souviens, pour mes 24 ans, mon dernier anniversaire avec toi, tu m'avais donné le choix de mon cadeau : des cours de théâtre ou un lecteur DVD. Des cours de théâtre, voilà une bonne idée. Mais ça t'insécurisait. Alors d'accord, va pour un lecteur DVD. Mais tu trouvais ça matérialiste. Ah. Ok, c'est perdant, perdant. A ce jeu-là, pas de gagnant. Je ne savais plus ce que je voulais. J'ai eu un lecteur DVD. Maman, tu m'as offert un lecteur DVD et tes doutes permanents. Tes doutes qui ne servaient qu'à masquer ton mensonge en dedans.

Pendant des années, j'ai fait un cauchemar récurrent. Toujours le même type de situation. Ma mère en public me contredisait. Je disais la vérité. Sa parole avait plus de poids que la mienne. Je savais qu'elle mentait. Je savais qu'elle savait qu'elle mentait. Elle savait que je savais. Ça me rendait dingue. Rien d'autre à faire que hurler. Je me réveillais en hurlant, en sueur, trempée. Au fond, je crois que ma mère savait. Pour l'inceste je veux dire. Je crois qu'elle savait.

Je me suis souvent posée cette question. Est-ce que ma mère savait pour l'inceste ou pas ? Dans ses journaux, il n'y a rien. Rien que ce souvenir dont j'ai déjà parlé. Celui pour lequel elle a dit c'est vrai. J'ai souvent dit qu'elle savait mais qu'elle ne savait pas. Le déni. Le mensonge à soi-même. Ma mère savait-elle ? Ou pas ? Je ne sais pas. Ce que je sais aujourd'hui, c'est que cette question masquait une vraie réalité. Elle était l'arbre qui cache la forêt. La vraie question,

celle qui fait mal, celle qui aveugle de clarté. J'avais 44 ans, j'étais en plein tourment et soudain, c'était évident. Mais où était-elle pendant les diners ? Ces fameux diners avec mon père. Mais où était-elle pendant les repas de famille ? Ces fameux repas de famille. Ce déjeuner de Noël où elle mangeait des chocolats. Elle était là. Elle était là.

Maman, tu étais là quand mon père me tuait. Maman, tu étais là quand sa famille me sacrifiait. De leur amour en forme de haine. « Qui aime bien châtie bien », ils disaient. A ce compte-là, j'ai été très aimée. Ils me châtiaient bien. Ils me massacraient. Maman, tu étais là, tu laissais faire. Tu regardais. Et je me demande, maman. Est-ce que tu aimais ça ? Mon sacrifice et ma douleur. Ma terreur. Ma mise à mort. Maman, en ne disant rien, tu y participais. Est-ce que toi aussi, tu voulais me tuer ? Maman, tu étais complice. De mon père. De sa famille. Maman, tu étais coupable. De non-assistance à personne en danger. Maman, tu m'as tuée. Ma mère meurtrière. Pareil que mon père.

Et soudain, je sais. Pourquoi Cuba. Cuba est le voyage le plus difficile que j'ai fait. Je ne savais pas pourquoi. Cuba, c'était comme à la maison, le paradis, les pages de sables blancs et l'enfer juste derrière. La pauvreté, la misère. Je l'ai déjà dit. Plus encore, Cuba, c'était comme ma mère. A Cuba, ils te proposent de l'amour, d'aller prendre un verre et ils veulent ton argent, juste derrière. Ma mère proposait de l'amour, en fait, elle voulait un statut, un bon point, plusieurs. Une image. L'image d'une bonne mère. Ma mère proposait de l'amour, en fait, elle voulait la guerre. Ou plutôt la reddition. Sans condition. A son statut de reine. Des victimes. Et de mère. Parfaite. Ma mère n'était qu'amour. En fait, elle n'était que commerce.

A Cuba, je ne savais plus où j'habitais, ni comment je m'appelais. J'étais envahie par les doutes, les obsessions, le bruit de fond. La peur. La peur tapie. La peur qui crie. Dans mon cœur. Et mon esprit, soudain, prend le relais, mon esprit tourne en boucle. Mes obsessions pour ne pas voir, le fond du fond. A Cuba, la manipulation est une seconde nature, l'affection une monnaie d'échange. Je ne l'ai pas vu. Et j'ai couru après mon voyage. Comme j'ai couru après ma mère. Jamais là où j'étais. Pour ne pas pas voir l'évidence. Pour nier l'évidence. Elle ne m'aimait pas.

J'avais 22 ans, je sortais d'école de commerce, major, je l'ai déjà dit. Ce n'était pas assez. Ma mère me l'a fait remarquer.

Elle m'a dit : « *C'est quoi cette baisse au dernier trimestre ?* »

Cette baisse au troisième trimestre ? Mais, maman, je suis première sur 202. J'ai fait contrôle de gestion. Je déteste le contrôle de gestion. Le contrôle et la gestion. J'ai bossé. Cravaché. Comme tu dis. Je me suis cravachée. Epuisée. Torturée. Maltraitée. Et ça a marché. Je suis première sur 202. Maman, je ne pouvais pas faire mieux. Maman, je suis désolée. Maman, s'il te plait. Aimes moi. Je t'en supplie. Maman. S'il te plait. Maman. J'ai cru que j'allais mourir ce jour-là. D'incompréhension. De sidération. Ma mère n'avait pas pu me dire une chose pareille. Ma mère m'aimait. Elle. Ce ne pouvait pas être elle. Mon esprit a disjoncté. J'ai oublié. J'ai cru que c'était mon père. Ce n'était pas lui. Ce jour-là, il avait dit qu'il était fier.

Je crois que ma mère aimait que j'ai mal. Je crois que ma mère en avait besoin. Je crois que ma mère souffrait d'une sorte syndrome de Münchhausen par procuration pas du corps mais de l'esprit. Par procuration au sens strict. Elle avait besoin que d'autres me rendent malade pour mieux me soigner. Après les diners, elle montait dans ma chambre pour me consoler. Elle devenait alors la mère parfaite qu'elle était. C'est pour ça que j'ai tout oublié. C'était encore plus fou. Que mon père. Ma mère. Le mensonge éhonté.

Je t'aime. Je te veux du bien. Je laisse ton père te faire du mal. Je prends le relais quand il te fout un peu la paix. Je laisse sa famille t'achever. Je te regarde pleurer. Je te prends dans mes bras pour te consoler. Je te dis je t'aime moi. Aimes moi.

Je crois que ma mère me détestait. Autant que mon père. Je crois que mon père était son bras armé. Sa décharge d'agressivité. C'était parfait. Sa haine bien cachée sous des torrents d'amour et de perfection. Maternelle. Ma mère voulait que j'aie mal. Elle voulait que je lui appartienne.

J'ai toujours tout donné à ma mère. Mon corps. Mon cœur. Mon esprit. Mes pensées. Mes espoirs aussi. Mes amis. Et même mes petits amis. Ce n'était pas assez. La veille de sa mort, je lui ai dit : « *Maman, si un jour j'ai une fille, je l'appellerai comme toi.* » Voilà. Maman. Je te donne tout et même mon enfant à venir, si c'est une fille. Je lui ai promis ma fille. Ce n'était

pas assez. Même morte, elle a encore réclamé. Un petit-fils. Je l'ai déjà dit. 27 mètres de vol plané. « *Tu n'as pas eu de fils.* » Elle en rêvait. Elle me le disait.

Elle disait : « *Tu me feras un petit fils.* »

C'est malin. Comment je fais maintenant ? Je ne veux pas lui « faire » un petit fils. Je ne veux pas donner son nom une petite fille. Je ne veux pas lui donner, sacrifier, mon enfant. Est-ce pour ça que je n'en ai pas ?

Je me suis beaucoup intéressée aux abîmes l'âme humaine. Les serials killers. La folie. Les syndromes de Stockholm ou de Münchhausen même inversé. Les symptômes. La mémoire traumatique. L'autisme. Le déni. L'inné et l'acquis. Et puis, Dieu et la science. La physique quantique. Les fantômes et les cryptes. Ce qu'on choisit et ce qu'on ne choisit pas. Je crois que c'était une question de survie pour moi. Chercher la vérité. Comprendre pour ne pas sombrer. Donner un sens pour se sauver. Pour vivre. Pour aimer. C'est sans aucun doute pour ça que j'écris. Aussi. Pour inventer des mondes qui donnent des clés. Comment faire autrement. Comment comprendre avant. Mes parents. Moi.

J'ai mis longtemps à m'intéresser aux couples diaboliques. Aux couples maudits. Le monstre. La femme du monstre. L'interdépendance. Entre elle et lui. Mon père. Et ma mère. Un couple de tueurs. D'enfants. Sauf que là, le meurtre ne se voyait pas. C'était un meurtre d'âme.

J'ai eu un truc avec les chambres. Les chambres d'hôtels. Ça ne m'a pas pris tout de suite, c'est arrivé quand j'avais 36 ans. Avant, j'ai toujours partagé mon lit. Alors, les chambres, je m'en foutais. Bref. Je suis capable de voyager à l'autre bout du monde, de dormir chez l'habitant sans eaux, sans électricité. Mais, si je dois choisir une chambre, c'est un enfer. Il faut que la fenêtre soit à droite du lit de préférence. Pas au bout du couloir s'il vous plaît. La porte ou une fenêtre en face du lit, impossible. Pas de lumière, réverbères ou autres éclairages artificiels, ça m'empêche de dormir. Des couleurs chaudes ou douces c'est mieux. Le rouge et noir, à éviter absolument. Et ce cadre-là, il ne va pas bien avec le décor, vous ne trouvez pas ? Non pas d'angles. Surtout pas de courbe. Un carré. Vous avez un carré ? Il faut qu'il n'y ait pas de bruit, ça m'empêche de dormir. Oui, même avec des boules-quiès. Désolée. Ne parlons pas de

la climatisation, le bruit de soufflerie, je n'entends plus que ça. Je voudrais une chambre avec vue. Non pas sur le parking. Sur le paysage. Oui, il me faut de l'air. Je suis un peu claustrophobe. Mais pas trop ouverte quand même, hein, sinon, je me sens en danger. Je peux faire ouvrir toutes les chambres d'un hôtel. Parfois, la première est la bonne. Parfois, j'hésite pendant des heures. Mais, on vous a réservé la plus belle. Merci, oui, c'est gentil, mais elle ne me convient pas. Mais, c'est celle que tout le monde veut. Merci, oui, mais pas moi. L'enfer. Quand je m'installe, en revanche, je m'installe, la chambre devient mon chez moi. Je pose mes livres. Mes magazines. Je laisse quelques affaires. Je fabrique mon espace. Je note les numéros de chambre pour la prochaine fois. La plupart du temps, je n'y reviens pas. C'est dingue cette histoire de chambre. Dans une chambre, mon esprit, mon corps, est en danger. C'est ça le truc ? La chambre ? Mon corps à protéger ? Mon esprit à sauver ?

A 42 ans, je me suis rendu compte que je n'avais jamais eu de chambre. Enfant, ma chambre était un moulin à vent. Mon père était chez lui, c'était son territoire, j'étais sa chose, c'était son lit. Ma mère idem. Elle entrait sans frapper. Quand je n'étais pas là, elle fouillait. Elle voulait connaître mes secrets. De toute façon, je n'en avais pas. Ah si. Un. Bien enfoui. L'inceste. Tu vois maman, tu n'as pas assez cherché. Pas au bon endroit. Bref. Enfant, je n'ai jamais eu de chambre. Ensuite, j'ai habité dans un studio, donc pas de chambre. Et puis, mon appartement, un « vide sur séjour », chambre ouverte sur le vide. Je n'ai jamais eu de chambre. Une vraie chambre. Une chambre fermée. Il serait peut-être temps d'y songer. C'est quand même mieux non ? La chambre, c'est l'intimité. Même partagée.

Je ne déteste pas les hommes. Je les aime. Je les respecte. D'ailleurs, je ne dis jamais « les hommes. » Pas de généralité. J'ai rencontré des hommes frileux, anxieux, secrets, torturés, même des incompris. Des hommes qui avaient l'âge d'être mon père. Des hommes qui m'ont servi de mère. J'ai rencontré des hommes fragiles, intelligents, névrosés, solitaires. Des hommes qui avaient des problèmes de mères. Des « pères mères ». J'ai rencontré des hommes mal aimés. J'ai rencontré des hommes pas très clairs. Je ne me suis sauvée avec aucun homme. Ils ont participé à celle que je suis aujourd'hui. Merci.

Mon grand amour, tu m'as accompagné sur le chemin de ma vie. Tu m'accompagnes encore. Tu es mon ami. Tu es « ma famille ». Merci. Mon amour platonique, tu m'as offert une porte

ouverte vers une nouvelle vie. Tu avances avec moi. Tu es mon ami. Merci. Ma passion, tu m'as révélée à moi-même, tu m'as renvoyé à mon histoire, passée et à venir. C'est avec toi que j'ai « entendu » la première phrase de ce texte. Merci.

Tu vois papa, tu ne m'as pas eu sur ça. Je ne t'ai pas donné raison sur tout. Non, tous les hommes ne sont pas comme toi. Contrairement à ce que tu disais.

Il disait : « *Tous les hommes ne pensent qu'à ça.* »

Et bien non, tu vois. J'ai eu la chance d'être aimée. Même sans baiser. Non, tu vois, tous les hommes ne pensent pas qu'à ça. J'ai des amis. J'ai eu des amants. Aucun ne pensait qu'à ça. Avec moi.

Je n'ai rencontré qu'un seul homme qui ne pensait qu'à ça. Avec moi. Comme mon père. Je n'ai rencontré qu'un seul pervers. A part mon père. C'était un poison, mon histoire poison, j'en parlerais plus tard. Il ne pensait qu'à ça. Avec moi. Mais pas qu'avec moi. Avec toutes les autres aussi. Il ne pensait qu'à ça tout court. Alors, ça ne compte pas, n'est-ce pas ? Je n'existais pas. Comme avec toi. Papa.

J'ai une vie sexuelle normale. C'est quoi normale ? J'aime faire l'amour. J'aime donner. J'aime recevoir. J'aime jouir. J'aime quand l'autre joui. J'aime le corps à corps, le « peau à peau ». L'amour comme une danse, un pas de deux. Quand je fais l'amour, je suis dans mon corps. Sensualité. Spontanéité. Mon esprit se tait. Je n'ai pas de tabou. Je suis libre. J'ai souvent dit : « *Tout est bien du moment que c'est entre deux adultes consentants.* » En fait, c'était une phrase de ma mère.

Elle disait : « *Tout est bien du moment que c'est entre deux adultes consentants.* »

Vraiment, niveau théorie, tu étais bonne Maman. Quelle ironie. Deux adultes consentants. Et quand il y a un enfant ? L'enfant est-il consentant ? Un adulte et un enfant, ce n'est pas bien alors ? Non, parce que c'est ce que tu as laissé faire chez toi. Bref. En tout cas, cette phrase, je l'ai faite mienne. Bon, je n'ai pas toujours été complètement consentante. Je n'ai pas

toujours su dire non. J'ai fait l'amour pour être aimée. Quand même, globalement, je ne m'en suis pas trop mal tiré. J'ai évité la frigidité et la nymphomanie. J'ai évité les excès. Je me suis souvent demandé comment j'avais échappé à ça. Mon premier amant été mon père. Ça fait bizarre de dire ça comme ça. Mon premier amant a été mon père. Ça laisse des traces. Etrangement, pas dans ma chair.

Il n'empêche. Ça laisse des traces. Des bleus à l'âme. Je n'ai pas peur des hommes mais j'ai peur de l'intimité. J'ai peur de me tromper. J'ai peur de la dépendance et de l'aveuglement. J'ai peur d'avoir un enfant avec un homme. J'ai toujours choisi des hommes avec qui je ne pouvais pas avoir d'enfant. Je l'ai déjà dit. Au fond, cette histoire d'enfant, c'est entre moi et moi.

Dans ma famille, on disait que mon grand-père paternel avait été empoisonné par le lait de sa mère. Je ne sais pas ce que ça veut dire. C'est ce qu'ils disaient. Le poison dans le lait ? Dans le sang ? Il y aurait eu du poison dans le sang de mémé ? Et si leur poison, je voulais dire leur sang, coulait dans mes veines ? Et si mon sang était empoisonné ?

Je me suis longtemps cru atteinte d'une maladie. Comme si toute cette saloperie coulait dans mes veines. Et si l'inceste était une maladie génétiquement transmissible ? Et tout ce qui va avec ? Le mensonge, la manipulation, l'instrumentalisation, la dévoration ? Mon enfant, je ne veux pas te transmettre tout ça. Je me soigne. Je ne serais pas une mère parfaite. Qui l'est ? Mais je ne transmettrais pas les torrents de boue. Je me soigne. Je renouvelle mon sang. Je clarifie mon esprit. Et je t'attends. Mon enfant. Je m'attends. Tu m'attends. Il faudrait que je me presse un peu quand même.

Je me shoote à l'anxiété. Dès que je suis en fragilité. J'avais trouvé une certaine paix. Je l'ai déjà dit. La rupture avec ma sœur a fait tout exploser. Je l'ai déjà dit aussi. Ce pervers a achevé de tout faire imploser. Et je vois mon système. Je me shoote à l'anxiété. Mon angoisse joue à cache-cache. Elle trouve des endroits incongrus. Un objet. Un sujet. Tout pour exister. Une angoisse latente qui vient des profondeurs. C'est comme ça. Je suis droguée à l'anxiété. Pas facile de se désintoxiquer. Je le fais. Je comprends. Je reprends. Là où j'en étais avant. Pour avancer. La vie droit devant. Pour moi. Pour toi aussi mon enfant.

J'avais 37 ans, ma passion m'a dit : « *Arrête de gratter tes plaies* » C'est un fait. C'est structurel. Une marque de fabrique. J'en appelle à la souffrance pour savoir que je suis vivante. Cette phrase. « Arrête de gratter tes plaies. » Prise de conscience monumentale. Stop. J'arrête de gratter mes plaies. Je me sentirais vivante autrement. En respirant. En marchant. En aimant. En écrivant. J'ai changé de structure. Un temps. Pas suffisamment.

Et je me demande. Je suis morte à 2 ans et demi. Est-ce que c'est pour ça que la souffrance m'est nécessaire ? Cette mort, c'était pour ne pas ressentir. Le vide intersidéral de mon esprit. L'anesthésie totale de mon corps. Je suis partie. Alors, si je souffre, si j'éprouve, c'est que je suis en vie. Peut-être. Qu'est-ce qui me dit que je ne suis pas morte ? En vrai.

A 41 ans, je me suis séparée de ma sœur. J'ai rompu mon serment d'enfant. Ma sœur et moi. Toujours à jamais. Fini. Terminé. Quand je me suis séparée de ma sœur, le passé est revenu en force. J'ai fait une poussé d'anxiété exacerbée. Plus que jamais. Souffrir du passé au présent. Voilà mon tourment. Mais la souffrance est un enseignement. Je le sais. Je me suis accrochée. J'ai cherché. J'ai trouvé. Il me restait encore une chose à entendre, à comprendre, à apprendre. Une chose à soigner. Une chose que la présence de ma sœur me permettait d'éviter. Ma sœur. Mon bouclier. C'était évident. Pas si évident.

Ma sœur sait faire avec le monde. Moi pas. Pas encore. Je ne sais pas faire avec la domination et la manipulation. Les faux-semblants me désespèrent. Les mensonges me révoltent. Les abus de pouvoirs. Les petits pouvoirs. Les agressivités latentes ou patentes me terrorisent. Les jugements m'angoissent. Je ne sais pas faire avec le monde. La violence du monde. Parce que je ne m'habitue pas. Parce que je ne comprends pas. Pourquoi. Ou plutôt, je n'accepte pas. C'est pour ça que les méchants sont des incompris. Parce que sinon, je ne sais pas faire avec les méchants. Le monde. La violence du monde. Je crois que j'ai peur. J'avais peur. De voir. Le monde tel qu'il est. Avec de vrais méchants. J'avais peur de voir que l'amour ne suffit pas. Mon amour ne suffit pas. Parfois. Il y avait ma sœur entre le monde et moi. Elle était mon bouclier.

Alors j'ai compris. J'ai saisi. J'ai été saisie. Mon anxiété. Mon angoisse, la vraie, celle qui était bien cachée, tout au fond, derrière le noir, le brouillard, les obsessions, le bruit de fond. Mon anxiété. Mon angoisse. La vraie. Je ne sais pas exister seule. Je ne sais pas si j'ai le droit d'exister seule. Je ne sais pas si j'ai le droit d'exister. Voilà. C'est ça. Je ne sais pas si j'ai le droit d'exister. Seule.

J'apprends à exister. Sans donner à l'autre droit de vie ou de mort sur moi. Si je fais quelque chose qui ne lui convient pas. Ou plutôt si lui ou elle, fait quelque chose qui ne me convient pas. En fait, c'est plutôt dans ce sens-là que c'est difficile pour moi. J'apprends à voir l'autre tel qu'il est. A affirmer mes besoins. A demander. Sans peur. A exister. A prendre ma place. Ni plus. Ni moins.

Je ne serais jamais parfaite. Personne n'est parfait. Je l'ai déjà dit. Je crois simplement que nous pouvons être la meilleure version de nous-mêmes. Une version sans cliché. Sans préjugé. Sans entrave. Nous ne sommes pas nos comportements. Nous ne sommes pas nos peurs. Ni nos réflexes. Nous ne sommes pas l'idée de nous-mêmes. Celle qu'on nous a donnée. Celle qu'on a. Celle qu'on nous renvoie. Nous pouvons tous changer. Nous pouvons tout changer. Tous les jours. Nous pouvons nous trouver. Tous les jours, nous pouvons nous retrouver. Tous les jours, nous pouvons devenir une version un peu plus libre. De nous-mêmes.

J'ai mis du temps à comprendre mais certaines personnes ne changent pas. Peut-être parce qu'elles ne le peuvent pas. Peut-être parce qu'elles ne le veulent pas. Assez. Il y a un prix à payer pour changer. Il s'agit de se confronter à soi, à sa réalité. Il s'agit de rompre avec le passé. Il faut du courage pour changer. Beaucoup de courage. Le courage de vivre.

J'ai 45 ans. Je n'ai jamais habité avec un homme. Je n'ai pas d'enfant. Ce n'est pas un choix. Ce n'est pas une liberté. C'est une loyauté. Et je me bats. Pour changer. Encore. Pour changer encore ça. Pour gagner. Cette liberté-là. Aimer. Etre aimée. Un couple. Un enfant. Une famille.

Je me suis toujours sentie seule au fond. Dans ma famille. Au monde. Seule dans la maltraitance. Seule dans mon impuissance. Seule dans ma différence. Seule. Est-on jamais

seule ? Ou toujours ? On naît seul, on meurt seul. Je suis beaucoup morte. Je suis beaucoup renais. J'ai été très seule.

Ce sentiment de solitude est devenu insupportable quand j'ai perdu, quittée ma sœur. Ma sœur. Ma petite sœur. Tu étais là pour le masquer. J'ai cru que je l'allais te sauver. J'étais prête à tout pour ça. Prête à me sacrifier. En contrepartie, j'avais une âme sœur. Je n'étais pas seule. Nous étions deux. Alliées. C'était un leurre. Mon pansement. Mon placebo. Je me suis aveuglée. Je ne savais pas ce que tu ressentais. Je ne savais pas qui tu étais. En rivalité. Avec moi. Tu te comparais. Tu enviais ce que j'avais. C'est un fait.

Dans la famille de mon père, il n'y avait un seul gâteau pour tout le monde. Et ils avaient tous peur de manquer. Ils se battaient pour une part de gâteau au chocolat. Ils se battaient entre eux. Et ils se battaient avec la génération d'après. Ils se battaient. Coûte que coûte. C'était à qui aurait la plus grosse part du gâteau. La question n'était pas de savoir s'ils avaient faim ou s'ils aimaient le chocolat. La question était que tout ce que l'autre avait, c'était autant qu'ils n'avaient pas. Et ça, ça n'était pas possible. C'était la guerre. Il fallait avoir la plus grosse part de gâteau. Sinon, ils en crevaient. C'était leur vision du monde. Le gâteau ou la vie même combat. Mon père évidemment était d'accord avec ça.

Il disait : « *Il y a ceux qui bouffent et ceux qui sont bouffés.* »

Et toi, papa, tu bouffais le plus possible, du gâteau au chocolat et du gratin dauphinois, ta femme et tes filles aussi.

« Il y a ceux qui bouffent et ceux qui sont bouffés » Et bien non. Non papa, je ne crois pas. Ce n'est pas comme ça dans la vraie vie. Dans la vraie vie, il y a assez de gâteau, de vie, pour tout le monde. Chacun sa vie. Chacun son gâteau. En fonction du goût ou de l'appétit. En fonction de l'envie.

Je crois au partage et à l'échange. Je crois au plaisir de donner. Je crois que tout est circulation d'énergie. Je crois que personne n'est en concurrence. Il n'y a que des chemins de vie. Et si je partage, si j'échange, je fais circuler l'énergie. Dans le bon sens. Dans le sens de la vie. Sans

envie. Dans le sens de l'amour. Sans haine. Sans peur. Ça ne m'est pas venu comme ça. Il a fallu que j'apprenne. Le goût du partage. C'est le titre de mon film.

J'ai toujours tout partagé avec ma sœur. Mes amis, mes expériences, mes découvertes, mes relations, mes envies. Mon travail aussi. Je lui ai donné sans compter. J'ai toujours tout partagé et ce n'était pas assez. Comme avec ma mère.

J'avais 33 ans quand mon neveu est né. Ma sœur n'a pas voulu que j'aille la voir, le voir, à la maternité. Elle avait peur de quoi ? Que je lui vole un enfant ? La maternité ? C'était la première alerte. Le premier avertissement. Je lui ai dit : « *Tu as tout et je n'ai rien* ». C'était vrai. Ce n'était pas grave qu'elle ait tout. C'était grave que je n'ai rien. Elle m'a dit bien plus tard que j'étais jalouse. Mais non. Je ne l'étais pas. J'ai juste constaté. Que ça ne suffirait jamais. Que je devais me sauver. Que je devais avancer. C'est à ce moment-là que j'ai tout changé. Et que j'ai arrêté de voir mon père. Mais ça, je l'ai déjà dit. Je me suis sauvée. Un temps. Puis je suis allée la rechercher. J'avais juré.

Ma sœur. Ma petite sœur. Comment faire ? Comment comprendre ? Comment voir ? Que tu ne voulais pas de moi sur ton territoire. Que pour toi, il n'y avait qu'un seul territoire. J'aurais dû le savoir. A 27 ans, quand tu m'as fait jouer, que tu m'as remise sur le chemin de ma vie, que j'ai choisi de devenir comédienne, après, tout de suite après, tu m'as convoquée au café et tu m'as dit : « *C'est mon monde, je ne veux pas que tu viennes, tu vas me piquer ma place.* » Et voilà, encore cette histoire de place. Le cinéma. La maternité. Dans notre relation. Fusion. Il n'y avait de la place que pour une.

Et je me demande aujourd'hui. Est-ce que tu as cru notre père ? Est-ce que tu as cru que j'allais te bouffer ? Est-ce que finalement, tout ce que j'avais, je te l'enlevais ? Je t'ai souvent dit, chacun sa vie. On peut tout avoir, simplement pas en même temps. Et en fonction de ses envies.

J'ai fait un film sans toi. Je t'ai enlevé un film. Et j'ai eu peur, si peur, de t'avoir donné raison. D'avoir donné raison à notre père. Je suis la méchante, la mauvaise, celle par qui le mal arrive. Je suis celle qui prend toute la place. Je suis celle qui a pris ta place. Ta place. Je crois que j'ai

seulement voulu prendre la mienne. Il faudrait que j'en sois sûre. C'est difficile pour moi de prendre ma place. Je n'ai pas le droit d'exister. Tais-toi papa. A l'intérieur de moi.

A 42 ans, je me suis séparée de ma sœur et j'ai fait une crise de doute. J'ai fait une crise de doute comme d'autres font une crise de goutte. Sauf que ce n'était pas le pied qu'il fallait m'amputer. Mais une part de mon esprit. J'ai souhaité la lobotomie. J'ai prié pour ma survie. Et ce n'était pas fini.

J'ai compris bien après. Ma sœur était un bouclier, elle était un paravent aussi. Un paravent contre mes doutes. Les doutes permanents de ma mère. Ma peur. Profonde. De me tromper. Elle me validait. Ma sœur me validait. Elle me rassurait. Elle me permettait d'exister. De ne pas être ma mère. Ma mère dans ma tête. Ma mère au-dedans. Ma mère et ses doutes permanents. Et de ce doute terrifiant. Et si j'étais comme ma mère ? Et si j'étais ma mère ? Ma sœur me validait. Au sens strict.

Et je te demande pardon. De ne pas avoir vu tout ça. Ta peur à toi. Ta peine. Ton angoisse. De ne pas avoir vu que tes mensonges n'étaient que l'expression de tes tourments. Que tu ne pouvais sans doute pas faire autrement. Que nous ne sommes pas pareilles. Que nous n'avons pas eu les mêmes parents. Que nous avons été leurs instruments. Que tu étais mon bouclier et mon paravent. Je te demande pardon.

J'ai vu l'emprise. La trace de l'emprise. L'impossible lâcher prise. La peur à tous les étages. La panique. Qui suis-je ? Je perds ma petite voix intérieure. Masochisme. Je reste pantelante sous les coups bas de mon esprit. Je me flagelle. Je me martyrise. La trace de l'emprise. L'impossible lâcher prise.

Le truc, c'est que le lâcher prise c'est bien beau mais si je lâche, moi j'ai l'impression que je vais tomber. Dans les aberrations de ma mère. Dans les griffes de mon père. Alors comment lâcher ? Laisser faire ? Faire confiance à la vie ? Quand la vie m'a appris que la moindre défaillance pouvait être fatale ? Je marche sur un fil. Vertige. Funambule de ma vie, je marche. Et j'ai peur de tomber. Pas si peur. Lâcher prise mais ne rien lâcher.

J'ai longtemps eu des réminiscences. La nuit, je suis chez moi, dans mon lit, dans mon appartement avec un vide sur séjour, je l'ai déjà dit. Ma chambre pas fermée. Je ne suis ni endormie, ni éveillée, en état de conscience modifiée. Et je l'entends. Lui. Mon père. Je l'entends monter les escaliers. J'ai peur. Si peur. Je suis aujourd'hui et je suis tétanisée. Je l'entends. J'arrête de respirer. Peut-être, peut-être que si je ne bouge pas, si je ne fais pas le moindre bruit, il ne va rien se passer ? Je ne bouge pas. Je ne fais pas le moindre bruit. Je suis tétanisée. Je l'entends qui monte, tous mes sens exacerbés. Je l'entends, je le sens. Il s'approche de moi. Je me fais encore plus petite encore. Je veux disparaître dans mon corps. Je ne respire pas. Pas un souffle de vie. Je fais la morte. Mon corps tétanisé. Sans vie. Peut-être qu'il va passer son chemin, aujourd'hui ? Aujourd'hui, encore, il s'approche. Il se penche sur moi. Je ne suis pas éveillée, je ne suis pas endormie. Je sais que ce n'est pas réel. Il ne peut pas être là. Aujourd'hui. Chez moi. Dans mon présent. Et pourtant si. Mon père est là. Je suis chez moi, aujourd'hui, et il est là. Il est là, au présent, dans mes sensations, dans mon corps, dans mon esprit avec mes souvenirs oubliés. Comment est-ce possible ? Non. Ce n'est pas vrai. Je veux me réveiller. Je ne peux pas bouger. Réminiscences. Hallucinations. Chaque fois, je revis dans ma chair cette arrivée. L'arrivée de mon père près de mon lit. Encore aujourd'hui. Je ne peux pas bouger. Et ça fait mal, si mal. C'est si douloureux. Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas crier. Je suis tétanisée. Mon père se penche. Je ne veux pas. Je ne peux pas. J'en appelle à tout mon être, à Dieu et à sa sainteté. J'en appelle à mon corps. Je dois faire un effort considérable pour me réveiller, même si je ne dors pas, juste avant. Juste avant ce que je ne peux pas revivre. Repenser. Sous peine de mort. Je provoque un choc électrique, cataclysmique, dans mon corps pour le forcer à bouger. Je hurle. De douleur. De froid. D'effroi. Et je me retrouve, aujourd'hui, assise sur mon lit, le cœur battant à tout rompre. Effarée.

La dernière fois que ça m'est arrivée, j'avais 44 ans, j'étais en proie à des tourments innommables. Une femme m'avait dit : « *Tes obsessions, c'est un mode de défense ancien, un moyen que ton esprit a mis en place pour supporter un danger considéré comme mortel. Pour ne pas éprouver. Laisse-toi traverser.* » Laisse-toi traverser. Je n'ai pas compris mais j'ai entendu quelque chose. Laisse-toi traverser. La dernière fois, donc, que j'ai eu une réminiscence, que mon père a monté les escaliers, s'est approché de mon lit, j'étais tétanisée et je me suis dit, laisse-toi traverser. J'ai été traversée par un frisson d'effroi. Une vague de

froid. La peur, c'est froid comme la mort. Je me suis laissée traversée par la peur. Ça m'a glacée. Mais je ne suis pas morte, ni de froid, ni d'effroi. Et depuis, ça ne m'est plus arrivé.

Je crois que je suis morte de peur à 2 ans et demi. Et plusieurs fois encore après. Mon enfance était une suite d'attentats et pas qu'à la pudeur. J'ai vécu mon enfance sous le régime de la terreur. Je suis morte de peur. Ça laisse des traces. Les traces de la peur. Hyper vigilance. Hyper acousie. Hypermnésie. Hyper tout. J'entends tout. Je vois tout. Je sens tout. Je suis sur la brèche. Prête à réagir. A chaque seconde. Le cerveau sur la brèche. Le corps en anxiété. J'ai un syndrome de stress post traumatique permanent.

Et je me demande est-ce que c'est pour ça que je suis droguée à l'anxiété ? Mon esprit m'envoie ma dose pour que je n'oublie pas. La peur. Que je peux mourir à chaque instant. Comme quand j'étais enfant. C'est de ça dont je dois me débarrasser. Aujourd'hui, je suis grande. Je peux décider. Je n'ai pas de raison de m'inquiéter. Retour à la réalité.

A 28 ans, j'ai fait un rêve. Un petit garçon se faisait abuser par son père. Au moment de se coucher, il disait à sa mère : « *Maman, ferme la porte.* » Le rêve était très clair. Comme un film. Tout était vu de l'extérieur de la maison. C'était un film. Je l'ai raconté à ma sœur. Je lui ai dit : « *Ça ferait beau court métrage.* » Le lendemain matin, elle l'avait écrit. Elle allait le réaliser. Je me suis sentie dépossédée. Volée. Violée. « Ce qui est à toi et moi, ce qui est à moi et à moi ». Des années plus tard, nous en avons reparlé. Elle m'a dit : « *Je t'ai volé quoi ? Un rêve ? Une idée ? Un film ?* » Je ne sais pas ce que tu m'as volé. Une femme accompagnante m'a dit que c'était un vol de pensée. Peut-être. Je ne sais pas. Je sais juste que ce n'est pas comme ça qu'on fait. Je sais que tu as pris sans demander. Que je me suis sentie dépossédée, volée, violée. C'est sur ça que notre collaboration était fondée. Ça ne pouvait qu'exploser.

C'est ce film aussi qui m'a permis de parler à mon père. De l'inceste. C'est ce film qui nous a délié. C'était le début de la fin des secrets de famille. C'est juste après que les secrets de famille ont explosé. Alors tant pis. Tant mieux. Je ne sais pas si j'aurais fait ce film seule. Alors tant mieux, même pour ce vol. D'un rêve. D'un film. D'une idée. Ou même de ma pensée.

Un temps, j'ai été kleptomane. Livres. DVD. Produits de beauté. Vêtements. Un peu. A l'occasion. Jamais trop. Un jour, j'ai arrêté. Parce que c'était assez. Parce que je ne veux rien cacher. Parce que si j'ai un enfant, je veux lui montrer le bon exemple. La vertu de l'exemple, Maman, tu sais, comme tu disais. Vraiment, tu avais tout compris. Ou presque. Bref. Je ne vole plus. Pas la peine de reprendre la main comme ça. Je suis bien mieux honnête. Ce qui est à moi est à moi, je ne l'ai pas volé. Je l'ai acquis son juste prix. Ainsi va ma vie.

Un système familial, c'est comme une maison. Les fondations. Les murs. Le toit. La décoration. De génération en génération. Parfois, quelqu'un change la décoration. Parfois, quelqu'un ose abattre une cloison. Faire des travaux plus importants. Ajouter une annexe. Réparer la toiture. Nettoyer la cave. Non. Ça c'est rare. La cave et le grenier sont des pièces protégées. Un coup de peinture. Un ravalement de façade. Fondamentalement, personne ne touche à l'essentiel, les murs porteurs et les fondations. Parce que là, c'est un vrai chantier. Tout abattre et tout à reconstruire. Faire des plans. Nivelier le terrain. Choisir l'espace. Reprendre tout à zéro. Un sacré chantier. C'est à ça que je me suis attaquée.

Je viens de 5 générations d'inceste du côté de mon père et je crois, je suppose, je suis sûre, il y avait de l'inceste du côté de ma grand-mère maternelle, d'ailleurs ce sont « ses bijoux de famille » que j'ai jetés et puis voilà, je le sais. Je ne parle pas des enfants battus. Ni des enfants morts. Idem. Au-delà de leurs apparentes différences, mes parents se sont bien trouvés. Les mêmes systèmes. Les mêmes arbres. La même maison. Ils étaient en terrain connu. Ils ont donné un petit coup de propre. Petit. Tout petit. Et c'était reparti.

Personne n'aime le changement. Personne. Pourquoi ? Même quand ça fait mal. Même quand ça craint. Pourquoi ? Parce que le connu est sécurisant. L'inconnu fait peur. Pourquoi ? Pourquoi préfère-t-on être un peu mort ? Surtout ne rien changer ? Surtout ne pas bouger ? Pourquoi préfère-t-on être un peu mort vivant ? Parce qu'être vivant à un prix. Emotion. Dépression. C'est le prix à payer. Le saut dans le vide. Ça fout les jetons. Qu'est-ce qu'il y a après ? Après, il y a la vie.

A 18 ans, j'ai été tenté par la folie. J'étais morte. Je me prenais pour un crapaud. J'ai inventé super grenouille. J'ai inventé une femme vivante, souriante, drôle, pleine d'énergie, de risques

tout. Et les gens m'aimaient comme ça. Et moi, aussi. Je préférais super grenouille à moi. Bon compromis ? Rien du tout. Oui. C'était de la folie. Après mon accident, j'ai dit non, je ne suis pas super grenouille. Je ne suis pas non plus un crapaud. Mais, qui suis-je alors ? Je cherche toujours. Je me trouve de jour en jour.

Mon père ne m'a pas complètement tuée. Je ne suis pas morte tout à fait. J'ai toujours pensé que j'avais un noyau indestructible au fond de moi. Quelque chose d'inatteignable. D'inaltérable. Un espace plein. Plein de vie. Est-ce inné ? Est-ce acquis ? Le goût de la vie ? La conscience de la mort ? La mort fait partie de ma vie.

J'avais 8 ans quand mon grand-père maternel est mort. Sa mort a changé ma vie. Je me souviens, mon père est arrivé. Dans l'entrée, il a chuchoté quelque chose à l'oreille de la dame qui nous gardait. J'ai compris. Immédiatement. J'ai été saisie. Mon grand-père était parti. Mort. Fini. Je ne le reverrais plus. J'étais brisée, dévastée. Sidérée. Je n'ai pas pleuré. Mon grand-père adoré. Ta mort a changé ma vie. J'ai compris que la mort faisait partie de la vie. Ta vie a changé ma vie. Tu m'as éclairée de ton amour et j'ai pu me construire un rempart contre les ténèbres. Ça vient peut-être de là, de toi, mon goût de la vie.

J'avais 8 ans et je me suis dit clairement, comme je le dis encore maintenant, que le but de la vie est de bien mourir. Le but de la vie est de bien mourir. Sans regret. J'ai cette conscience-là. C'est sans doute pour ça que je parle, que je laisse ma porte ouverte et plusieurs chances. Pour ne rien regretter. C'est pour ça que je dis à ceux que j'aime que je les aime, que je leur demande pardon quand je me suis trompée. Pour ne rien regretter. C'est pour ça que je n'ai pas de secrets. Pour mourir en paix. Pour ne pas laisser de dossiers ouverts. A ceux qui restent. Bien mourir. C'est bien vivre.

Ceux qui laissent des secrets, ceux qui laissent des dossiers, ceux-là, les doubles vies, ne se rendent pas compte. Ils laissent deux morts à vivre aux vivants. Leur mort. Et une autre mort. Celle de celui ou celle qu'on croyait aimer. La deuxième mort est encore plus difficile à gérer. C'est la mort de ce qu'on croyait vrai.

Après la mort de mon grand-père maternel, j'ai voulu trouver de l'affection. Un grand-père de substitution ? C'est une habitude chez moi. Le besoin d'amour. J'ai choisi ma grand-mère paternelle. On se demande pourquoi. Il n'y avait pas de plus mauvais choix. A non, c'est vrai, les méchants sont des incompris et les méchantes aussi. Et puis c'est une habitude aussi, chez moi, d'espérer, là où il n'y a pas de raison. Et de me tromper. Et de toute façon, il n'y avait pas de choix. Bref. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Ce qu'elle a fait ou n'a pas fait. Est-ce qu'elle m'a rejetée ? En tout cas, du jour au lendemain, je me suis mise à l'appeler Madame et à la vouvoyer. Bien sûr, je me suis faite sacrément engueuler. Alors, j'ai arrêté. N'empêche. Madame, vous n'êtes pas ma grand-mère, vous êtes une étrangère. C'est ce que mon cœur de petite fille disait. Et ça m'est resté. Ma grand-mère était une étrangère. Le reste de ma famille aussi. J'étais l'étrangère. La différente. C'est peut-être pour ça qu'ils voulaient me tuer. L'autre est un danger.

Ma grand-mère paternelle était une enfant morte. Elle a tué les siens. Elle les a massacrés. Elle a fait des inversions insensées. Elle était Médée. Elle tournait la tête quand ils voulaient l'embrasser. Elle a continué. Elle a laissé mourir ses petits-enfants. Elle n'aimait pas qu'ils l'embrassent. Elle ne s'est jamais excusée. Elle était la clé. Elle est restée fermée. J'ai cessé de la voir en même temps que mon père. Plus tard, bien plus tard, je lui ai écrit une carte pour lui dire que je lui pardonnais. Je ne suis pas allée à son enterrement.

Je voulais aller à l'enterrement de mon grand-père. Je voulais lui dire au revoir. Je voulais l'accompagner. Je n'ai pas pu. Ma mère n'a pas voulu. Elle trouvait que j'étais trop jeune. Je crois qu'elle voulait garder sa peine pour elle toute seule. Et peut-être son image de mère parfaite et de fille explorée. Je ne sais pas. Elle a peut-être fait ce qu'elle pouvait. Elle a peut-être fait ce qu'elle croyait bien. Elle s'est trompée. Je voulais lui dire au revoir. J'ai eu le cœur brisé. J'ai mis des années à le pleurer. J'ai mis des années à l'enterrer.

La mort fait partie de la vie. Il n'y a rien à cacher. Ni le corps des morts. Ni la vieillesse. Ni cette vérité. Les enfants savent, mieux que les grands. Il n'y a pas de honte au chagrin. Il n'y a pas de drame autre qu'humain. Notre société se tue à petit feu à force de ne plus vouloir mourir. Et même de ne plus vouloir vieillir. La mort n'est qu'un passage. Il peut être vécu en paix.

Un des endroits du monde où j'ai ressenti la plus grande paix, est dans la vallée de Katmandou, au Népal, le lieu où les népalais viennent mourir et se faire incinérer. En pleine nature, près d'un fleuve, des feux, des arbres, des morts, des vivants, des vieux, des jeunes, des adultes, des enfants, des chants, des silences, des larmes, des sourires, des balbutiements, des déjeuners, des prières et la sérénité. De celui qui sait. Que la mort fait partie de la vie. `

La mort de ma mère a changé ma vie. Elle m'a sauvé la vie. Sa mort m'a sauvé la vie. Pour son enterrement, je me suis habillée en blanc. Je souriais. Il faisait beau. Il y avait plein de gens. Maman, tu aurais adoré. Ton enterrement. Moi, j'ai dû t'enterrer deux fois. Toi. Et toi. Celle que je ne connaissais pas.

La mort fait indéniablement partie de ma vie. Les enterrements aussi. Et je me prépare doucement. A celle de ceux que j'aime. Et à ceux où je n'irais pas. Je n'irais pas à l'enterrement de mon père. Je me prépare la mienne. J'ai écrit mon testament. Je le change régulièrement. Au fil de ma vie. Parce que je sais que la vie peut s'arrêter demain. Je n'en ai pas peur.

Je n'ai pas peur mais je n'en ai pas envie. J'ai toujours aimé la vie. J'ai toujours eu un bon instinct de survie. Et même des réflexes de vie.

Je ne me suis jamais droguée. J'ai pris une fois de la cocaïne. Rien. Ça ne m'a rien fait. L'herbe pareil. Je n'ai jamais touché à l'héroïne. Pas de champignons. Ou de LSD. Je crois que serais morte de tous les excès. C'est sûr. J'en suis sûre. J'ai toujours eu un bon instinct de survie. J'ai pris des anxiolytiques pendant de nombreuses années. Ça ne me faisaient aucun effet. Il n'empêche c'était une dépendance. J'ai arrêté. J'ai pris des antidépresseurs 3 mois. Je n'ai pas vu les effets. J'ai arrêté. Je n'ai jamais bu pour oublier. De tout ça je serais morte aussi. Je crois. Au sens strict ou au sens figuré. Anesthésiée.

Je me suis droguée à l'amour, de 17 à 36 ans. Incapable de solitude, avoir un homme dans mon lit me rassurait. L'amour d'un homme, l'amour, même faux, le faux amour, me permettait, un peu, d'oublier ma souffrance. Intérieure. Dis-moi que tu m'aimes. Et peut-être je me supporterais. C'était un leurre évidemment. C'est une dépendance absolument dangereuse car en apparence amoureuse. La dépendance à l'amour. La dépendance affective.

Je passais d'un homme à l'autre. Souvent avec un temps de latence. J'ai complètement arrêté. Je n'ai plus besoin d'un homme à tout prix. Dans mon lit. Il n'empêche. Je sais aujourd'hui que je ne suis pas complètement sevrée. J'ai failli mourir de cette dépendance, j'en parlerais plus tard. Alors je reprends. Là où j'en étais avant. Là où j'en suis maintenant. Seule. Je veux me confronter à la réalité.

Je ne veux pas me leurrer. Je dois sentir. L'anxiété. La souffrance. La douleur, atroce, parfois. Quand la blessure est profonde, rien ne sert de cautériser. Il faut l'ouvrir. La nettoyer. La désinfecter. Mettre de l'alcool à 90 degrés. Pour qu'elle puisse enfin cicatriser. C'est là que ça fait le plus mal. C'est pour le meilleur. Et recommencer, encore et encore. Pour qu'il ne reste plus qu'un trait propre et indolore. Une marque et c'est tout. Comme la cicatrice à mon genou. Après mon accident. C'est à ce prix. Pour moi. La vie. Au-delà la survie. La vie.

Aujourd'hui, j'aime ma vie. J'aime mes amis. J'aime le chemin que je suis. Ce n'est pas toujours simple. Fragile équilibre. Soudain, un changement, un danger, un déséquilibre. Le terrible. Soudain, ma sœur. L'horreur. Soudain, le bonheur. La terreur. Soudain, un homme retors. Risque de mort. Microbes enfouis. Vieux reste de cette sale maladie. Alors, je rouvre la plaie. Je désinfecte à nouveau. Alcool à 90 degrés. Je jongle. Est-ce que ça ne s'arrête jamais ? Je crois oui. J'en suis sûre. A un moment, la plaie sera propre et je serais cicatrisée.

J'aurais toujours cette cicatrice au cœur. C'est ainsi. Elle m'appartient. Je l'ai faite mienne. Je ne serais pas moi sans elle. Je ne serais pas moi sans l'inceste, les coups et les violences verbales de mon père. Je ne serais pas moi sans le harcèlement de sa famille. Je ne serais pas moi sans la dévoration de ma mère. Je ne serais pas moi. Je ne souhaite à personne de vivre ça. Mais sans ça, c'est un fait, je ne serais pas moi. Je ne serais pas morte et je ne serais pas renais.

Je crois que le pardon n'est pas un truc judéo chrétien qui préserve les apparences. Le pardon, ce n'est pas dire, je t'aime quand même. Le pardon, c'est accepter le mal qu'on nous a fait, en faire autre chose et ne plus le regretter. Parce qu'il fait partie de nous. Le pardon, c'est de s'aimer soi-même. Avec ça. Avec ceux qui nous ont maltraité. Leur pardonner parce qu'il n'y

a rien à regretter. Papa, Maman, je vous ai pardonné. Je me suis presque pardonnée. J'apprends à m'aimer.

J'ai appris à m'aimer dans les actes. J'ai encore du mal dans les pensées. Le truc c'est que je ne sais pas comment on fait. Je crois que ça ne se déclare pas. Ce n'est pas de volonté. Un jour cela sera.

Je me suis longtemps trouver laide. Vraiment laide. Il faut dire que dans ma famille, il n'y avait de la place que pour une, je l'ai déjà dit, et ma sœur était jolie. Ma sœur était jolie. J'étais laide. Et grosse. C'était comme ça. Personne ne le disait comme ça mais ça voulait dire ça. Je me souviens de ce que ma mère disait.

Elle disait : « *La petite elle est jolie, la grande elle a un visage particulier.* »

Un visage particulier. Particulier pour ne pas dire laid ? Mon visage était scruté, disséqué, évalué. De mon nez à mon grain de beauté. Mon visage décortiqué. Je lui ressemblais. C'est ce que tout le monde disait. Le visage de ma mère. Le mien en transparence. Mon visage jeté en pâture. A sa détestation. Et à la leur aussi.

J'ai eu des angoisses terrifiantes sur mon visage. Une cicatrice. Une marque. Un rien. Et si j'étais défigurée. Et si tout le monde allait voir, savoir, que ce n'était pas vrai. Que je n'étais pas ce visage. Celle que je montrais. Que j'étais en fait immonde au-dedans. La bête immonde. Au-dedans. Je crois que je me suis haïe enfant. Mon visage. Et celle que j'étais.

J'ai encore du mal avec un certain regard. Qui scrute. Qui étiquette. Qui cherche la petite bête. Je ne l'aime pas. C'est le regard de mon père. Celui de ma mère. Celui que j'ai eu sur moi. Celui qui me revient parfois. Ce n'est pas un regard d'amour, c'est un regard de haine. J'ai appris à aimer mon visage. Grâce à l'image. En mouvement. J'ai appris à le voir globalement. Pas dans le détail. Si on regarde dans le détail, un nez, une joue, une oreille, ce n'est jamais très joli. Alors que globalement, tous les visages sont beaux de leur énergie. De leur vie. Le mien aussi.

Il n'empêche. Mon visage, c'est compliqué. Le visage, c'est l'identité. Je me le suis inventé, je l'ai déjà dit. Je l'ai apprivoisé en fait. Il est aussi celui qui a été créé par mes parents. Génétiquement. Le nez de ma mère. Le grain de beauté de mon père. Et tout le reste. Et je me demande si ce qui ne me terrifie pas, aussi, sur mon visage, encore aujourd'hui, c'est eux ? Mes parents. Leur laideur. La laideur de leur regard. Sur moi. En moi. Et je me demande. Comment m'aimer vraiment avec ça ? Comment laisser un homme m'aimer avec ça ? Et donc l'aimer ? Comment ne pas avoir peur de transmettre ça ? Un grain de beauté ou un vent de perversité ? Et si je regardais un homme, un enfant, comme ça ? Et si je n'étais pas capable d'aimer ?

Pendant des années, j'ai dit, je ne veux pas reproduire. Entre reproduire et se reproduire, il n'y a que deux toutes petites lettres. Est-ce que, pour moi, la seule façon de ne pas reproduire est de ne pas se reproduire ? Je suis issue d'une famille « fin de race ». Arbre généalogique inversé. Les enfants ne font pas d'enfants. Du côté de mon père et de ma mère. C'est comme ça. Ne pas se reproduire pour ne pas reproduire. C'est parfois la seule solution. Ça ressemble à une malédiction.

Le couple. La maternité. C'est comme un espace de liberté que je ne me suis pas autorisé. Un désir conscient par mon inconscient avorté. Je suis soumise. Encore. A la peur ? Profonde ? Viscérale ? Je suis soumise. A de vieilles croyances ? A la loyauté familiale ? Foutue loyauté ? Je n'ai pas renoncé. Ni au couple. Ni à la famille. En deuil de famille depuis toujours, elle me fait toujours rêver.

Il faut d'abord s'aimer soi. Je crois. Pour aimer l'autre. Pour éviter les projections, les mensonges, les peurs, le passé, le soi parfait et tout ce qui vient entraver la vérité. Il faut d'abord s'aimer soi. Pour enfin baisser les armes. Pour enfin cesser la guerre. Celui qui suit. Celui qui fuit. En alternance. Stratégie. Pour te retenir. Pour te posséder. Par peur. De l'abandon. L'abandon est une terreur. Il faut d'abord s'aimer soi, je crois, pour ne pas avoir peur d'être abandonné. Pour surtout ne pas s'abandonner. Soi. Il faut d'abord s'aimer soi pour aimer l'autre. Pour ne pas le mettre face au vide. Ce vide intersidéral dont nous sommes si souvent remplis. Aimes moi. Aimes moi comme mon père et ma mère ne m'ont pas aimé. Consoles moi. Consoles moi de tout cet amour que je n'ai pas reçu. « Notre besoin de

consolation est impossible à rassasier ». Je rempli peu à peu ce vide. J'apprends à m'aimer moi. Pour aimer l'autre. Toi. Mon amour pas encore là.

Longtemps, vraiment longtemps, j'ai été une femme fatale. Ce n'est pas compliqué. Un regard perçant. Des changements d'humeur permanents. Et l'idéal, vraiment, c'est de ne pas le savoir. Comme ça, pas de calcul. Tout est si spontané. Sauf que les femmes fatales sont des jouets. Le jouet de leurs errements. Je veux tellement être aimées. Je me sens tellement indigne d'amour. Que rien de tel que l'emprisonnement. De l'autre. Ce qu'elles ne savent pas c'est que la prison de l'autre forge la leur. Parce qu'à ce jeu de dupes, il n'y a pas de gagnants. Les femmes fatales ne s'aiment pas. Elles s'aiment encore moins dans ce jeu de dupe. Où l'autre n'a pas le choix. Car alors s'il m'aime et qu'il n'a pas le choix, est-ce qu'il m'aime vraiment moi ? Les femmes fatales. Elles sont, j'ai été, la proie de ce gouffre sans fond. Les femmes fatales sont des femmes en perdition.

Comment aimer quand on vient de l'enfer ? Comment s'aimer est la vraie question. J'ai choisi un jour de ne plus jamais rentrer dans le jeu de la séduction. Je ne suis pas sûre de m'aimer vraiment. En tout cas, le jour où quelqu'un m'aimera, ce sera pour moi. Et tant qu'à faire, je le laisserai libre. De m'aimer ou pas. C'est un pacte que j'ai fait avec moi.

Aujourd'hui, je suis moi. Je ne me cache pas. Je dis je. Je l'ai déjà dit. Je me livre. Je me raconte. Je me nomme. Je suis vraie. Je ne veux que des relations vraies. Pas de langue de bois. Pas de mensonges. Pas de masques. J'ai arrêté le jeu du je. La séduction. Et tout le reste. Je suis forte et fragile. Je dis les choses comme elles sont. Je ne me cache pas. Je me livre. Pas de salamalec comme chez ma mère. Pas de silence comme chez mon père. Je montre mon visage. Aux autres. Au monde. Voilà. C'est moi. C'est juste moi.

Ma mère avait deux visages. Enfin plutôt, un masque et son vrai visage. Dans le monde, en public, elle était pleine de vie. Un large sourire. Les yeux qui pétillent. Le rire facile. La joie réincarnée. Elle était une amie attentive. La confidente. Elle distribuait sans compter, chocolats, bonbons, thé, confettis et conseils en psychologie. Elle était généreuse ma mère. De son sourire. De ses yeux qui pétillent. Mais, une fois que tout le monde était parti, que le

public avait applaudit, son visage changeait. Le sourire grippé. Le regard voilé. Je lui disais :
« *Ça va maman ?* »

Elle me répondait : « *Oui. Oui. Ça va.* »

Un peu excédée. Trois fois rien dans la voix. Vite, vite, elle se reprenait. Vite, vite, un sourire factice. Vite, vite, elle dissimulait cet autre visage. Le vrai. J'insistais. Toujours et déjà ce besoin de vérité. Je lui disais : « *Tu es sûre que ça va ? Je vois bien que ça ne va pas.* »

Elle me répondait : « *Je te dis que ça va.* »

L'exaspération dans son sourire figé. La détestation dans son regard. Et en même temps, ses yeux mouillés. Juste ce qu'il fallait. Pour que je puisse continuer à la plaindre. Mais ça va. Puisse que je te dis que ça va. D'accord. OK. Laisse tomber. J'ai laissé tomber. Je me suis abandonnée. J'ai cru au masque de ma mère. Je l'ai aimée. Adorée. Adulée. C'est ce qu'elle voulait.

Mon père, ce n'est pas la peine d'en parler. Tout son art consistait à se cacher. A cacher son immonde secret. Je viole mes filles. Qui l'eut cru ? Ce bon père de famille ? Cet homme un peu autoritaire certes, mais si cultivé. Bon, raciste aussi. Et fasciste. Les noirs puent et les arabes sont des voleurs. Ne parlons pas des gauchos cause de tous les maux. Enfin, c'est du discours, hein ? De la polémique de bon ton. Les mots n'ont pas d'importance. Il distribuait le vin et le champagne sans compter. Et tout le monde était content. Il avait une bonne image. J'ai cru à cette image. Je l'ai aimé. Craint. Respecté. J'ai guetté le moindre signe d'assentiment. Remis mon existence entre ses mains. C'est ce qu'il voulait.

J'ai été élevée dans la dissimulation. La perversion. La falsification. Le mensonge élevé au rang d'art. La vérité rangée au placard. La réalité contraire aux apparences. L'inceste. Le double visage. Oubliés. Place à la famille idéale. Il y avait les paroles opposées à la pensée, opposées aux actes. Comment concilier l'inconciliable ? Comment ne pas devenir folle ? Qu'est-ce qui est faux ? Qu'est-ce qui est vrai ? Rien n'avait de sens. Rien n'avait d'existence. Je ne savais pas à quels saints me vouer. Encore. Que croire ? Que savoir ? Rien. Voilà, c'était la seule

solution. Rien. Le néant. Le vide en dedans. Je me suis enfoncée dans les sables mouvants de mon enfance. Lentement. Doucement. Surement. J'ai été engloutie. Tenté par la folie. Menée à la folie. Par la folie de mes géniteurs. C'est pour ça l'oubli. Le déni. Un dernier rempart contre la folie. Une forme de folie. Pour rester en vie.

Ma famille était une famille parfaite. L'image de la famille parfaite. Il y avait plein d'images pour l'attester. Partout. Encadrées. Les photos de famille. Ma famille adorait les photos de familles. Ma mère, et ma tante, ma mère de substitution, les faisaient, et tout le monde posait. Toute la famille était réunie. Ouistiti. Tout le monde sourit. Pour la photo. Tout le monde se tient par le bras, par l'épaule ou par la main, moi y compris. Des photos de famille idéale. Nous étions une belle et grande famille. Nous nous aimions. Tout sourire. Ouistiti. Pour la photo. Ça avait l'air si vrai. Si réel. Tout cet amour. Pour la photo. Comment comprendre ? L'énormité. La folie de ce qui se passait. Cette folie me dépassait. J'ai cédé. A un moment, j'ai cédé. J'ai cru à la réalité des photos de famille. Elles étaient plus tangibles que mes souvenirs oubliés. La réalité des photos de famille est un piège pour tous les enfants abusés.

Je vois tout. Au millimètres près. Je vois tout et même ce que les autres ne voient pas. Et je monte dans les tours pour un ourlet. Je l'ai déjà dit. Pour un millimètre près. Pour ce que je vois et que les autres ne voient pas. Parce que je doute de moi. Parce que j'ai peur de me tromper. Qu'est-ce qui est faux ? Qu'est-ce qui est vrai ? Je me noie dans un millimètre d'eau. Pour ne pas voir la réalité. Je devrais me faire confiance. Je vois tout au millimètre près, c'est un fait. Si j'accepte ça. Si j'accepte que je ne me suis jamais trompée. Que je savais que mes parents mentaient. J'arrêteraï de douter. Je pourrais décider que le millimètre près de l'ourlet n'a pas d'importance, ou en a, en toute tranquillité. Et décider. De ma réalité.

Au fond, tout au fond, je savais. Je savais la vérité. Je savais la réalité de mon enfance. Je savais qui étaient mes parents. Evidemment, je savais tout ça. Mais, je ne pouvais pas. Est-ce que je ne voulais pas ? Non. Je ne crois pas. Je crois que je ne pouvais pas. C'était compliqué. Comment faire confiance à ce que mon intuition me disait ? Tout la contredisait. Même moi. J'ai mis des années à retrouver le chemin de la vérité. Je l'ai trouvé. Je suis renais à mon histoire. Renais à moi-même. J'apprends à me faire confiance. A faire confiance à mon intuition. Ce n'est pas si simple. C'est la seule solution.

Encore aujourd'hui, il faut un rien pour me déstabiliser. Un rien de mon père. Un rien de ma mère. Je doute. Je redoute. Et si c'était moi ? Et si c'était vrai ? Et si je me trompais ? Je perds ma cohérence intérieure. Je redeviens cette feuille morte ballottée par des vents contraires. Livrées. Soumises. Aux regards extérieurs. A celui de ma mère. A celui de mon père. Et si c'était moi ? Et si c'était vrai ? Et si je me trompais ? Et si ? Et si ? « Avec des si, on mettrait Paris en bouteille. » Mon père et sa famille adorait cette expression même s'ils la transformaient un peu. Ils préféraient : « Avec des si mon oncle s'appellerait ma tante. » C'est bizarre, soudain, quand j'y pense. Ça veut dire quoi. « Mon oncle s'appellerait ma tante. » Bon. Bref. En tout cas, moi avec des si, je me mets la tête à l'envers. Fais chiez. Il faut vraiment que j'arrête ça. C'est décidé. Je sais. Mon père et ma mère dehors. Et moi dedans. Je sais. Je dois m'écouter.

Pour m'écouter, pour m'entendre, je dois vraiment me débarrasser du noir, brouillard, obsession, bruit de fond. Foutu bruit de fond. Ça me parasite. Ça m'empêche de m'entendre. Ça m'empêche de m'écouter. De t'entendre. De t'écouter. Ma petite voix intérieure. Mon intuition.

Le problème, quand je ne suis pas mon intuition, c'est qu'en même temps, comme quand j'étais enfant, elle ne veut pas se taire. C'est dingue ça. Elle n'en fait qu'à sa tête. Elle entend tout. Voit tout. Sait tout. Elle se manifeste lourdement. Elle me crispe l'esprit. Du coup, je tergiverse, je tourne en boucle. Mon esprit s'emballe. Tu l'écoutes ou pas ? De toute façon, je n'arrive pas à la faire taire. Je n'y suis jamais arrivée. Alors, autant l'écouter. Tiens-le-toi pour dit. Mon intuition a toujours raison.

A 37 ans, j'ai eu l'intuition que je devais me séparer de ma sœur. Je lui ai dit : « *Je préfère ne plus avoir de sœur et sortir définitivement du système familial.* » Je voulais tellement les deux. Avoir une sœur et sortir du système. J'ai tergiversée. Et finalement, je ne me suis pas écoutée. C'était ma sœur quand même. Je ne pouvais pas. Je devais la sauver. Elle devait être celle par qui le salut serait. Ça m'arrangeait. Surement. Je me suis trompée. Il a bien fallu se séparer.

Je lui avais dit aussi : « *Je préfère ne plus être comédienne et raconter mes histoires au monde.* » Je voulais les deux aussi certainement. La comédienne nous permettait de rester

dans la dépendance. Affective. De tout faire en même temps. C'est parce que je ne jouais pas dans le film, celui qu'on devait faire ensemble que ça s'est passé aussi comme ça, sûrement. Et je me demande. Est-ce que le désir de travailler ensemble n'était pas aussi un besoin d'amour. Pour moi. De ma sœur. Pour moi. La dépendance matérielle pour la dépendance affective.

Ma sœur. Je voulais faire film avec toi. Parce que ça m'arrangeait. Parce que la vie est plus facile à deux. Parce que c'était facile pour moi de te faire confiance. Parce que ce que tu crées m'enchantent. Parce que nous n'avons pas besoin de nous parler. Parce que tu as du talent. Parce que ton enthousiasme est précieux. Parce que tu me connais. Parce que j'aime partager. Parce que aussi ça m'arrangeait. Parce que tu étais mon bouclier. Et mon paravent. Et puis, ce que je ne faisais pas tu le faisais. J'avais du temps, pour autre chose. J'ai voulu faire un film avec ma sœur. Aussi pour être aimée. D'elle. Et avoir un enfant.

Quand je me suis séparée de ma sœur, j'ai cru me perdre. Définitivement. Se séparer de sa sœur ? Un chagrin d'amour c'est difficile. Mais un chagrin de sœur ? Un amour, on peut espérer en retrouver un. Mais une sœur ? Il n'y en aura pas d'autres. Je me suis séparée de ma sœur. D'un coup, le monde, mon monde s'écroulait. Comment faire ? Comment être ? J'ai du tout réapprendre. Tout repenser. Et relire le passé. Et imaginer l'avenir. Un avenir sur des bases jamais expérimentées. Ma sœur a toujours été là. Elle n'y est plus. Elle y est autrement. C'est une bonne chose. Ça n'a pas été une mince affaire. Ce n'est toujours pas gagné. D'ailleurs, c'est pour ça que j'ai commencé ce texte. Parce qu'une page se tourne, définitivement. Parce qu'une page est tournée définitivement.

Ma mère était fille unique, elle en a beaucoup souffert. Surtout à la mort de ses parents. Elle trouvait insupportable de vivre, seule, ce chagrin. Elle tenait à ce que nous nous entendions bien. Que nous soyons amies. Ma sœur et moi. Elle le disait.

Elle disait : « *C'est important que vous soyez amies.* »

C'est vrai maman. C'est important la fratrie. Le partage. Les souvenirs d'enfance. Encore faut-il qu'ils soient vrais. Encore faut-il que le monde ne soit pas divisé. Encore faut-il qu'il n'y ait

pas de rivalité. Raté. Tu as voulu. Tu n'as pas fait. Tu as laissé faire. La folie de notre père. Le corollaire. Le monde divisé. Ma sœur et moi. En rivalité. Ça t'arrangeait bien. Tu voulais qu'on soit amies mais pas trop quand même. Tu avais besoin de régner autant que lui. Tu avais besoin de rester enfant. Tu avais besoin d'une mère. D'une sœur. D'une amie. Il fallait que je sois ta meilleure amie. Ta sœur. Et ta mère. Et que tu sois tout ça pour moi. Tu étais en rivalité avec ma sœur. Tu as validé un monde divisé. Tu divisais pour mieux régner. Sur moi.

Le monde était divisé. Ma sœur et moi. Il y avait l'introvertie et l'extravertie, la jolie et l'intelligente, la matheuse et la littéraire, la taiseuse et la bavarde, la créative et l'intellectuelle, la victime et le bourreau, celle qui ressemblait à son père et celle qui ressemblait à sa mère. Pareil que mon père et ma mère. Un monde pour deux. Et chacune son territoire.

J'ai élargi le champ des possibles. J'ai investi le monde en entier. A ce moment-là, avec ma sœur, la fusion était la seule solution. J'avais trop peur de prendre sa place. Et je croyais encore, sans doute, même si je disais le contraire, qu'il n'y avait qu'un monde pour deux. Il y a des choses comme ça, tellement ancrées, qu'elles continuent à nous agiter même au-delà de la pensée. Je sais aujourd'hui que c'est faux. Le faux postulat de départ d'une vision du monde falsifiée. Il y a un monde par personne. Le sien. Le sien propre. A nous d'explorer notre monde et d'être ce que nous voulons être. Sans limitation.

Je suis partie explorer d'autres contrées que celles qui m'étaient imposées. J'ai dépassé des croyances plaquées. J'ai investi le monde en entier. Le mien. J'ai joué. J'ai écrit. Des scénarios. Des poèmes. J'ai même réalisé. Des documentaires. Et des fictions. Parce que mes histoires se racontent en images. J'ai pris cette liberté. J'ai voyagé. J'ai photographié. J'ai écrit du théâtre. J'écris cette histoire. Mon histoire. J'ai pris cette liberté. J'ai d'autres désirs. D'autres envies. De vies. Des romans. De fiction. Ou pas. J'ai toute ma vie pour les réaliser. Je vais continuer. A prendre cette liberté. Ma liberté. Sans limitations. Sans restrictions. Au grés de mes envies. De ma vie.

Quand j'ai quitté ma sœur, j'ai mis une bombe dans mon monde bien huilée. Cela faisait quelques années que j'avais trouvé une certaine paix. Tout roulait. La créativité, la quête de maternité, je m'étais bien adaptée. A ma névrose. Obsessionnelle. Je le disais. J'étais lucide.

Je m'étais bien adaptée. J'avais une énergie décuplée. C'était celle du désespoir. Je m'étais bien adaptée. Ça ne suffisait pas. J'ai posé une bombe dans mon monde bien huilé. Je me suis auto attentée. J'ai bien failli y rester. Kamikaze de la vie. Je frôle la mort. Pas pour mourir non. Pour vivre. Pour mourir et pour renaître. Pour vivre plus libre. C'est le prix. Le prix à payer. Le prix de ma liberté.

J'ai toujours dit que ma sœur était mon amie avant d'être ma sœur. C'est le serment que j'avais fait, en fait. Pas celui de la sauver. J'avais 13 ans et j'avais juré que nous serions amies. Après notre séparation et avoir compris que nous ne l'étions pas, je lui ai dit que nous pourrions peut-être le devenir. Elle n'a pas voulu. Elle m'a dit qu'elle m'aimait comme sœur, avec ce supplément de famille et que c'était important pour elle. Elle voulait que nous soyons sœurs avant d'être amies. Moi, je ne veux pas de ce supplément de famille. Les courants de haine, les faux semblants, les mensonges, les non-dits et compagnie. Mauvaise compagnie. Ma sœur. J'ai mis longtemps à comprendre qu'elle avait raison aussi. Ma sœur sera toujours ma sœur. Elle m'est indispensable et c'est ainsi. Je l'aime comme personne d'autre. Mais plus à n'importe quel prix.

Ma sœur. Ma petite sœur. Tu es ma sœur. Tu es mon amie. Nous avons recréé une relation. Tu as changé. Moi aussi. Nous avons avancé. Je suis très fière de notre avancée. Très heureuse aussi. Nous sommes sœurs, nous sommes amies. Dans les familles dysfonctionnelles, les fratries fusionnent ou explosent. Nous, on aura réussi ça. Au moins ça. On aura réussi à s'aimer vraiment. C'est toujours ça qu'ils n'auront pas.

J'ai des amis. De vrais amis. Des relations de confiance. Des relations de vérité. Des relations au présent. Je suis bien entourée. Mes amis savent qui je suis. Pas de mensonges, pas de non-dits. Mes amis. Mes présents. Mon présent. Ma vie.

Parfois, mon cœur déborde. D'amour. C'est comme ça, parfois mon cœur déborde. Je déborde de gratitude. Pour tous ceux que j'ai croisés. Pour tous ceux qui m'ont accompagnée. Pour tous ceux qui m'accompagnent sur le chemin de ma vie. Pour ceux qui ont fait, ceux qui font, que je suis ici aujourd'hui. Et pour les autres aussi. Ceux que je ne connais pas. Ceux qui m'ont simplement souri. Parfois, mon cœur déborde d'amour. C'est ainsi.

Je crois au lien. A la valeur du lien. Rien ne vaut le lien. Donner. Partager. Aimer. La vie ne vaut rien sans le lien. Pas le lien qui lie, qui emprisonne, qui enferme. Le lien gratuit. Le lien qui ne demande rien. Le lien choisi. C'est peut-être ça le sens de la vie. Le lien. L'amour. Aux autres. A soi. Au monde.

Un jour, une femme accompagnante m'a dit : « *Dans ce panier de crabes, c'était vous la tendre. Il faut beaucoup de force pour être tendre.* » C'est vrai, je suis tendre. Je suis une affective. J'aime les gens. J'aime aimer. C'est ma force. C'est aussi ma fragilité. Chaque fois que je rencontre la trahison, la malveillance ou la manipulation, je tombe des nues. Je prends tout de plein fouet. Je me dis de temps en temps que je suis trop fragile pour ce monde. Parfois j'ai le cœur qui déborde d'amour. Et parfois, il se noie.

Je choisi de rester ainsi. L'amour chevillé au cœur. Le regard plus clair simplement. Plus clairvoyant. Voir les gens tels qu'ils sont vraiment. Et faire le tri avant. Ça prendra plus de temps mais c'est comme ça. Que le bon sera la référence. Que le bien aussi. Que je continuerai à penser que c'est normal de dire merci. Que mon échelle de valeurs ne sera pas travestie. L'amour, la bienveillance, l'honnêteté sont ma normalité. La liberté aussi. Et je souhaite que ça reste ainsi.

J'apprends à voir que ce n'est pour tout le monde ainsi. J'apprends à accepter de le voir. J'apprends l'ambivalence. J'apprends la bonne distance. J'apprends à voir derrière les apparences. Ou plutôt à me faire confiance. J'apprends à distinguer le faux du vrai. J'apprends à reconnaître le mensonge, la manipulation, même ignorés. J'apprends à voir. J'apprends à accepter. La réalité. Et à décider. Si je fais avec. Ou si je m'en vais.

Je ne sais pas me séparer. Je ne sais pas tourner la page. Je ne sais pas arrêter d'aimer. Je mets du temps à faire des deuils. Symboliques ou réels. J'espère, je crois, je vais au bout du bout. De la chance. De voir les choses changer. J'aime aimer. J'aime pour toujours et à jamais. J'apprends à faire autrement. J'apprends à laisser. Accepter. Rompre. Couper les ponts. Parce que pour moi c'est bon. J'ai du mal. J'apprends. J'apprends à accepter. J'apprends à faire le deuil du passé.

Parfois le passé ne passe pas. Parfois le passé n'est pas passé. Parfois le passé est au présent. Pour moi, le passé n'est pas passé en ce qui concerne la maternité.

Je devais faire une FIV. Je me suis séparée de ma sœur. Je me souviens très bien. Après avoir entendu cette phrase : « *Pourquoi je partagerai mon enfant avec toi ?* » et que je me suis dit qu'on devait soigner notre relation, je t'ai écrit une lettre. Pardon et merci. Pour dire aussi que si on se soignait ici, je rencontrerais peut-être un homme et un enfant. C'est pour ça, en fait que je me suis séparée. De ma sœur. De ma famille. Pour en créer une. Peut-être.

Et je me demande. Est-ce que sur la maternité aussi nous étions en rivalité ? Ma sœur et moi. Elle était mère et je ne l'étais pas. Je ne le suis pas. Et je me demande. Si elle avait peur de tout faire moins bien que moi, avait-elle peur que je sois mère ? Une meilleure mère qu'elle ? Est-ce que c'était son territoire ? Un reste de chasse gardée ? Un endroit trop dangereux ? Pour nous deux ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que la maternité est un territoire miné. Pour moi.

Après la FIV ratée, j'ai fait un nouveau dossier d'adoption. Pour l'Arménie. Il y avait d'autres pays que le Maroc. L'Arménie, c'était censément impossible. Il fallait tout un tas de lettres de recommandation estampillées. Mais j'étais décidée. J'ai rencontré des gens formidables. Comme pour le Maroc, les portes s'ouvraient. Normal, l'Arménie, comme le Maroc, ce n'est pas loin de ma mère. L'exil. Et le génocide. Les Arméniens ne ressemblent-ils pas aux juifs égyptiens ? L'attrait du connu toujours. Ça allait marcher.

En parallèle, je me suis renseigné pour le double don. Je voulais un enfant. A tout prix. Coute que coute. Je ne me posais plus de questions. J'étais dans l'action. Je ne pouvais pas faire de FIV. Je pouvais faire un double don.

Longtemps, j'ai dit que la PMA, ce n'était pas pour moi. Pourquoi faire venir au monde un enfant juste pour soi ? Pour le porter ? Pour transmettre ses gènes ? Pourquoi ? Mes gènes à moi, c'est du grand n'importe quoi. Ou pas ? Finalement. C'est une vaste question. Et le double don c'est quoi ? Le besoin de dire à cet enfant tu vois tu viens de moi ? Tu es à moi ? Tu

m'aimeras moi et que moi ? Tout cet amour pour soi. Je ne sais pas. Bref. Pourquoi faire venir un enfant au monde juste pour soi ? Alors qu'il y a tant d'enfants qui ont besoin d'amour ? Je disais que la PMA, ce n'était pas pour moi.

Je crois que la PMA est formidable pour tous les couples en désir d'enfants et qui ne peuvent pas. Enfants nés d'un désir commun, enfants nés de l'amour entre deux êtres, même médicalement. Pour une femme seule, je ne sais pas. C'est sans doute toujours mieux que de faire un enfant dans le dos d'un homme. Enfants nés d'une prise de pouvoir, d'une trahison, et même d'une manipulation. Et comment font les hommes seuls quand ils veulent devenir père ? Pour moi, la PMA, c'était la course, c'était un dernier recourt, une dernière solution. Celle qui paraît possible. Plus facile aussi. Je l'ai déjà dit. En tout cas, j'y suis venue pour ça. A la PMA.

Et comme ma vie est ainsi faite, j'ai eu très vite la réponse pour les deux. En même temps. Au jour près. Et c'était oui. Je pouvais adopter en Arménie. Et je pouvais faire un double don. Je me suis posé la question. Adoption ? Double don ? Double Don ? Adoption ? J'ai hésité un moment. J'ai choisi l'adoption. Il restait en moi une trace de mes valeurs. J'ai choisi l'adoption.

J'ai pris l'avion. J'ai posé les pieds à Erevan. Et j'ai détesté. Je ne comprenais pas pourquoi. Et puis, j'ai saisi. Comme à Cuba. Comme ma mère. Comme dans ma famille. Là-bas, le silence est la loi. Le mensonge est la règle. Les faux semblants et les apparences. Ils sont pauvres mais ça ne se voit pas. Ils te proposent de l'amour mais ils veulent de l'argent. N'importe quoi. Et puis, acheter un enfant, très peu pour moi. Une de mes meilleures amies est morte quand j'étais là-bas. Je suis rentrée. Je savais que l'Arménie ce n'était pas pour moi. J'avais fait un dossier pour la Russie aussi. La Russie a fermé ses portes. Tant pis pour l'adoption. Ce serait le double don.

A ce moment-là, je ne voyais plus ma sœur. Je me suis demandé comment faire un enfant ex nihilo. Sans famille. Aucune. Juste moi. Est-ce que c'est ça ? Est-ce que c'est ce que je devais expérimenter ? Le « zéro génétique » ? Au sens strict et au sens figuré. Dans mon ventre et dans ma vie. A ce moment-là je n'y pensais pas. J'étais sur ma lancée. Mais Oui. Sans doute.

Alors d'accord, c'était décidé. Le double don, c'était pour moi. J'ai dit OK. Et là, j'étais sûre. Si l'inceste est une maladie génétique, elle ne passera pas par moi.

Voilà, j'aurai un enfant biologique. Je ne lui transmettrai pas mes gènes. Je lui transmettrai mes valeurs. Mais aussi mon énergie. Mon passé. Ce que j'en ai fait. Mon présent. Mon avenir. Je l'accueillerai dans mon ventre qui sera chaud. La vie par moi sera. C'était très bien ainsi. Et puis, cette femme accompagnante m'a dit : « *Vous allez être la mère porteuse de votre enfant adopté.* » J'ai trouvé ça joli.

Un film n'est pas un enfant. Mais le mien a eu 3 pères. Ma passion. Autorisation. Mon producteur. Facilitateur. Mon comédien. Transmission. Le premier, père incestueux. Le deuxième, père sadique. Le troisième, père bienveillant. Il n'a jamais eu d'enfant. J'ai bien choisi mon comédien.

Mon comédien. Il est un homme formidable. Dans toute sa complexité. Il m'a offert son talent et sa générosité. Son élégance. Il m'a dit la mienne. Il y a des rencontres comme ça qui réconcilient. Il en fait partie.

Dans le film, il interprète le rôle d'un homme qui n'a pas pu être père. A la fin, il raconte son secret. Quand sa femme est tombée enceinte, il n'a pas supporté. Il ne pouvait pas. Il n'a pas été là pour la voir à l'hôpital. Elle lui a dit : « *On choisira son prénom ensemble.* » Il n'a pas été là pour les chercher. Il ne pouvait pas. Il les a attendus. Il avait préparé un bon repas. Ce sont les gendarmes qui sont arrivés. Ils lui ont dit. Votre femme et votre fils ont été percutés par un chauffard. Votre femme et votre fils. Il n'a pas voulu voir le petit. Il ne l'a jamais vu. Il lui avait donné un prénom. Cet homme dit, j'ai écrit : « *J'aurais bien aimé lui dire que je voulais l'appeler Romain. Ça lui aurait plus je crois. Ça lui aurait plu.* » C'est ça la véritable tragédie. Cet homme avait donné un nom à cet enfant. Il était déjà père. Le destin lui en a fauché la possibilité. Littéralement fauché. Il est mort cet homme-là, ce jour-là.

Ce qui est étrange c'est que j'ai laissé monter la scène sans la dernière phrase. « *J'aurais bien aimé lui dire que je voulais l'appeler Romain.* » Pourquoi ? Mon monteur trouvait que c'était plus beau comme ça. J'ai oublié. Oui, mais mon étalonneur m'a dit : « *Ah l'enfant sans nom.* »

Comment ça l'enfant sans nom ? Evidemment il a un nom. Il s'appelle Romain. J'ai été prise de panique. Ce n'est pas ça que je voulais dire. Ça change le sens. Il a un nom cet enfant. J'ai fait remonter la séquence in extrémis. Contre vents et marées. Je me suis battue. Ça change le sens. Du film. Du monde. De ce que je raconte. Ça change le parcours de cet homme. Ça change mon histoire. Il doit être nommé. Ça change son histoire. La mienne aussi.

Il y a eu beaucoup d'enfants morts dans ma famille. Des IVG. Des fausses couches. Des morts nés. Tellement d'enfants morts pas nommés. Morts à l'autel de la répétition familiale. De la malédiction familiale. Des enfants secrets. Des enfants cachés. Des enfants oubliés. Que je n'ai pas oublié. Quelque part. J'ai donné un nom à cet enfant imaginaire. Je crois que j'ai redonné un nom à tous ceux de ma lignée. Les IVG, les fausses couches et les morts nés. Ces enfants ont existé. Maintenant, ils sont nommés.

L'univers entend ces choses-là. Du moins, c'est ce que je crois. A peine la scène montée. L'enfant nommé. On m'a appelé. Ils avaient trouvé une donneuse. Le fameux double don. Si j'étais prête, je pouvais recevoir un embryon. J'ai foncé.

Je suis tombée enceinte. J'ai fait une fausse couche. J'étais si fatiguée. Mon quatrième petit. Tu es restée dans mon ventre 5 semaines. Je t'ai parlé. Tu es reparti. J'ai ressenti un grand vide. Je me suis dit, combien encore ? Ma mère est la survivante d'une lignée d'enfants morts. IVG. Fausses couches. Enfants morts nés. Je ne saurais jamais ni quoi ni combien. Je crois, parfois, que je fais le décompte. J'espère mon petit, que tu es le dernier. Et qu'après toi, la vie sera en moi. Ou avec moi. Portée ou adoptée. Une autre vie que la mienne.

Je voulais rencontrer un homme avec qui j'aurais une relation équilibrée pour pouvoir accueillir un enfant. Et puis, j'ai renoncé. Je l'ai déjà dit. Je suis rentrée dans une course à l'enfant. L'adoption, la PMA, jusqu'à l'ultime aberration. J'ai failli faire un enfant dans le dos d'un homme. Je suis tombée enceinte, j'ai été enceinte, 15 jours. Rien, trois fois rien. Je te compte quand même toi, que pour la première fois, je n'ai pas incarné. J'ai failli être mère pour la 5ème fois de ma vie. Et j'ai eu la peur de ma vie. J'avais 42 ans. Je ne voulais pas. Pas comme ça. Je crois, j'espère, que j'aurais avorté. La vie m'a aidée. J'ai fait une fausse couche prématurée.

Ça m'a remis les pendules à l'heure. Pas celle de l'horloge biologique mais celle de mes valeurs. Un enfant oui. Mais pas à n'importe quel prix. Et certainement pas au prix de ce que j'ai construit. J'ai frôlé la catastrophe. J'ai frôlé l'atavisme familial, le « Faites ce que je dis mais pas ce que je fais ». J'ai rencontré la liberté.

Au même moment, j'ai rencontré un homme. J'étais enceinte. Je lui ai dit. J'ai fait une fausse couche. Je lui ai dit. Le terrain était balisé. Droit au but. J'ai été claire. Je ne savais pas ce que la vie serait. Mais je savais ce que je voulais. Une relation de couple équilibré pour pouvoir accueillir un enfant. Il m'a répondu : « *les portes ne sont pas fermées.* » Il avait mon âge. Il était libre. J'y suis allée. Je me suis dit « tout ça pour ça ». Un homme de mon âge qui est libre. Il était mon espoir. Il était ma liberté. Il avait dit que les portes n'étaient pas fermées. J'aurais dû entendre qu'elles n'étaient pas ouvertes.

Cet homme était un pervers. Narcissique. Un poison. Mon histoire poison. Il disait qu'il m'aimait. Il disait que j'étais la femme de sa vie. Il disait que ma maternité était la priorité. Ce n'était pas vrai. Il mentait. Il voulait me baiser. Comme mon père. Il était si malheureux. Comme ma mère. Il disait qu'il m'aimait. Il disparaissait. Il revenait. Il disait qu'il m'aimait. Et j'ai replongé. Dans la dépendance. Affective. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? C'est lui ? C'est moi ? C'est qui ? J'ai recommencé à me tourmenter. Le goût du piment n'était plus excitant mais je n'arrivais pas à arrêter. Je voulais le sauver. Je ne le savais pas mais je n'étais pas sevrée. C'est là que j'ai failli mourir de cette dépendance-là.

Cet homme a failli me tuer. Et d'autres femmes avant moi. Cet homme est un serial killer. D'amour. Un tueur d'espoir. Mais c'est une autre histoire. J'écrirais peut-être un jour cette histoire. En tout cas, il a failli tuer mon espoir. Réussir là où mon père avait échoué. Me faire croire que tous les hommes étaient mauvais. Cet homme était mon espoir. Il était ma prison. Mon ultime répétition. L'amour est un poison. J'ai failli mourir empoisonnée. Il a failli me tuer. J'ai voulu mourir pour de vrai.

Mon arrière-grand-mère maternelle est morte d'un chagrin d'amour. Je l'ai déjà dit. C'est ce que tout le monde disait. Je ne crois pas non. Je crois qu'elle s'est suicidée. Je crois qu'elle est morte d'un chagrin de haine.

Avec cet homme, ce pervers, j'ai souvent dit que j'avais mis ma sœur dans mon lit. Je n'avais pas compris que c'était mon père et ma mère réunis. Et mes aïeux aussi. C'est ça qu'il y a de bien avec l'inceste, c'est qu'on partage tous le même lit. Comme on fait son lit on se couche. Je ne comprends pas cette expression. Moi, j'avais fait mon lit autrement. Mais lui, a vu celui de mes parents. Sa perversion a fait le reste. Je n'ai pas su me sauver à temps. Je n'ai pas su être dans le présent.

Je savais que cet homme mentait. Je lui ai toujours parlé de mes questions et de mes doutes. Il me répondait sans sourciller que je me trompais et même qu'il comprenait et même que j'avais des raisons de douter. Il connaissait mon histoire. Il avait lu des passages de ce texte. Il savait tout. Il savait que je ne mentais jamais. Je ne pouvais pas imaginer qu'il me mente comme ça. Un jour, je me suis dit, je me souviens très bien, il ne pourrait pas me mentir comme ça, surtout à moi, il ne pourrait plus se regarder dans une glace, il ne pourrait pas. J'ai renoncé. Je ne me suis pas écoutée. Je l'ai écouté. J'ai écouté ses paroles empoisonnées. Je ne pouvais pas imaginer qu'il me mente comme ça. A ce point-là. C'était pire.

Cet homme n'était pas libre. En fait. Pas libre du tout. Il avait une maitresse. Des maitresses. Une ex-femme. Peut-être encore femme. Il voyait des prostituées. Il échangeait dans les clubs échangistes. Et il voyait des hommes aussi. Tant qu'à faire. Pourquoi se priver. Le sexe est sa grande affaire. Le mensonge sa normalité. La double vie son style de vie. Il voulait me baiser. Je n'aurais jamais fait l'amour avec cet homme si j'avais su la vérité. Je me suis sentie violée. Volée. Niée. On peut mourir de cette négation-là. La négation de soi.

J'ai cru que cet homme était l'attentat de trop. J'ai cru que je ne m'en sortirai pas. Et puis si, en fait. Il me restait des choses à apprendre. Des choses à comprendre. Le tour de manège n'était pas terminé.

Je croyais que mon grand-père paternel était un homme gentil. Je croyais qu'il était un allié. Je croyais que la méchante était ma grand-mère paternelle. Tu parles Charles. Il médissait. Il inventait. Il ne pensait qu'à ça. Lui aussi. A 16 ans, j'ai passé des vacances chez mes grands-parents paternels avec un ami. Il n'y avait que lui. Ma grand-mère était partie en voyage. Après, il a dit qu'on couchait ensemble. Il a dit qu'il nous entendait pendant qu'on prenait notre douche. Ce n'était pas vrai. Pourquoi ? Mon grand-père a eu une double vie toute sa vie. Même vieux, il fallait qu'il mente. Ça l'excitait. Comme l'histoire de mes petites culottes. Je me demande s'il se branlait.

Comme cet homme, ce pervers, mon grand-père a eu une double vie toute sa vie. Il a eu une maitresse attirée pendant 20 ans. Et d'autres à côté. Cette femme, sa maitresse, l'a attendu. Elle n'a jamais eu d'enfants. C'est ça aussi, dans ma famille, l'amour. Le sacrifice. Après sa mort, on a appris que mon grand-père avait une fille quelque part. D'une autre femme encore. Mon grand-père aimait les femmes et le sexe. Il ne pensait qu'à ça. Qui fait la poule et qui fait l'œuf ? Dans la famille, on racontait que ma grand-mère paternel détestait « la chose ». Et qu'elle ne l'avait faite que quatre fois. Une pour chaque enfant. On disait aussi qu'elle était amoureuse de son beau-frère. Le mari de sa sœur. Alors, ben oui. Il avait raison, finalement, papi d'aller voir ailleurs. Et de renifler mes petites culottes. Ce n'était pas sa faute. Et à cette époque, on ne divorçait pas.

Mon grand-père avait de qui tenir. Son père aimait les femmes lui aussi. La mère de mon grand-père, mon arrière-grand-mère paternelle, celle qu'on appelait mémé, racontait qu'un jour, elle avait cassé un parapluie sur la tête de la maitresse de son mari. Elle racontait ça à tout le monde. Comme un fait d'arme. C'est drôle. D'autant qu'il ne pleuvait pas ce jour-là. Et de toute façon, elle n'aimait pas son mari. Elle préférait son père. Les hommes, du côté de mon père, étaient de gais lurons. Des coureurs de jupons.

La contrepartie c'est que les femmes, du côté de mon père, étaient de sacrées matrones. Elles portaient la culotte comme on dit. Elles dirigeaient tout. Elles régentaient tout. Elles faisaient régner la terreur. C'était leur acquis. Le foyer était leur domaine. Et quand les hommes rentraient, ils n'avaient qu'à se terroriser.

Alors je me demande. Est-ce que finalement ça n'arrangeait pas tout le monde ? Chacun son pouvoir. Chacun sa place. La guerre des tranchées. Entre les hommes et les femmes. Et des enfants tués. C'était le prix à payer. Ils s'en foutaient.

Ces doubles vies étaient connues, vantées, racontées. Pas de secret. Il y avait d'autres secrets à garder. Des histoires d'inceste. Ça me paraissait anecdotique évidemment, en comparaison. Mais non. Ce n'est pas pas anecdotique. L'infidélité. La double vie. Et ce qui va avec. La peur. Le mensonge. La séparation de l'emploi du temps. La semaine dehors et les week-ends et les jours fériés en famille. Le rapport à l'argent. Les hurlements. Les rapports de force. La domination. La soumission. La division. La haine de l'autre. Et de soi.

Mon père n'était pas un coureur de jupons. Ma mère disait qu'il était droit. Et fiable. Je n'y crois pas. Rien que de l'écrire ça me fait rire. Parce que mieux vaut en rire qu'en pleurer n'est-ce pas ? Mon père a été fidèle à ma mère. Il ne l'a pas trompée. Avec des adultes. Il l'a trompée. Avec des enfants. Avec ses enfants. Parce qu'il y avait ma sœur et moi. C'est un fait. On était des enfants. Ses enfants. Ça ne compte pas ? Si ça compte. Mon père aussi a eu une double vie. Une bonne partie de sa vie. Simplement, il ne l'a pas séparée. Il l'a eue dans son propre foyer.

Entre ma mère et mon père, c'était la guerre. Sans merci. Après 25 ans de mariage. Après 25 ans de guerre. Ma mère a écrit dans ses journaux, qu'enfin, le rapport de force était équilibré. Un rapport de force équilibré ? Bravo maman. Vraiment. Après je m'étonne, d'avoir du mal à rencontrer un homme avec j'aurais une relation équilibrée. Déjà que ma mère a mis 25 ans à avoir un rapport de force équilibré. Forcément, ce n'est pas gagné.

J'avais 22 ans, ma première histoire d'amour, enfin la deuxième, mais j'ai longtemps pensé que c'était la première. Parce qu'elle était de haine. Ma première histoire d'amour était d'amour. Vraiment. Mais je l'ai oubliée. Longtemps. J'y pense là, en écrivant. Comme quoi, pour moi, malgré tout ce que je savais, une histoire d'amour était encore une histoire de haine. Bref. J'avais 22 ans, ma première histoire « d'amour haine » a été fusionnelle, passionnelle et terrifiante. J'aimais beaucoup ses parents. Il aimait beaucoup les miens. Il m'a trompée pendant 8 mois. Je le savais. Je ne le savais pas. C'était comme chez moi.

Evidemment, ça n'allait pas. Evidemment, il disait que c'était moi. J'étais jalouse, hystérique et possessive. Bien sûr. Toute la semaine tu baisais ailleurs mais c'était moi le problème. Pourquoi pas ? C'est vrai. Pourquoi pas ? Je t'ai cru. J'ai cru que c'était moi. C'est une habitude chez moi. Toujours ces inversions. Foutue manipulation. Il était un as de la manipulation. Après 8 mois à ce rythme-là, le 1^{er} janvier, complètement déboussolée, je me suis jetée, il m'a jetée, dans les bras de son meilleur ami. J'ai embrassé son meilleur ami. Ben oui. Comme ça, il avait une bonne raison de me quitter. C'était moi. Ma faute à moi. C'était parfait. Des mois plus tard, j'ai prêché le faux pour savoir le vrai. Toujours ma quête de vérité. J'ai su qu'il m'avait trompée. Il n'empêche. J'ai continué à me demander. Qu'est-ce que j'avais fait ? Qu'est-ce que je n'avais pas fait ? Et je me suis promis que, plus jamais, je ne serais celle qui serait jalouse ou hystérique ou possessive. Je n'ai jamais regretté. Régliée. Cette histoire. Je l'ai compris des années plus tard.

Des années plus tard, cet homme, ce pervers, m'a dit : « *Toutes les femmes sont jalouses, hystériques et possessives.* » Mais oui bien sûr. Bien sûr, j'avais oublié cette histoire. Et je ne savais pas que c'était un classique. Les pervers, eux aussi, ont leur lexique. Evidemment, je n'ai eu de cesse que de lui prouver que je n'étais ni jalouse ni hystérique ni possessive. Il n'empêche. Ça n'allait pas. Ce n'était pas assez. Et je me suis demandée encore. Ce que j'avais fait. Ce que je n'avais pas fait. Je sais aujourd'hui que je n'ai fait que répéter, encore, avec cet homme, et avec le « premier », ce que je savais : comme à la maison, l'amour, mensonges, manipulations et trahison.

Je me rends compte soudain que tout se tient. Je retrouve sans cesse les mêmes situations. Les mêmes occasions. D'apprendre. De comprendre. Simplement, chaque fois un peu plus haut. Un peu plus clair. On repasse sur le même point. Tout ce qu'on ne règle pas nous revient sous forme de destin. Alors d'accord. Je continue à gravir la montagne. Un peu plus haut. Un peu plus clair. Pour respirer un nouvel air. Et qu'enfin cesse la répétition. Double croche et Wagner. Il n'y a que moi qui puisse le faire.

Ces deux hommes ont failli me rendre folle. De leurs mensonges. Ils me mentaient droit dans les yeux. Même quand je leur disais la vérité que, tout au fond de moi, je connaissais. Ils me disaient non. Comment peux-tu dire ça ? Je ne pouvais pas penser qu'ils mentaient comme

ça. Je l'ai déjà dit. C'était hors de mon champ de réalité. Je ne comprends pas qu'on puisse mentir comme ça. En fait, je ne l'accepte pas. Je ne veux pas d'un monde comme ça. Et c'est ça, déjà, que je dois changer.

Je dois accepter le monde tel qu'il est. Si je veux progresser. Je dois être dans la réalité. Pour être dans ma vérité. Je dois accepter le monde tel qu'il est. Mon père et ma mère et tous leurs excès. Le mensonge. La manipulation. Et la trahison. Tout accepter pour tout reconnaître. Et décider.

J'ai mis des mois à me séparer de ces deux hommes. Ils disaient qu'ils m'aimaient. Ils voulaient me garder. Dans leur vie. Ils voulaient leur part de double vie. Leur ration d'amour. Je tergiversais. Ils en profitaient. Je ne sais pas me séparer. Je l'ai déjà dit. Tourner la page. Couper les liens. Même quand ils sont toxiques. Je crois qu'il y a toujours quelque chose à sauver. Et puis, non. Parfois, il n'y a rien à sauver. Parfois, il faut juste se sauver. Essayer de pardonner. De me pardonner. De comprendre pourquoi j'y suis retournée. Pour ne pas y retourner. Jamais.

J'ai longtemps été infidèle. Je disais aux hommes : « *Tu fais ce que tu veux mais je ne veux pas le savoir.* » C'était une bonne manière de faire ce que je voulais sans le dire. Et je l'ai fait. Jusqu'au jour où mon grand amour m'a répondu : « *Tu fais ce que tu veux mais je veux le savoir.* » Merci. Ça m'a coupé net. Je n'ai jamais aimé le mensonge. Je n'avais pas compris que le mensonge par omission en était un. La double vie aussi. Alors d'accord. Ça non plus, ça ne passera pas par moi. J'ai stoppé. Net. Un couple, c'est deux personnes. Pas trois. Enfant ou pas.

Je pense que tromper, ce n'est pas faire l'amour ailleurs, c'est mentir. Mentir, c'est trahir. La confiance. L'autre. Mentir, c'est détruire. La confiance. Le lien. Alors, je suis devenue fidèle. Pas parce que je m'interdis de faire l'amour avec un autre homme, mais parce que je choisis de ne pas tromper celui que j'aime. Et que l'idée de dire à un homme que j'aime, j'ai fait l'amour avec un autre homme que toi, réduit sérieusement l'envie de le faire. Et du coup, si j'ai un vrai désir, je devrais choisir. C'est le prix à payer. Pour la liberté.

Je me suis questionnée sur mon désir de maternité. Evidemment. Je me suis demandée pourquoi. Pourquoi ce désir de maternité ? Est-il vraiment à moi ou pas ? Est-il vraiment ce désir là ou autre chose qui ne m'appartient pas ? Mon enfance à réparer ? La norme de la société ? La croyance que la féminité passe par la maternité ? Mais non. Vraiment non. Rien de tout ça. Mon enfance, je la répare comme je peux. La norme de la société, je ne sais même plus ce que c'est. Quant à la féminité, il paraît que c'est aussi la créativité. A ce compte-là, j'ai une famille nombreuse. Alors ? Alors, mon désir de maternité est vrai. Juste vrai. Viscéralement vrai.

J'ai peur, parfois, si peur de ne pas y arriver. C'est comme quelque chose d'inabouti. L'impression d'un destin inaccompli. Je n'ai pas fait le deuil d'un enfant. Parce que, je crois que cet endroit est un endroit d'incarnation de ma propre vie.

Quand j'ai décidé d'avorté de mon premier enfant jamais né. C'était une évidence. Je ne pouvais pas le garder. Je ne me suis pas posé la question. C'était non. Sans le savoir vraiment, à ce moment-là, je savais déjà, ce que je comprends aujourd'hui. Au-delà de mon désir d'enfant, je ne veux pas qu'il arrive n'importe où, n'importe comment. Je ne veux pas d'un enfant à n'importe quel prix.

J'ai longtemps dit je veux rencontrer un homme avec qui j'aurais une relation équilibrée pour pouvoir accueillir un enfant. J'ai dû, je dois, encore, sans doute, faire le deuil de la première partie de ce désir de vie. Je dois dire, maintenant, ce que j'ai toujours pensé aussi, je veux être prête à rencontrer un enfant qui va arriver. Je ne sais pas d'où, je ne sais pas comment. Je dois être prête. Absolument. Sans condition. Avec seulement, en moi, toutes les conditions réunies, pour l'aimer. Sans condition.

Et je me dis aussi, là soudain, ça me traverse l'esprit que je dois accepter d'être imparfaite. Comme mère. Pas comme ma mère. Ma mère voulait être une mère parfaite, elle ne l'était pas. Loin de là. Et je me demande. Je veux peut-être être une mère parfaite ? En vrai. C'est peut-être aussi pour ça que je ne le suis pas. Personne n'est parfait. Je ne le serais pas. Je serais au mieux. Je serais moi. Vas t'en maman. Loin de moi.

Je crois que nous restons le plus souvent des enfants. Les enfants de nos parents. Loyaux à nos parents. Je crois aussi que la plupart d'entre nous avons été aimés un peu, beaucoup, passionnément. Mal. Pas du tout. A la folie. A la folie de nos parents. A leur discrétion aussi. Très peu d'entre nous ont été aimés sans condition. Et nous nous aimons comme nous avons été aimés. A condition. Et nous aimons l'autre pareil. A condition. Et nous voulons être aimés sans condition. Aimes moi. Aimes moi, enfin, comme je ne m'aime pas. Comme je ne t'aime pas. C'est pour ça, je crois, que l'amour sentimental est si difficile.

C'est pour ça aussi que c'est si difficile d'être parent. Si je suis moi-même un enfant, celui de mes parents, comment ne pas reproduire, répéter, les mêmes schémas de pensées ? Pareil ou inversé ? Enfant sage, enfant rebelle ou même enfant tyran. Si je suis un enfant, comment être parent ? Comment ne pas lier mon amour aux mêmes conditions que celles que j'ai vécues ? Comment aimer autrement qu'un peu, à la folie, pas du tout ? Mal. Beaucoup. Passionnément. Parfois au mieux. Comment aimer sans condition ? Mon enfant.

Ce n'est pas simple d'être parents. La plupart font de leur mieux. Tous font ce qu'ils peuvent. Pour certains c'est assez. Pour d'autres non. Qu'est-ce qui fait la différence ? Je ne sais pas. L'amour sans doute. La sécurité. La sécurité d'un amour inconditionnel. Le plus inconditionnel possible ? Cet amour, cette sécurité, c'est le socle de la liberté. A être. A vivre sa vie. Une vie choisie. J'aimerais que mon enfant aie cette vie-là.

Mes parents ont fait ce qu'ils ont pu. En ce qui les concerne, ce n'était pas assez. J'ai terriblement manqué d'amour enfant. Je n'ai jamais connu la sécurité. J'ai été privée de liberté. Je cherche en moi les ressources pour que ce soit assez. Ce qui a été.

Je travaille. Je cherche. Je respire. La sécurité. La sécurité n'est qu'intérieure. C'est la plus difficile à trouver. Elle vient des profondeurs. Je dois encore combler la peur qui m'habite. Encore. Parfois. Trop souvent.

J'avais 44 ans, j'ai rêvé que j'étais avec une femme thérapeute. J'avais peur. Je tremblais. Je ne pouvais pas respirer. Je ne pouvais pas aller là-bas. Dans mon souvenir. Je ne pouvais pas me souvenir. Elle me prenait la main. Elle me disait : « *Mais si. Mais si. Je suis là. Je suis là.* »

J'étais terrorisée. Les yeux plein de larme, je lui répondais : « *Je ne peux pas. Je ne peux pas. Vous ne vous rendez pas compte. Je ne peux pas retourner là-bas. Je sais que vous êtes là. Mais je ne peux pas. Si j'y retourne, je me retrouve dans le lit à barreaux blancs. Je ne peux pas. Je ne peux pas.* » Je ne peux pas. Encore.

J'ai eu si peur enfant. Et puis je l'ai oubliée. J'ai avancé. La tête haute. Droit devant. Et pourtant, elle était là, quelque part, tapie. La peur. Après ma sœur. Après cet homme, ce pervers. Soudain, elle a ressurgi. Un tsunami de peur. La peur oubliée a déferlé. Elle avait toujours été là. Bien planquée. Ma peur. Ma terreur. Je l'ai regardé en face. J'ai cru en perdre la tête. J'y ai trouvé la vie.

Je crois que la peur est notre seul ennemi. Elle nous entrave, nous limite, nous bouffe notre énergie. Elle crée des guerres et des conflits. Elle nous rigidifie. Elle nous empêche de vivre notre vie. Toutes les peurs sont des leurres. A l'exception des peurs de survie. Si réel danger il y a, dans ce cas oui, courre, agresse, répond. Pour le reste, la peur n'est qu'une fabrication de notre esprit torturé. La peur bien souvent se dilue dans la réalité. Est. Fait. Et la peur disparaît. Reste la vie.

Je pense que quand la vie ne nous donne pas ce que nous désirons, c'est pour nous offrir quelque chose de plus grand. L'opportunité cachée. J'ai beaucoup lutté pour réussir comme comédienne. Ça n'a pas marché. Tant pis. Tant mieux. Je suis devenue auteur et réalisatrice. J'écris ce texte. Je me sens plus accomplie. J'ai beaucoup lutté pour être mère. Seule. Mal accompagnée. Ça n'a pas marché. Tant pis. Tant mieux. Qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien. Je ne dois pas avoir peur. Quelque chose de plus grand m'attend. Ailleurs.

Voilà, je crois que tout est là. Dans la vie. Dans la confiance dans la vie. Dire oui. Oui à la vie. Agir. Et se laisser porter. Je ne suis pas seule. Nous ne sommes pas seuls. Il y a la vie aussi. Qui s'accorde. Souvent. Je sais que c'est là. Aussi. Le sens de la vie. La vie nous traverse. Le tout est de la laisser passer. Le sens de la vie, c'est vivre.

J'ai appris à faire confiance. A la vie. D'un point de vue professionnel. D'un point de vue amical. D'un point de vue général. Il reste le personnel. Le couple. La famille. Je dois apprendre encore. C'est sans doute ainsi que la vie sera. Simplement. En moi.

Non, l'inceste n'est pas une maladie génétique. Elle est une maladie de l'esprit. Et moi, mon esprit, je l'ai reconstruit. Ma famille marchait sur la tête. J'ai réappris à marcher. J'ai réappris à penser. J'ai réappris à vivre. Aujourd'hui, je marche sur mes deux pieds. Oui. Aujourd'hui, je peux avoir un enfant. Mon enfant. Je serais là pour t'accompagner, t'apprendre à marcher. Te regarder vivre. Et tu pourras penser par toi-même.

C'est pareil pour la double vie, le rapport de force et la peur. Non ce n'est pas une obligation. C'est un système de pensées. Je l'ai repensé. J'ai pansé mes plaies. Oui, aujourd'hui, je peux avoir une relation équilibrée. Je sais ce que c'est. La liberté. De l'autre. Et de soi. Dans le respect. Et l'amour.

Je crois que c'est ça au fond. Je suis passée de la peur à l'amour. Et c'était une sacrée traversée. Et elle n'est pas terminée.

Je me soigne, je me prends soin, je me guéris. J'apprends. A lâcher prise. Pour moi, c'est un saut dans le vide. Dans l'inconnu. Alors oui, ça résiste. Oui, j'ai peur. Parce que je ne sais pas comment c'est. De me laisser porter.

Il s'agit d'être dans le présent. Tout le temps. Ce n'est pas simple. Je ne suis pas dans le présent. De temps en temps.

Parfois, je suis agitée par le passé. Le passé qui ne passe pas. Je ne suis pas libre. Ni de mes actes, ni de mes pensées. Parfois je suis emprisonnée. Dans ma tête. Dans le passé. Comme un lion en cage, comme un papillon de nuit, je tourne en rond, je ne vois pas porte de sortie. Je suis emprisonnée. Parfois. Alors, je continue. Ma quête de vérité. Le chemin de la conscience. Celui de la liberté.

Le chemin de la liberté est comme ce texte. Il boucle. Il repasse plusieurs fois au même endroit. Ce qui m'est arrivé. Ce que j'en ai fait. Ce que j'ai compris. Ce que j'ai répété. Encore. Et encore. Pour enfin le dépasser.

Je n'ai pas été libre avec cet homme, ce pervers. Pas du tout. Pas du tout dans le présent. Complètement dans le passé. J'ai tout pris de plein fouet. J'ai refait un tour. J'ai tout retraversé. Prise dans la la tourmente. De la peur. De la colère. Et de la tristesse aussi. Toutes ces émotions enfouies. Je ne savais pas à quel point j'avais été maltraitée. Je le savais. Mais je ne le savais pas. En moi. En moi, quelque chose a lâché.

Maman. S'il te plait, aide-moi. Maman. Papa. Pourquoi ? Pourquoi moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Je t'en prie. Maman. J'ai tout fait. J'ai tout bien fait. Maman. Je vais t'aimer assez. Papa. Regarde. Je ne dis rien. Je n'ai pas crié. J'ai tout accepté. Maman. Pourquoi ? S'il te plait, maman, dit moi. Pourquoi ? Papa. Pourquoi tu m'as fait ça ? Maman. C'est moi ? C'est moi n'est-ce pas ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Maman. Pourquoi ? Pourquoi tu ne m'aimes pas ? Maman. Je t'aime moi. Pourquoi ? Pourquoi ça ne va pas ? Maman. Je t'en supplie. Je ne comprends pas. Maman. Aide-moi. Maman. Aime moi.

C'était trop. Trop pour moi. J'étais dévastée. J'ai voulu mourir. Cette fois pour de vrai. Traversée par la douleur. Mes mauvais réflexes en action. Obsessions. Brouillard. Bruit de fond. Soudain devant. Soudain en permanence. Mon esprit mis à mal. Je devenais folle pour de vrai. Mon esprit apeuré. Mon esprit terrorisé. Mon esprit a disjoncté. J'ai voulu mourir. Cette fois pour de vrai.

Maman, je t'en prie, aide-moi. Maman. Maman. Je ne comprends pas. Maman. J'ai mal. Maman, tue-moi. Maman, je veux mourir. Tue-moi. Je veux que ça s'arrête. Maman. J'ai mal. Maman, pardonne-moi. Maman, je t'en prie, tue-moi.

J'ai toujours dit que je n'étais pas suicidaire. Je le suis sans doute depuis toujours. Je ne m'en souviens plus, je l'ai rêvé. Je crois que c'est vrai. En fait. Et puis, la péritonite. Et puis, mon accident. La mort provoquée autrement. Des tentatives de suicide. Inconscientes.

Mon rêve. J'avais 11 ans, je regardais par la fenêtre de ma chambre. Je regardais dehors. Tout était clair. Je voulais sauter. Je voulais rejoindre mon grand-père. Dans le ciel. J'étais au premier. Je voulais mourir, voler, dans le ciel. Je voulais mourir. Ou voler. J'étais au premier. Je ne serais pas morte. Je risquais de me rater. Ce serait pire encore. Peut-être. J'ai choisi de mourir autrement. J'ai choisi d'oublier.

Un jour, un homme accompagnant, m'a dit : « *Vous êtes une rescapée, vous n'êtes pas devenue autiste ou schizophrène. Vous n'avez pas eu une maladie mortelle. Vous ne vous êtes pas suicidée.* » Non. C'est vrai. Je ne suis pas morte d'être morte. Je ne suis même pas morte d'avoir failli mourir deux fois. J'ai déjoué la péritonite et l'accident. C'est vrai. Je ne suis pas morte. Ni en vrai. Ni au figuré. Je suis une rescapée.

J'ai rêvé que toutes mes obsessions, brouillard, bruit de fond, cette fuite dans la pensée, de mes pensées, était là pour me sauver. J'ai rêvé que je comptais les arbustes et les feuilles des arbustes sur le papier peint de ma chambre d'enfant. J'ai rêvé que c'était une fuite pour supporter. Ce qui se passait. Dans ma chambre. Je ne le saurais jamais.

J'ai revécu une douleur oubliée. Soudain, mes doigts qui volent, mon regard qui s'échappe, nulle part. Nulle part où aller à part loin, très loin, là où il n'y a pas de bruit, pas de fond. Le puit sans fond. De ma douleur. Mes doigts volaient. Mes yeux courraient. Ailleurs. Et mon esprit se taisait. J'ai mis un peu de temps à revenir. Je ne voulais pas. C'était calme là-bas. Je suis une rescapée. De l'autisme. Aussi. Sans doute.

J'ai à l'intérieur de moi un cri terrifiant. Un cri silencieux. La mort sans bruit. C'est sur ce cri que je tente de mettre des mots. Pour enfin m'entendre. Pour enfin l'entendre. Cet enfant qui est mort. Sans bruit. Sans cri. A l'intérieur de moi. Et, peut-être, lui redonner vie. Mon enfant. C'est pour toi que je me bats.

Mon père ne m'a pas complètement tuée. Je l'ai déjà dit. Je ne suis pas morte tout à fait. A 2 ans et demi. Ni après. J'ai ce noyau indestructible. Je l'ai déjà dit aussi. Ce noyau inatteignable. Inaltérable. Cet espace plein. De vie. Ce qui fait que je suis toujours en vie.

Je me demande si ce n'est pas l'amour. Ce noyau inaltérable. Ma capacité d'aimer. Innée. Choisie. Cette capacité qui me donne envie de continuer, à voir, à découvrir, à rencontrer, l'autre, le monde, moi. Cette capacité qui me fait avancer. Cette capacité qui me fait intégrer les trahisons, les manipulations. Les souffrances. Qui me fait continuer à ouvrir ma porte, peut-être pas à tous les vents, mais contre vents et marées. Ma capacité d'aimer.

J'avais 44 ans, après cet homme, ce pervers, j'ai failli basculer. J'ai vu. L'horreur. L'ampleur. De la catastrophe. J'ai failli devenir comme eux. Cet homme. Mon père. Ma mère. Ces pervers. J'ai vu leurs pensées. Je les ai pensées. C'est la faute des autres et tous les hommes sont mauvais. Casses-toi tu pues. Je te hais.

J'ai cru que j'allais perdre ma capacité d'aimer. Ils étaient dans ma tête. Mon père. Ma mère. Ce pervers. J'avais mal. J'avais peur. Je calculais. L'argent. Le temps. Le temps c'est de l'argent. Je lisais mal. J'entendais mal. J'accusais le monde entier. Dans ma tête. Pas en vrai. En vrai, je souffrais. J'étais terrorisée. Je perdais ma capacité d'aimer. Et je me suis dit, pas moi, jamais. Plutôt mourir que de vivre comme ça. Je ne serais pas eux. Ni mon père. Ni ma mère. Ni ce pervers. Plutôt mourir que de vivre sans aimer.

Le sens de la vie c'est vivre. Mais c'est vivre bien. Pour bien mourir. Je l'ai déjà dit. Vivre bien c'est être bien. Avec soi. Avec l'autre. Aimer. Soi. L'autre. Je crois que c'est ça le plus important. L'amour. Le lien. C'est ce qui reste à la fin. Quand il ne reste rien. Alors oui, je crois que le sens de la vie c'est aimer. En général.

J'ai plongé. J'ai pensé mourir. Je n'ai jamais arrêté d'aimer, de rencontrer. Je n'ai jamais arrêté de bouger. J'ai bougé. J'ai rencontré le mouvement. Authentique. J'ai écrit la traversée. Une histoire de porte. J'ai passé un attentat, j'ai allumé une bougie. J'ai appelé ma sœur. Je lui ai dit que je l'aimais. Nous nous sommes réinventées. En mieux. En vrai. J'ai aimé mon neveu même quand cet amour ne suffisait plus, je n'ai jamais cessé de l'aimer. Je n'ai jamais cessé d'aimer, de dire la vérité, à une poignée d'amis, grâce à eux, je suis en vie. J'ai écrit. L'écriture me sauve. Ce désir. Cette pulsion si puissante. De vie. D'en vie. D'être en vie. Rosemonde. Le monde de Rose. Un monde pas si rose. Mais démasqué. Les rescapés. Ce texte. J'ai rencontré un magicien du cerveau. Il m'a sauvé la vie. J'ai perdu des amis. Je m'en suis fait d'autres. J'ai

toujours aimé l'autre. Je n'ai jamais perdu ma capacité d'aimer. J'ai rencontré cette femme thérapeute. Celle du rêve du lit à barreaux blancs. Elle dit que cette faculté est un choix. Que c'est ça qui m'a sauvée. C'est vrai. Sans doute. Je n'ai pas d'homme. Pas d'enfant. Mais cette capacité. À créer de lien. À aimer. J'ai vu de la danse, du théâtre et de l'art. Des séries aussi. J'ai fait le générique. Des rescapés. J'ai rencontré un acteur de talent. Je l'ai accompagné. J'ai rencontré un chat. Elle s'appelle Mila. Elle est incroyable. Je me suis souvenue, j'ai eu un chat enfant. La Piloute. Elle est arrivée quand j'avais 2 ans, je voulais déjà une petite sœur. C'était mon chat. Elle dormait toujours avec moi sur une couverture rose. Elle est morte quelques mois après mon départ de la maison. J'avais 18 ans. Je ne me souviens pas d'elle. Le chagrin devait être trop immense. Mais, quand je vois Mila, je sais que c'est sûrement elle qui m'a sauvé la vie. En vrai. Elle m'a aimée. Je l'ai aimée. J'ai su oui, que, l'amour existait. Le vrai. Inconditionnel. Ça ne m'a pas quitté. J'ai écrit un deux seuls en scène. Pourquoi certaines personnes qui ont souffert ont perdu leur capacité d'aimer et d'autres pas ? Je me suis posé la question. Je ne sais pas. Une question de ressource ? Ou de nature ? Qu'est-ce qui est acquis ? Qu'est-ce qui est inné ? Du plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours eu cette capacité d'aimer. Mon fameux noyau inaltérable. Et cette quête de vérité. C'est devenu un choix néanmoins. Sûrement. « Le choix est une passerelle de liberté entre le rêve et l'action. » Le choix, c'est la liberté. La liberté c'est le choix. Pour moi. Alors même si je l'avais en moi, cette capacité d'amour, cette quête de vérité, cette femme a raison, oui, je crois que je l'ai choisie. Et c'est ce qui me meut encore aujourd'hui, la liberté. La liberté passe par la sécurité. Intérieure. Je l'ai déjà dit. J'ai rencontré la Mongolie. J'ai adoré la Mongolie. Et les mongols. Parfois, il n'est pas besoin de mots pour se parler, pour se comprendre, encore moins pour s'aimer. Les mongols, la Mongolie, m'a réconciliée. J'ai rencontré un shaman. J'ai fait des actes psycho-magiques. J'ai écrit à mon père deux lettres. Une de compassion. Une de réparation. Il n'a voulu tenir compte que de la première. Il n'a pas changé. Je me suis à nouveau éloignée. Je suis revenue à mon désir premier. J'ai envoyé un dossier d'adoption en Mongolie. C'est plus ou moins fermé. J'ai relancé le Maroc. Je me dis que si j'ai deux enfants, ce sera très bien. Que j'ai envie d'aimer son pays. Mais que d'où qu'il vienne, il sera lui. Et moi, je serais moi, dépouillée du passé. Le plus possible. J'ai écrit des textes. Des nouvelles du monde. J'y associe des photos. Ou pas. J'ai écrit des portraits. Toutes ces idées étaient là depuis longtemps, on n'invente rien de soi, on se reconnaît. J'ai écrit un documentaire sur l'école. Pour changer le monde. J'ai rencontré un homme et son école de la nature et des savoirs, les indiens et la

Colombie. Je voudrais le filmer. Vers un nouveau monde. J'ai rencontré ma part militante et les réfugiés. J'ai envie de rencontrer d'autres parts de moi. J'ai envie de peindre, de dessiner, des vêtements, authentiques, comme une marque, un label, un chemin et un résultat, de la fabrication au défilé, avec des chevaux, des chiens et des chats. J'ai initiée la Fabrique, pour des créateurs engagés. J'ai organisé des diners pour rien. Juste pour créer du lien. J'ai rencontré des hommes et des désirs. De nouveaux paysages. J'ai pensé un projet autour de la rencontre. J'ai d'autres rencontres à faire et certaines, certainement, que je ne soupçonne même pas. J'ai écrit une nouvelle histoire. Tant qu'il y a de l'amour. Et tout est dit. Ma capacité d'aimer m'a sauvée. Je crois. Pourquoi certaines personnes qui ont souffert ont perdu la capacité d'aimer et d'autres pas ?

Un jour, mon neveu a eu une parole sage. De sage. Il était tout petit. Il m'a demandé : « *Tu sais pourquoi Anakin est devenu Dark Vador ?* » Heu. Non. Non, je ne sais pas. Je n'ai même jamais vu la guerre des étoiles. Je sais. Je sais. Mais voilà. Le fait est que je ne sais pas. Alors ? Pourquoi ? Il me regarde très inspiré et il me dit : « *C'est parce que c'est plus facile de choisir la force obscure que la lumière.* » Ah. Ok. Quand même. Je vais regarder alors.

C'est vrai. Il faut beaucoup de courage. Et de force. Pour choisir la lumière plutôt que l'obscurité. L'amour plutôt que la haine. Surtout quand on a souffert. Quand on souffre. Il faut beaucoup de courage. Et de force. Pour se dire que non, le mal n'est pas l'autre. N'est pas en l'autre. Mais en soi. Quand on a si mal et que c'est si facile d'accuser. L'autre. Et de le faire payer. Il faut beaucoup de courage et de force pour continuer à aimer quand on souffre. Quand on a souffert.

Cet homme, ce pervers, mon père, ma mère et tous ceux qui ont perdu leur capacité d'aimer ont souffert. Beaucoup. Enormément. En tout criminel, il y a un enfant à soigner. Je sais. J'ai de la peine pour eux. Une certaine compassion. Mais je dis non. Non, on ne peut pas les laisser continuer. Oui, la perversion est un danger. Ils peuvent faire souffrir certaines personnes au point qu'elles perdent, à leur tour, leur capacité d'aimer. Et deviennent, elles aussi, des machines à tuer.

Une femme, une productrice, m'a dit à propos de cet homme, ce pervers : « *Tu sais bien que rien n'est tout blanc ni tout noir. Ça dépend des gens. Ça dépend des situations.* » Oui évidemment. Tout est ambivalent. Mais parfois non. Parfois, ça ne dépend pas. Parfois, oui c'est tout noir. Cet homme est un pervers. Comme mon père. Il ment et manipule pour avoir des rapports sexuels. Tout est calcul. Il est aussi utilitaire. Il aurait bien gardé mes textes tant qu'à faire. Il me baisait dans les deux sens. Alors. Ça m'a fait mal. Très mal. Mais, j'ai validé. Le mal existe. Parfois, non, ça ne dépend pas. Cet homme, ces hommes, mon père et des femmes aussi, ma mère, se servent de ça. Des « ça dépend ». Des complicités familiales. Des complaisances amicales. Après tout, elle exagère, elle l'a peut-être bien cherché. Qui sait ce qui se passe dans une maison ? Ça dépend. C'est juste une histoire d'amour qui finit mal. Une dispute familiale banale. Non. Parfois, ça ne dépend pas. Quand il se passe le mal et qu'on vous le dit. Appelez police secours. Cet homme, ces hommes, mon père et des femmes aussi, ma mère, se servent de ça. Lui, cet homme se sert aussi d'un milieu pas simple, celui de l'audiovisuel, où chacun a peur, parce que chacun est utilitaire. Et si cette personne allait me servir, plus tard. Les pervers agissent alors en toute impunité. Bravo pour la complicité. Cette fois, elle ne passera pas par moi. Je l'ai dit grâce à mon agent et amie. Car après tout. Nous on s'en fout. La vie vaut mieux qu'un contrat.

La vie ne vaut pas un film, ni une série, ni un livre, ni aucune autre chose. La vie ne vaut pas un enfant. En ce qui concerne la mienne. La vie ne vaut pas l'amour. Tout cela n'est rien. Et rien ne vaut la vie.

J'ai traversée des tempêtes et des océans. Et puis un tsunami. J'ai failli me noyer. Après cet homme, ce pervers, pour la première fois, je me suis sentie victime. De lui. Mais de la vie. La vie était-elle mon ennemie ? J'ai tellement lutté pour gagner ce que je pouvais de liberté. J'ai cru que je luttais contre ma destinée. Je me suis trompée. Je ne luttais pas contre ma destinée mais contre moi-même. Et tout ce qu'on m'avait imposé comme vrai. Et qui ne l'était pas. La vie, elle, elle est là. Elle est avec moi. Même avec lui. Cet homme, ce pervers. C'est peut-être ça que je n'avais pas compris. Je ne suis pas seule. Il y a la vie. Le mouvement de la vie. Je l'ai déjà dit. Et je peux parfois juste me laisser porter. Suivre le courant. Etre dans le présent. Etre traversée par la vie. Comme par la créativité. Et sortir ainsi du cycle des morts et des renaissances. Et rentrer dans la vie.

Parfois, il ne faut pas juste tourner une page, il faut changer de livre. Je fini ce livre, encore chancelante. Mais bien vivante. Je ne sais pas l'après. Je ne sais pas si je ne vais pas encore répéter. Je ne sais pas si je connaîtrais la maternité. Je sais juste que je vais continuer à risquer. A créer. A avancer. Vers ma liberté. La vie à mes côtés.

Toutes ces angoisses qui ont émergées depuis la séparation d'avec ma sœur, étaient là, latentes. Des angoisses enfouies au plus profond de moi. Des angoisses qui viennent des profondeurs. Du ventre de ma mère. J'ai eu si froid dans le ventre de ma mère. Je l'ai déjà dit. Le froid, c'est la mort. Dans le ventre de ma mère, la vie et la mort étaient mêlées. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas en quoi. Je le ressens au plus profond de moi. Est-ce qu'il y a eu d'autres enfants avant moi ? Des enfants pas nés ? Une peur de ma mère et une mémoire de ça ? J'ai la mémoire de ça. Il y a quelque chose d'existentiel en moi qui vient de là. Etre ou ne pas être ? Vais-je vivre ou mourir ? Je suis née. Je ne suis pas morte. Dans le ventre de ma mère. Je suis née. J'ai toujours cru que c'était de la force de ma volonté. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas que moi qui ait décidé. Il y avait la vie aussi.

Alors voilà. C'est sans doute ça le secret. Je suis née. Je vis. Il y a moi. Mais il y a aussi la vie. Je dois mourir et renaître. Encore. A moi-même. Pour ne plus avoir peur. Pour avoir confiance. Dans la vie. Pour m'abandonner. A la vie. Je vis. Et c'est bien ainsi. C'est aussi simple que ça. C'est aussi difficile que ça. De vivre.

Les grandes renaissances se font dans la douleur. C'est comme ça. Une douleur nécessaire. Physique ou psychique. Le moment où je retransverse mes émotions les plus sombres pour les guérir enfin. Le moment où j'ouvre mes plaies pour les désinfecter. Le moment où je ne veux plus marcher sur les mains et je ne sais pas encore marcher sur les pieds. Le moment où je veux couper les fils de la marionnette mais où je n'ai pas encore de chair. Alors la marionnette s'écroule. Alors mon corps a mal. Ou mon esprit. C'est ainsi. Ceux qui ont vécu de grandes mutations connaissent cette douleur. Je ne souhaite pas la douleur. Mais, parfois, elle est nécessaire.

Pour renaitre, j'ai du tout détricoter. Réapprendre la vérité. Reconnecter avec les faits. La réalité des faits. J'ai eu du mal. Mettre les bons mots. Les paroles en accord avec les pensées, en accord avec les actes. Pensée, paroles, actes. Ma cohérence intérieure, c'est mon unité. C'est ma liberté.

Je connais la mort. Celle de mes proches. Et la mienne. Si proche. Les morts physiques et les morts psychiques. Les morts anodines et les morts brulantes. C'est mon karma. C'est comme ça. La mort, au fond, pour moi, c'est la vie.

Le sens de ma vie c'est de devenir moi. Ça a l'air simple dit comme ça. C'est au-delà. Qu'est-ce qu'on choisit ? Qu'est-ce qu'on ne choisit pas ? Je ne sais pas d'où cela me vient. C'est comme ça. Je dois devenir moi.

Je ne fais pas de compromis. Je ne peux pas. Je ne veux pas. Je ne sais plus mentir même à minima. Je suis une militante. Engagée. Absolue. Jeanne d'Arc des temps modernes. J'entends parfois des voix. Ma voie. Vers la parole droite. Vers la parole claire. Vers un monde meilleur. Un monde de douceur. Ou chacun parle avec son cœur plutôt qu'avec sa douleur. Où il est question de partage plutôt que de calcul. Un monde intelligent. Un monde d'amour. Un monde d'authenticité. Un monde de compassion. Un monde de bienveillance. Où chacun est à sa place. Sans peur et sans reproche. Je suis une militante. Le chemin compte plus que le résultat. Je choisis de travailler, vivre et échanger avec ceux qui vont vers cette éclaircie. Mes amis. Vous êtes de ceux-là. Et nous sommes, ensemble, une armée de lumière. Et plus nous serons nombreux et plus le monde ira mieux. Le bonheur est contagieux. Cela s'appelle le cercle vertueux.

Je n'ai pas peur. Ni des autres, ni du monde, ni de la vie. Je crois profondément en la nature humaine. Je crois en la possibilité d'un monde meilleur. Je crois en la richesse de la vie. En sa justesse. Ma vie ressemble à un roman. Et moi, qui écris de la fiction, je ne pourrais pas en faire un film. Je sais déjà que ce serait trop. Ce n'est pas possible tout ça. Elle en rajoute. Le vrai n'est pas vraisemblable. Ma vie n'est pas vraisemblable. Elle est vraie. C'est tout. Ma vie est très vivante. Ma vie ne pourrait pas être une fiction alors j'écris ce roman d'auto fiction. Peut-être juste pour dire que la vie est belle.

Un jour, un homme, un soignant, m'a dit : « *Vous avez une grande capacité d'auto-guérison* ». Il a sans doute raison. Je ne sais pas. Ce que je sais c'est que au fond, je n'ai pas de regret, pas d'amertume, pas de rancœur. Le cynisme ne m'appartient pas. Je ne suis pas abimée. Je ne me souviens pas des trahisons, des manipulations, des abandons. Je les oublie. Sans déni. Je les oublie ou je les intègre. Parce qu'au fond, « qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien. » Parce qu'au fond, tout sert, je l'ai déjà dit. C'est juste une question de point de vue. Parce que je suis morte. Et que je suis renait. Mieux. Avec tout ce que j'ai vécu.

J'ai fait une psychanalyse. Et j'ai fait du yoga. Je me souviens m'être dit à 11 ans que je ferai une psychanalyse et du yoga. Pour ne pas être étrangère à mon histoire. Pour ne pas être absente de mon corps. J'ai élargi le champ des possibles. Ceux de mon corps et ceux de mon esprit. Et puis, j'ai fait de la méditation. Pour être proche de mon âme. Au-delà de mon corps. Loin de mon esprit. J'ai appris une chose essentielle. La méditation m'a appris une chose essentielle. Je ne suis pas mes pensées. Je ne suis pas mes pensées. C'est vrai, je ne suis pas mes pensées. Un jour, cette pensée m'a sauvée.

Je me suis pris des beignes. J'ai mangé mon pain noir. Je ne fuis pas. Je fais les choses, mise au pied du mur. Je me prends des murs. Je ne fuis pas. Je rentre dedans. Je ne lâche pas. Je provoque les situations. Je vais, inconsciente du danger. Je ne fuis pas. Parfois, sans doute, je devrais éviter les ennuis. J'y vais quand même. C'est ainsi. Je ne fuis pas.

J'ai fait un film. Je l'ai signé. J'ai pris ma place. Et soudain, ces voix dans ma tête. Mon père, ma mère, ma sœur et mes aïeux. Tous. J'avais osé les défier. Ils criaient. Ils hurlaient. Qu'est-ce que tu as fait. Pour qui tu te prends. Salope. Connasse. Enfoirée. Vilaine fille. Ce n'est pas ce qui était prévu. Tu prends trop de place. Un film. De l'argent. Et tu veux un enfant. Pourquoi pas un homme en même temps. Tu as perdu la tête. Pauvre conne. Pas question. Tu nous appartiens. Tu vas le payer. Reviens dans nos bras. Souffre. Paye. Arrêtez. Stop. Ces voix dans ma tête. Qui crient. Qui hurlent. Cessez. Vous n'êtes pas moi. Je ne suis pas vous. Stop. J'ai cru perdre la tête. Perdre la raison. Sans raison. Trop de bruit dans ma tête. Stop. Arrêtez. Vous n'êtes pas moi. Je ne suis pas vous. Taisez-vous.

J'ai fait un film. Je l'ai signé. J'ai pris ma place. Est-ce que j'avais le droit ? J'ai prétendu faire un enfant dans la foulée. C'était trop, je narguais mon père, ma mère, ma sœur et mes aïeux. J'ai perdu l'enfant. Je me suis demandée si j'avais vraiment le droit. J'ai rencontré un pervers. Il a fallu que je paye. Il fallait que j'apprenne. Au-delà de la place. Mon droit à exister. Si l'autre ne m'en donne pas le droit. Que l'autre a pouvoir de vie et de mort sur moi. Parfois. Je me suis effondrée. Et puis doucement, ça a pris du temps. Tout prend du temps, je l'ai déjà dit. Je me suis relevée. Et j'ai répondu oui. Oui, tu as droit à ta vie.

Parfois, j'ai eu envie de mourir. Je connais la dépression. Le vide. Le vertige. Ne pas se lever. Vouloir se recoucher. Ne pas sortir de son lit. Ce lit havre de paix, havre de folie. Ressasser. Se trainer. Le corps lourd. Le cœur autant. L'esprit perdu. Les grandes souffrances sans objet. Les idées suicidaires. Je ne veux pas mourir, non. Je veux juste que ça s'arrête. J'ai mal. A l'intérieur. Cela ne se voit pas. A l'extérieur. Je connais la dépression. N'avoir plus envie de rien. Plus goût à rien. Tellement plus goût à rien que même la vie semble inutile. Pourquoi vivre ? Je connais la dépression. Je n'en suis pas victime. Pas plus de la dépression que de mon père ou ma mère ou qui que soit d'autre. Je connais la dépression et je lutte contre mes pulsions masochistes mortifères. Ne pas se complaire. Ne pas rajouter de la peine à la peine. Je connais la dépression. Je ne l'aime toujours pas même si elle m'est familière.

Je crois que je suis tombée en dépression à 2 an et demi. Quand je suis morte la première fois. Une dépression froide, larvée, cachée. Une dépression qui a duré des années alors que j'avais le rire facile et la joie de vivre chevillée au corps. En même temps je ne m'habillais qu'en noir. Mon père m'a dit, un jour, une phrase qui m'a marquée.

Il m'a dit : « *Tu es en deuil de ton chat ?* »

Non papa, j'étais en deuil de moi. Je m'habillais en noir, je fumais comme un pompier, je ne dormais que dans le noir complet et avec des boule-quiés, je continuais à avoir des crises de colites à me jeter par la fenêtre, je me griffais la poitrine, le visage parfois, quand la douleur psychique était trop grande, que seule la douleur physique pouvait l'atténuer. J'étais en dépression toutes ces années, j'aurais dû m'en douter. Je ne le savais pas. Je suis si longtemps passée à côté de moi.

Et puis après mon accident, je me suis réveillée. J'ai connu une grande dépression. Une dépression chaude celle-ci. Violente. Ouverte. Evidente. Une plaie béante. Dieu que ça fait mal. J'en ai connu d'autres après, des dépressions chaudes, à 26 ans, 33 ans, à 38 ans, à 42 ans, à 44 ans. Chaque fois propulsé dans un état d'immense souffrance. Chaque fois à me demander comment j'allais m'en sortir. Des dépressions chaudes comme la braise. Brulée vive. Mais, le Phoenix ne renaît-il pas de ses cendres ? Ces dépressions chaudes ont toujours été les annonciatrices de renaissances. La première fois, j'ai changé de vie, je suis devenue comédienne. La deuxième fois, j'ai changé de style de vie, plus de noir, plus de cigarettes, plus de père. La troisième fois, j'ai affirmé ma vie, la bienveillance et la réalisation de documentaires, mon désir de maternité. J'ai fait un film, je me suis séparée de ma sœur. La quatrième fois, j'ai commencé à grandir et j'ai espéré la construction avec un homme. Même si je me suis trompée, en fait, c'était déjà pas mal. La cinquième, j'espère, verra ma vie réalisée, celle dont j'ai déjà parlée, des projets, une histoire à construire et un enfant à venir. Mais au-delà de ça, ma vie traversée. Ma vie acceptée. Une certaine sérénité. Le bonheur au bout du chemin. Le bonheur à portée de main. Le bonheur si peu inscrit dans mes gènes qu'un bout de moi-même ne l'a pas encore tout à fait accepté. Y ai-je droit ? Puis-je être celle que je suis ? En pleine lumière ? En pleine vie ? Accomplie ? Pas si simple.

Je sais ça à l'air idiot comme ça. J'ai tout pour être heureuse. Je tergiverse. Je transige. Je travaille. Je fabrique. Je renais. Ça prend du temps. Chaque fois ça prend du temps.

A 42 ans, j'ai fait un rêve. J'avais une belle robe toute neuve quelque part dans un placard et je n'osais pas encore la mettre. Attachée à l'ancienne. C'est ça. C'est exactement ça. C'est difficile de quitter ses vieux habits. On y est habitué. On y est confortable. Même s'ils sont usés, même si on ne les aime plus, même s'ils sentent mauvais. Même si la robe neuve est beaucoup plus belle. Je vais bientôt l'enfiler. C'est mon chemin d'aimer le beau.

Le beau n'est pas esthétique. Le beau est une couleur, une odeur, une atmosphère, une sensation. Le beau est durable. Le beau reste. Je dis toujours au cinéma, même le laid doit être beau. J'y crois dur comme fer. Il faut sublimer la réalité. C'est pareil dans ma vie. J'ai vu

beaucoup de laid dans ma vie, je veux le sublimer, en faire du beau. C'est possible. J'y crois dur comme fer. J'ai fait un film.

Un homme, mon acteur, mon généreux, m'a parlé de mon film.

Il m'a dit : *« Il y a de la grâce, de l'élégance, des choix chics, c'est profond et léger. A fleur d'émotions. »*

Je remercie cet homme de m'avoir dit ça, parce qu'au-delà de mon film ou des compliments, un instant, je me suis dit que oui, j'avais raison, on peut faire du beau avec du laid. Et que l'élégance était bien le maître mot. Depuis toujours, ce qui me tient le plus à cœur, c'est l'élégance. Celle du cœur et de l'esprit. Celle de vivre au plus près de soi. Au mieux avec les autres. Celle de renaitre autant de fois que c'est nécessaire même si c'est douloureux. L'élégance. Une façon d'être. Avec les autres. Avec soi.

Je ne sais pas si je suis là. Je continue le combat. Je suis morte et renais plusieurs fois. Quoiqu'il en soit, je suis vivante.